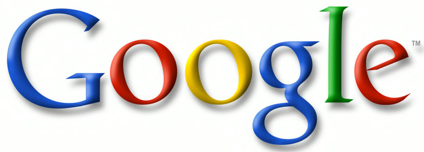



UC-NRLF
$B 117 929



LES ODEURS

ULTRAMONTAINES

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

LE MAUDIT. 3 vol. in-8°	....	15 fr.
LA RELIGIEUSE. 2 vol. in-8°	....	10
LE MOINE. vol. 1 in-8°	....	5
LE JÉSUITE. 2 vol. in-8°	....	10
LE CONFESSEUR. 2 vol. in-8°	....	10
LE CURÉ DE VILLAGE. 2 vol. in-8°	....	10

Paris. — Imprimerie L. Poupart-Davyl, rue du Bac, 30.

LES

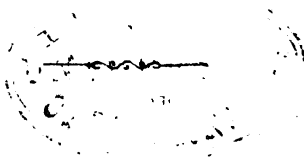
ODEURS

ULTRAMONTAINES

PAR

L'ABBÉ ***

AUTEUR DU *MAUDIT* & DE *LA RELIGIEUSE*



PARIS

LIBRAIRIE INTERNATIONALE

15, BOULEVARD MONTMARTRE, 15

A. LACROIX, VERBOECKHOVEN & Ce, ÉDITEURS

A Bruxelles, à Leipzig & à Livourne

1867

AVERTISSEMENT



Peu d'écrivains de ce temps ont, plus rudement que moi, flagellé la secte dangereuse connue sous le nom de parti ultramontain.

Les coups que lui ont portés les hommes de la presse laïque lui étaient sensibles. Harcelé par ces fins et habiles jouteurs, il se laissait aller à l'irritation, à la colère; mais le jour où la parole hardie du prêtre ami de l'Église, qui a conscience du mal profond fait par la secte au catholicisme, est venue dévoiler plus intimement ses procédés, ses tendances, et montrer à tous l'abîme où il a entraîné fatalement l'Église romaine, son irri-

tation n'a pas connu de bornes, sa colère est devenue de la rage.

A qui la faute?

A l'intolérance obstinée des ultramontains.

S'ils eussent accepté sur le terrain pacifique de la presse et du livre, une lutte honorable, un duel courtois dont l'opinion des classes intelligentes eût été le juge, je n'eusse jamais songé à abandonner cette arène, qui allait si bien aux instincts de ma nature profondément amie des discussions loyales.

Cette méthode, seule digne des polémiques religieuses, et dont je n'ai dû sortir qu'avec une extrême répugnance, ne leur a pas convenu. Ils ont pensé que, dans l'intérêt de leur opinion, peut-être même des gains matériels de leur publicité, il fallait passionner le débat, en jetant l'injure à tous leurs adversaires. Leur polémique s'est changée en guerre, en guerre pleine de violence, et ils n'ont reculé devant aucun des procédés d'une stratégie honteuse.

Il a fallu se mettre contre eux au pugilat, recourir à ces formes passionnées qu'ils avaient employées, jusqu'à l'abus, dans leurs polémiques. J'ai pris leurs armes, sauf ce qui répugne à la conscience et à l'honneur,

et depuis les premiers jours de décembre 1863 où je publiai *le Maudit*, je n'ai pas cessé de leur livrer une grande bataille.

La Religieuse suivit *le Maudit*. Plus tard venaient *le Jésuite* et *le Moine*. J'écrivis ensuite *le Confesseur*, enfin *le Curé de campagne*, qui va être mis sous presse au premier jour, et dont j'ai fait comme une odyssée de la vie errante du pauvre prêtre.

Chacune de ces épopées guerroyantes dévoilait, avec une courageuse audace, les excès des ultramontains, leurs prétentions barbares, leurs apologies compromettantes, leur influence néfaste sur cette Rome qui aurait pu préparer pacifiquement l'heure de la résurrection religieuse de l'humanité, où le pontife romain n'aura plus à fléchir sous le poids de la triple couronne.

Étonné de moi-même, comme le serait le pacifique enfant du laboureur arraché à ses sillons et jeté sur un champ de bataille pour défendre la patrie, je ne leur ai rien épargné. Ils voulaient la guerre; ils l'ont eue digne d'eux, implacable.

Qu'ils ne se plaignent pas!

La première série de mes livres est terminée. Elle correspond à la période ardente du combat. Il fallait faire à un ennemi orgueil-

leux les plus douloureuses blessures; et, au ton de ses répliques, je vois qu'elles sont encore toutes saignantes.

Avant de publier la seconde série, qui commencera par *les Théocrates*, œuvre capitale que je veux ciseler avec la lenteur d'un artiste amoureux de son art, je donne ce volume de polémique. Les provocations insolentes de M. Veuillot me l'ont inspiré. Il m'a placé dans mon droit de légitime défense. Et il sera de toute justice que je me fasse, en même temps, le champion de ces hommes de cœur, qui conservent dans la littérature contemporaine la prépondérance de notre pays, en secouant de leur tête comme de la mienne la poussière fétide qu'y a jetée la parole de M. Veuillot.

Plus tard je reviendrai à la grande lutte par les grands livres.

PREMIÈRE PARTIE



M. LOUIS VEUILLOT

I

INGRAT VEUILLOT

Cher monsieur Veuillot,

Je viens vous dire, d'abord, que vous êtes un ingrat, un grand ingrat. Quoi! les odeurs de Paris vous déplaisent? Vous ne pouvez supporter ni les écrivains, ni les savants, ni les artistes qui sont la gloire de la grande cité? Mais ne devez-vous pas tout à ce merveilleux Paris?

Je comprends votre ennui d'habiter la rue du Bac, puisque, malgré toute votre bonne volonté, vous ne pouvez sortir sans passer un pantalon non troué et sans prendre sur les épaules un paletot quelconque. Je conviens

que la robe de feuilles de palmier que portait, dans le désert, saint Pacôme vous irait à ravir. Ces étoffes-là bravent la propreté, la chose que vous déclarez abhorrer le plus au monde. Mais enfin cela serait mal porté sur le quai Voltaire, et prêterait à rire au gandins de la rive gauche, s'ils vous rencontraient dans cet accoutrement, occupé à égrener, avec onction, les grains de votre long rosaire.

Mais, entre nous, à part cette insignifiante misère, ce désagrément d'être forcé, par les convenances de la prétendue civilisation moderne, de paraître dans la rue sans la livrée sainte de la malpropreté, pourquoi maudire ce beau Paris?

C'est Paris qui a fait votre nom, votre gloire, votre fortune.

J'ai tristement remarqué combien peu vous êtes impartial à l'endroit de vos frères « qui vont à l'encre ». Il faut être un peu Lamartine et Victor Hugo, pour que vous consentiez à reconnaître que l'on a quelque talent. Vous seriez indulgent pour M. Guizot, depuis qu'il est devenu papiste. Jadis vous l'avez traité rudement; mais le reste, vous ne le toucheriez pas du bout du doigt. Fi donc! un Guéroult, un About, un Jourdan, c'est race de Bêtinet!

O méchant ! O ingrat !

Et, pendant que vous faites votre voix de dogue contre ces fins littérateurs, ceux-ci, en vrais gentlemen, vantent votre talent, déclarent vous regretter dans la presse, vous appellent un grand esprit, quoique dévoyé, une belle intelligence, quoique perdue dans les basses-fosses de l'intolérance et d'un mauvais mysticisme. Voilà les hommes qui ont fait votre réputation, cher monsieur Veuillot !

Avez-vous cru par hasard que la petite clientèle de l'*Univers* eût jamais porté votre nom au delà du cercle étroit de quelques hommes de sacristie, si la grande voix de vos frères n'était pas venue dire aux deux mondes : Mais ce Veuillot, il a du nerf, de l'élan, de l'inspiration !

Vous n'êtes donc Veuillot que par cette unique chose, qu'il y a un Paris, et, dans ce Paris, une presse où écrivent des hommes qui vous valent, qui n'ont pas été jaloux de vous, qui ne vous ont pas étouffé sous un silence calculé, et qui ont généreusement porté votre nom aux quatre vents du ciel.

Oui, vous êtes un ingrat de premier ordre !

Vous ne comprenez pas encore que l'homme s'honore à être juste, au moins à garder cette politesse littéraire qui est la première expression de la justice. Vous n'avez jamais pu comprendre ce premier devoir de l'homme de lettres. Vous vous croyez toujours dans quelque petite ville mal odorante, avec des ours, des haineux, des cerveaux étroits. Vous pensez naïvement qu'on sert une cause par de bonnes injures à l'adresse de son adversaire. Votre grande conviction est celle-ci : que vous avez fait merveille, quand vous avez jeté un peu de boue sur les Buloziens et sur les Havinistes. Vous ne comprenez pas que cela force vos adversaires à se compter, et qu'il se trouvera un jour où la statistique viendra vous dire brutalement qu'il y a un million de Havinistes pour dix mille Veuillotistes. Qu'aurez-vous gagné à conduire vos adversaires sur ce terrain ?

Je vous dirai ailleurs combien peu vous êtes fort, à part votre style auquel je rends toute justice, parce qu'il a quelquefois du nerveux, du réussi. Seulement ici je vous affirme que vos formes littéraires sont détestables. Vos *Libres Penseurs*, quoique violents, étaient un peu de bonne guerre. La libre pensée a

les épaules fortes, et vous ne l'avez atteinte qu'à l'épiderme. Quant à la forme des *Odeurs de Paris*, excepté quelques bonnes pages dans votre première manière, c'est détestable. Vous avez voulu faire le Machabée; mais vous vous êtes fait écraser comme lui sous l'éléphant, qui en sera quitte pour vos piqûres.

Croyez-moi, très-cher, vous eussiez été bien plus fort, même pour votre mauvaise cause ultramontaine, si vous eussiez été modeste, doux, honnête polémiste. Vous eussiez perdu l'effet de quelques-uns de vos coups de boutoir. Moins rageur, moins facétieux, vous eussiez paru moins original. Mais votre place, parmi les lettrés, eût été encore bien belle. Votre véritable esprit, que n'aurait pas torturé votre manie de jouer toujours d'estoc et de taille, eût pu mieux s'étendre dans les bonnes régions du délicat et du fin, régions où votre pied ne peut pas tenir longtemps, parce que là tout repousse ce qui est violent, ce qui est faux et, ce que vous aimez trop, le barbare.

Cette gloire, bon monsieur Veuillot, vous ne l'avez pas voulue. Et maintenant il serait peut-être un peu tard pour revenir à de plus sages errements. Vous vous êtes fait une

vilaine personnalité littéraire. Votre nom restera dans la polémique de notre époque, comme celui des malandrins du vieux temps qui ne marchaient qu'avec la torche. Vous vous êtes trompé de siècle. Quand nous trouvons tant d'injures et de si mauvais mots dans les livres de Luther, de Rabelais et des controversistes du seizième siècle, nous ne tolérons ces choses que parce que nous pouvons les rejeter sur un reste de mœurs grossières légué par le moyen âge à nos pères de la Renaissance.

Vous n'aviez pas ces excuses. Vous étiez né dans un siècle de politesse exquise, où le plus petit, le plus obscur tient à paraître, quand il écrit, l'homme de bon ton. Vous avez trouvé le procédé trop vulgaire. Plus tristement que cela, vous avez été violent, injurieux, méchant par calcul littéraire. Avouez-le, vous avez voulu faire peur au dix-neuvième siècle : vous n'aurez été que son croquemitaine.

Je voudrais que, sur la fin de vos jours, vous eussiez des remords. Cela sied bien aux pécheurs. Avant *Rome et Lorette*, vous étiez, vous en faites l'aveu, un sacripant littéraire de première force. Je suis parfaitement convaincu que vous avez fait bonne pénitence

de vos jolis petits vers lubriques. Depuis *Rome et Lorette*, vous avez dit beaucoup d'*Ave Maria*, mais vous avez écrit sans mesure des insolences et des outrages. Vous grandissiez, en ascétisme à la fois et en haine de votre prochain.

Il me serait facile de vous faire voir comment vous n'êtes, dans le fond de votre nature, qu'un haineux. Des remords, monsieur Veuillot, des remords, mais des remords efficaces ! Sans cela je crains fort, pour vous, au moins quelques mauvaises heures dans un recoin des régions désolées que notre siècle sceptique redoute peu, mais que votre foi vous montre dans une effrayante perspective.

Vous en sortirez purifié sans doute ; mais épargnez-vous, en homme prudent, ces mauvaises heures. C'est conseil de bon ami : convertissez-vous ! Vous réparerez vos scandales qui sont l'étonnement de la libre pensée. On ne vous aimera pas, parce qu'il vous sera bien difficile de redevenir aimable, mais on vous supportera. Et le jour de vos obsèques à votre paroisse, Lupus, Galvaudin, Basset, Guimauve, Clampin, Passepartout, Albéric lui-même, sans prendre sous le bras le melon dont vous le gratifiez, diront aux autres bons

vivants de la Société des gens de lettres : Allons donner une dernière politesse à ce pauvre Veuillot qui est mort! Il avait eu du talent autrefois; c'était un diable à quatre. Mais il avait fini par mettre de l'eau dans son vin. Nous espérons bien que les prières de son curé le feront entrer en paradis. Allons toujours à son convoi, faire le vœu que la terre lui soit légère!

Cette fin-là serait honorable : mourir en paix avec tout le monde.

Autrement, on dira de vous, à la dernière heure :

— Ah ! Veuillot, il est mort? Il n'a jamais été qu'un ingrat.

II

L'ASSOMMEUR DE L'ÉGLISE

Il y a une chose qu'on a dite à M. Veuillot, et qu'il se fait répéter par Coquelet, son type bourgeois, sans que l'objection l'épouvante et soit pour lui autre chose que matière à bien se gaudir du rôle qu'il joue dans le catholicisme.

Coquelet lui dit :

« Mon ami, prenez garde, les chrétiens de votre sorte font détester l'Église et perdraient Dieu, s'il pouvait être perdu. On attribue à la religion elle-même l'excès de vos passions rétrogrades et intolérantes. »

Le propos paraît à M. Veuillot peu digne d'attention, et la difficulté ne l'émeut pas

outre mesure. Si je le connais bien, il se fait plutôt une gloire de l'accusation qu'un motif puissant de rentrer en lui-même et de renoncer à ses prouesses compromettantes.

Ceci est pour moi un problème.

Examinons-le paisiblement.

Que M. Veuillot se fût dit : Je vais, pour satisfaire mes intérêts d'argent et ma gloriole d'écrivain, tellement exagérer les idées du catholicisme, que je le ferai prendre en horreur par tous les honnêtes gens des deux mondes. Les ruines s'entasseront autour de moi. Les classes intelligentes et lettrées poussées à bout par mes provocations, indifférentes longtemps pour l'Église romaine, finiront par la maudire et par attendre avec bonheur le jour où tout cela sera étouffé dans la boue. Que m'importe? j'aurai gagné à ce métier une riche alliance, j'aurai bien vendu mes livres ; mon nom sera parmi les écrivains de valeur de mon époque, et ma photographie, me représentant les poings fermés, sera étalée à l'avant-magasin de Nadar, pour recevoir les anathèmes des boulevardiers.

Que M. Veuillot se fût dit cela, je n'aurais pas d'expressions pour flétrir cet horrible calcul ; cet homme, pour moi, serait tout bonnement un grand monstre.

Que M. Veuillot se fût dit : La théorie ultramontaine est une théorie comme une autre. Je puis faire beaucoup de bruit en la soutenant. Qu'elle soit vraie, qu'elle soit fausse, que m'importe? Je ferai une charge à fond sur les gallicans; j'exciterai contre eux les passions religieuses fort inflammables; je deviendrai chef de parti. Fortune et gloire m'attendent. Tournons notre voile et voguons en plein ultramontanisme!

Que M. Veuillot se fût dit cela, et beaucoup d'esprits qui se croient pénétrants sont parfaitement convaincus que le violent écrivain des *Odeurs de Paris* joue cet habile rôle, je l'estimerais peu. Ce serait un roué de plus à annexer à la grande famille des roués, le roué de l'Église, le sacristain tirant profit, pour sa quête annuelle, des cloches qu'il lance à grandes volées, au risque de les voir se briser en éclats.

Il faut certainement repousser ces deux hypothèses.

M. Veuillot n'est pas le Satan changé en ange de lumière qui ait dit : Je tuerai le catholicisme, à force de l'exagérer.

M. Veuillot n'est pas le spéculateur habile qui ait tiré une lettre de change sur le catholicisme pour l'exploiter.

M. Veuillot n'est descendu ni à ces horreurs ni à cette honte. Il est l'apôtre fanatique d'une idée qu'il croit vraie, d'un système dans lequel il a foi, idée et système qui lui ont immensément rapporté de bénéfice et de gloire, mais dont il serait demain le martyr, s'il fallait être martyr pour leur triomphe.

Voilà la vérité sur M. Veuillot. On ne m'accusera pas de lui jeter trop de flatterie.

Entre le rôle odieux d'un fourbe, d'un exploiteur éhonté, et celui d'un fanatique, ma justice et ma raison, autant que ma charité de chrétien, ont dû choisir pour M. Veuillot le rôle du fanatique. Cela lui sauve, à mes yeux, au moins l'honnêteté. C'est un assommeur de bonne foi. Je respecte tout ce qui est sincère; et notre pauvre nature peut descendre sincèrement aux plus étranges aberrations.

M. Veuillot n'est donc, pour moi, qu'un esprit fanatisé qui a mis un beau talent au service d'une exagération dangereuse. Le mal qu'il a fait, celui qu'il peut faire encore, si Dieu juge nécessaire de lui prêter vie, sont des maux profonds pour le catholicisme. Ce qui en arrive de désaffection aux évêques, au

clergé tout entier, ne saurait se dire. Les esprits sensés qui voient cela s'en alarment avec juste raison. Coquelet, tout bourgeois, tout demi-libre penseur qu'il est, n'a pas trompé M. Veuillot, en lui disant que lui et les siens perdraient Dieu, s'il pouvait être perdu. Cela ne fait de doute pour personne, dans le monde immense qui est en dehors de l'école fanatique des ultramontains.

Mais, pour avoir son excuse à mes yeux et n'être pas au rang des incendiaires, je n'ai qu'à me souvenir que ce malheureux homme met, de la meilleure foi du monde, le feu aux quatre coins de la maison catholique, croyant mieux la consolider et la faire durer plus longtemps.

— C'est un peu fou, dira-t-on. — Sans aucun doute. Mais je ne me fâche pas contre le fou; je ne le méprise pas, je ne le hais pas.

Seulement je cherche à empêcher qu'il ne soit nuisible.

III

UN CHAPITRE INÉDIT DES *Odeurs de Paris.*

La pensée fixe de M. Veuillot, c'est de se compromettre avec le gouvernement impérial. Tel est son rêve, si vous aimez mieux, sa tocade. Il est malheureux de l'idée qu'on lui refuse les honneurs d'une petite persécution. O régime impérial, que tu es cruel! Les mandarins, dans l'extrême Orient, comprennent mieux les choses. A de braves gens venus de chez nous avec l'espérance d'être bientôts martyrs, ils font volontiers couper la tête. Mon ami Veuillot voudrait être martyr en France, moins la tête coupée, bien entendu. Mais depuis qu'on lui a interdit d'écrire dans l'*Univers*, il n'entend plus

raison sur l'article. Il faut absolument qu'il se compromette.

Mais, mon Dieu, comment faire?

« J'aurais aimé, dit-il, qu'on me fît procès. »

Oui, un procès fait du bruit, et l'auteur de *Çà et là* aime le bruit.

« Je méditai de me compromettre de plein gré. Comment me compromettre? Je pensai que la voie la plus sûre était d'écrire dans les journaux. Il y a de vilains jours où il me semble que j'écrirais volontiers à raison d'un mois de prison par ligne. »

C'est une horreur! L'autorité, vous contrariez à ce point un homme si envieux d'écrire! Vous êtes cruelle!

Hélas! le pauvre, il ignorait donc que le journal est précisément le lieu où l'on est le moins libre de se compromettre, parce que des intérêts graves se rattachent à la vie d'un journal, et qu'avant toutes choses l'imprimeur, responsable, de par la loi, de ce qu'il imprime, n'a nullement la fantaisie de s'exposer à perdre son brevet pour le plaisir de laisser un écrivain, qui a ce beau caprice, se rendre digne de la prison.

Mon ami Veuillot en a fait l'expérience pour un article des *Odeurs de Paris*, qui n'a

pu passer à la censure de son imprimeur. L'article parut *fort*, c'est l'euphémisme, c'est-à-dire fait pour déplaire au gouvernement et menacer ainsi le brevet. L'honnête M. B..., de la rue de Valois, biffa l'article.

— Monsieur Veuillot, j'en suis au désespoir, mais je n'imprimerai pas cet article.

— De grâce, monsieur B..., c'est mon plus beau. J'y tiens tant!

— Eh! monsieur Veuillot, mon brevet!

Il fallut se taire devant ce grand mot, et l'article demeura inédit.

Un ami commun me l'a lu. Il était *fort*, je l'avoue. Il contenait à une certaine adresse quelques aménités, façon de se compromettre que les gouvernements, même les plus pacifiques, ne sont pas d'humeur à entendre. En supprimant les grosses paroles qui avaient si légitimement effarouché M. B..., je reproduis ici la pièce inédite. Elle gardera encore de son sel, tout en passant un peu par mon style.

« *L'empereur de Russie à Paris.*

« Il prit un jour fantaisie à Alexandre II, empereur de toutes les Russies, roi de Po-

logne, duc de Finlande, hetman des Cosaques, etc., etc., de visiter la ville de M. Haussmann. La cour impériale de France n'était pas aux Tuileries : c'était en pleine villégiature. Le grand drapeau qui se montra à Sébastopol ne flottait plus sur le Pavillon de l'Horloge. Paris était plongé dans une atmosphère étouffante. Il ne contenait que les Parisiens de la boutique, de l'administration et des petites affaires. Toutes les aristocraties, même celles de la plume, avaient fui la ville nauséabonde, et l'on ne pouvait s'y heurter qu'à cette masse flottante de touristes russes, anglais, allemands, qui choisissent cette saison pour se brûler sur notre asphalte et se blanchir dans notre macadam.

« Les czars ont la réputation d'être terribles dans leurs volontés. Alexandre II voulait absolument voir la France. On lui exposa vainement les raisons qui devaient le faire renoncer à ce voyage. Il n'écouta rien ; et pendant que toute la Russie le croyait en villégiature, lui-même, au palais de Peterhoff, véritable échappé de collége, le czar, dans un complet *incognito*, accompagné de l'un de ses favoris, avançait vers Paris à toute vapeur. Rendu à la gare du Nord, il prenait bourgeoisement une voiture et se fai-

sait conduire au Grand-Hôtel, dont il occupait l'appartement le plus somptueux. Il voyageait sous le nom du prince Quelque-chose-koff.

« Pendant deux jours, le czar, effaré, parcourut Paris. Rien n'échappa à son coup d'œil pénétrant. Il avait jugé la ville bouleversée et remise à neuf.

« — Mon cher Piotre, dit-il à son favori, je suis fixé. Ma curiosité est satisfaite. J'en ai assez vu. Nous allons partir. Mais auparavant, je voudrais faire part de mes impressions de voyage à quelqu'un du gouvernement de monsieur mon frère l'empereur des Français.

« — Majesté, vous n'y pensez pas !

« — Piotre, je le veux.

« — Majesté, commandez !

« — Puisque la cour n'est pas à Paris, quels sont les ministres que je puis voir ?

« — Majesté, il n'y a à Paris que MM. R... et B...

« — Très-bien ! Tu vas, de ma part, inviter ces messieurs à dîner pour demain soir.

« On juge de l'étonnement des deux personnages, quand le favori vint les inviter à dîner au Grand-Hôtel avec l'empereur de toutes les Russies. Ils crurent d'abord à une

mystification. Mais une dépêche télégraphique chiffrée, envoyée de Saint-Pétersbourg par notre ambassadeur et reçue au moment même, levait tous les doutes. Le dîner impérial ne pouvait être refusé.

« Le czar fut le plus gai compagnon du monde, pendant tout le dîner. Son amabilité enchanta les deux convives. A la fin du repas, il leur dit :

« — Çà, messieurs, je veux vous parler de votre Paris. Franchement, vous avez envie de copier Saint-Pétersbourg. Je crois, parole d'honneur, que la perspective Newski empêche M. Haussmann de dormir. Cela me flatte. Vous servir de modèle, à vous Français, dont nous nous faisons les singes dans le reste du monde! Mais M. Haussmann copie ce que nous avons de plus monotone et de plus laid. Envoyez-moi ce garçon-là à Moscou. Il n'a pas la première notion d'une ville monumentale. Saint-Pétersbourg est notre honte. Moscou est notre gloire. Je ferais donner le knout à un préfet de Moscou qui voudrait élargir et aligner notre ville sainte. Dites donc de ma part à M. Haussmann qu'il est un vandale.

« Votre Paris m'a scandalisé. Je n'ai vu partout que la boutique, l'ignoble boutique.

Voyons; vous n'avez donc pas de grands seigneurs de l'empire qui puissent commander à un artiste, par-ci par-là, une œuvre monumentale?

« Je pars désenchanté, messieurs, désenchanté!

« Je vous donnerai aussi mon avis sur une chose plus grave.

« Je suis entré, sur le boulevard, dans un cabinet littéraire. J'ai feuilleté vos journaux, vos revues; j'ai pensé à votre politique.

« Je crois que la mienne vaut bien la vôtre. Il faudrait un peu mieux connaître ce peuple-là. Ayez des lois très-libérales comme les miennes; mais sachez à propos user du knout. Lois libérales, coutumes répressives, avec cela on est fort.

« Je suis très-populaire. J'ouvre mon palais d'hiver tous les ans au peuple. Vous feriez bien d'inviter vos voyous aux Tuileries, au moins une fois par an. Cela les flattera.

« Toujours en décrétant la liberté, supprimez la presse. C'est trop gênant pour gouverner. A votre place, je ne souffrirais pas que mes évêques fissent des manifestations. Voyez mes popes, hein! comme cela file!

« Otez les écoles de Paris. C'est un foyer insurrectionnel.

« Otez les fabriques ! Supprimez le faubourg Antoine !

« Croyez bien qu'en gouvernant ainsi, tout pliera.

« Je les connais, vos Français. Ils accepteront tout et se tairont. Ils seront trop heureux que vous leur laissiez leur Bourse et leur Thérésa.

« Ces paroles dites, le czar salua et partit. »

S'il y a quelques inexactitudes de rédaction dans cet article, mon ami me les pardonnera. Il ne m'en voudra pas trop si je garde un silence prudent sur certains mots qui ont effarouché l'honnête imprimeur.

En tout cas, je garantis la finale. Même je crois bonnement que le malin auteur n'avait mis en scène un empereur de Russie que pour mieux encadrer une grosse injure aux Parisiens.

IV

PITIÉ POUR M. VEUILLOT!... (1).

Six fléaux ont marqué ces derniers temps : le choléra nous est venu fréquemment des bords empestés du Gange ; la famine a décimé en quelques mois l'extrême Orient ; la guerre a eu ses horreurs ; de terribles inondations ont couvert les vals de nos fleuves ; mal famées, depuis les aventures d'un certain Pharaon, les sauterelles sont venues ravager notre colonie algérienne.

L'homme moderne s'est débattu, comme il lui a été possible, contre ces fléaux. Grâce à

(1) Pendant que ces lignes s'imprimaient, M. le ministre de l'intérieur se laissait enfin attendrir, et je lisais sur les murs de Paris l'annonce de l'heureuse réapparition de l'*Univers*. On prétend que M. Veuillot a promis d'être bien sage.

la science, il en a neutralisé quelques-uns. Même les curés de nos villages, convaincus de l'inutilité des exorcismes du rituel romain contre les sauterelles, ont trouvé plus sage de quêter pour les Algériens victimes de ces affreuses petites bêtes, que de proférer l'excommunication contre elles.

Il y a un sixième fléau, contre lequel malheureusement ne peuvent rien les exorcismes du rituel, ce sont *les suppressions de journaux*.

Demandez à M. Veuillot.

Vous étiez paisible et fier, rédacteur en chef d'un grand journal religieux; vous aviez mis pendant huit ou dix ans au service de l'Empire « l'armée de la Charité, forte de quarante mille prêtres et de cinquante mille religieux et religieuses »; vous aviez fait marcher cela comme un seul homme. A l'aide de vos petites feuilles volantes, illustrissimes évêques, très-révérends pères, scientifiques personnes messieurs les curés, jusqu'au prolétariat des petits abbés, ce menu fretin parmi lequel vous aviez vos adeptes, tout ce monde religieux et ecclésiastique façonné par vous, chantait avec bonheur les gloires de l'Empire; vous étiez ainsi vous-même empereur et roi de par la presse;

un potentat enfin, comme Guéroult et l'heureux directeur du *Siècle*. Cela était bien assis : on ne bronchait pas autour du tapis vert de la rue de Grenelle. On avait expulsé de la presse catholique quotidienne un terrible rival, M. de Montalembert, réduit à la petite publicité du *Correspondant*. Tout allait à merveille.

Mais un jour, l'Empire, qui vous devait tant et à qui vous deviez tant, s'imagina que ses affaires iraient mieux s'il faisait une campagne glorieuse. Il y avait bien l'armée de la Charité qui, dirigée par vous, n'était pas trop mécontente. On avait fait de ce côté passablement de concessions. Cent mille Français qui chantent le *Domine salvum*, c'est quelque chose pour la prospérité d'une dynastie; malheureusement il y en avait trente-six et quelques millions d'autres qui formaient une armée beaucoup plus nombreuse. Ceux-ci disaient, à tort ou à raison, que cela n'allait pas, qu'on s'endormait, qu'il y avait cependant quelque chose à faire. On avait, près de soi, une pauvre sœur qui n'était pas absolument libre. On en vint à dire que ce serait bien de montrer nos canons dans les plaines de la Lombardie, et que ce programme de l'Italie libre des Alpes

à l'Adriatique ferait plus pour la gloire du second Empire que le petit *satisfecit* accordé, fin de mois, par l'*Univers*, pour une chasuble envoyée au curé de Saint-Fiacre, une toile, ayant eu les honneurs de l'exposition, adressée à l'église Saint-Léonard, et la croix d'honneur conférée au premier vicaire général de Quimper.

Ces idées, qu'elles fussent nées dans le cerveau de Napoléon III et adoptées par trente-trois millions de Français, ou que, venues dans quelques cerveaux parmi ces trente-trois millions de Français, elles eussent été adoptées par Napoléon III, firent fortune. Nous franchîmes les Alpes; nous battîmes bel et bien les Autrichiens honnêtes et placides. Cela nous valut de la gloire immensément. Le képi de l'empereur fut populaire; la tête du triomphateur apparut laurée sur les pièces de cinq francs, ce qui est toujours bien porté dans le monde des empereurs. Le Parisien vit défiler sur les boulevards les soldats amputés et les drapeaux troués, spectacle qui attendrit et qui ne coûte rien; enfin le Parisien eut le pont de Solférino, pour faire pendant au pont d'Iéna.

M. Veuillot grommelait, grondait, jurait presque.

Pourquoi donc?

Ces rusés Italiens, ayant entendu de par-delà le mont Cenis le chant du coq, cette gaillarde provocation à la liberté venant du pays de France, et voyant que, par raison de prudence, le beau programme de la liberté de la Péninsule semblait fort devoir être renvoyé aux calendes grecques, se mirent dans l'esprit de faire eux-mêmes avancer un peu le programme. Ils inventèrent le procédé des annexions. Le procédé parut bon; et ils annexèrent, et ils annexèrent.

Cela se fit en grande partie au préjudice du pape. On lui prit ses Romagnes et son Ombrie. Le bon pape fut fort ennuyé, et il se plaignit. Ces plaintes ne pouvant rien changer aux événements, le pape se fâcha; et M. Veuillot aussi se fâcha. Quelques évêques de même se fâchèrent; et le grand évêque de Poitiers, celui précisément qui a renouvelé la dévotion au saint Prépuce, déclara nettement « que le sauveur de la veille faisait trembler pour le lendemain ».

M. Veuillot comprit cette parole; il la commenta avec sa verve; et les Italiens continuant de harceler ce malheureux pape, il ne connut plus de bornes; il se fâcha tout

rouge. Nous eûmes bientôt de longs et beaux mandements d'évêques, qui rappelaient au devoir « le sauveur de la veille ».

Mais un mandement, parce qu'il est long, ennuie, et parce qu'il est académiquement beau, endort, et parce qu'on ne le publie qu'une fois, passe et s'oublie.

Il y a d'autres mandements, ceux de la presse quotidienne; et quand ils sont signés par un monseigneur tel que M. Veuillot, incisifs en diable, ils finissent par gêner, sous un régime qui n'admet pas la liberté absolue des mandements économiques, sociaux et politiques.

D'autre part, M. Veuillot ne fit pas taire sa langue. Il alla dire partout qu'il pleurerait toute sa vie avec des larmes de sang l'appui qu'il avait prêté à l'Empire. — Sans aucun doute, c'était lui qui avait fait l'Empire. Qu'était l'Empire sans M. Veuillot? Si M. Veuillot se retirait sous sa tente, l'Empire verrait bien! D'ailleurs, que pouvait-on faire sans lui? Ne commandait-il pas toujours l'armée de la Charité? Il y aurait à compter avec lui.

M. Veuillot fit tant et si bien, que ses menus propos aux amis, avec les grosses malveillances de l'*Univers*, déplurent posi-

tivement en haut lieu. On ne voulut pas régner de par Veuillot. Une tuile tomba sur la tête du fougueux écrivain, et cette tuile s'appela suppression. On supprima l'*Univers*. Il est évident que je ne fus pas consulté. Je regrettai beaucoup ce silence forcé imposé si brusquement à mon ami Veuillot. Il allait bien : c'était son genre. Ah! son premier-Paris, son premier-Paris!

Rendez-moi mon premier-Paris, ou laissez-moi mourir!

L'autorité ne rendit rien. Mais, bonne créature après tout, et ne voulant pas trop contrister les illustrissimes, les révérences, les scientifiques personnes de la famille ultramontaine, elle se laissa attendrir. Les petits hurleurs, Coquille, Chantrel, Maumigny, l'abbé Morel, auteur des *Hosties sanglantes*, l'abbé Davin, grand admirateur de la sainte qui mourut trois fois et ressuscita deux fois, continuèrent l'œuvre du maître sous le nom de *Monde*. C'était un habit retourné, moins les boutons d'or de M. Veuillot. L'armée de la Charité garda rancune, ce qu'elle fait toujours, mais se tut.

M. Veuillot mit parmi les grands fléaux de l'humanité les suppressions de journaux.

J'ai raconté cette lamentable histoire, et

certes je n'en triomphe pas. Je me demande au contraire pourquoi l'Empire a redouté M. Veuillot.

J'entends M. Prudhomme me dire :

— Allons donc ! Ce n'est pas l'Empire qui a redouté M. Veuillot; c'est M. Veuillot qui a ennuyé l'Empire, qui a agacé l'Empire.

Ceci est une raison. Mais je prétends qu'un gouvernement, monarchie, république ou empire, même quand un homme l'agace et l'ennuie, doit être assez fort pour supporter cet homme et assez adroit pour ne pas laisser voir que cet homme l'agace et l'ennuie. Le lion doit avoir la peau assez dure pour braver la piqûre du moucheron.

— On en avait supprimé bien d'autres qui valaient votre ami Veuillot.

— Oui, je le sais, monsieur Prudhomme; on m'a même raconté dans les bureaux de la direction de la presse, où j'avais quelques amis, que M. Veuillot avait ardemment sollicité la suppression des journaux religieux qui lui faisaient ombrage, et qu'à force d'obsessions auprès du pouvoir qu'il soutenait alors, il avait obtenu qu'on supprimât des feuilles rivales.

— Oh ! alors, tant pis pour lui ! Il n'a que son juste châtiment !

— Pardon, monsieur Prudhomme, si vous saviez ce qu'il a souffert, ce pauvre M. Veuillot, vous le plaindriez. Il est inconsolable, cher monsieur Prudhomme, inconsolable

Il a fait tous ses calculs, le malheureux, et voici ce qu'il disait il y a bien peu de jours :

— Nous vivons sous un régime où il est bien difficile de se compromettre. Je voudrais me compromettre, et l'on m'en refuse les moyens honorables. Je puis bien écrire : l'Empire ne m'en empêche pas. Je puis écrire des brochures; mais il faut, pour que je dise son fait à monsieur, que je fasse timbrer mes feuilles. Malheureusement le timbre absorbe les bénéfices. On veut écrire, mais à la condition bien juste que cela rapporte. Je gagnais assez à l'*Univers*. Ensuite, que je produise deux ou trois brochures à époques rapprochées, voilà le parquet qui va appeler cela un recueil périodique déguisé.

Il me reste le livre. J'en essaye de temps en temps, et cela ne rapporterait pas mal, surtout si les éditeurs religieux de la rive gauche étaient moins pingres. Mais tous mes livres ne réussissent pas. Mon *Illusion libérale* a fait un complet fiasco. Quelques bonnes pages, dit-on, puis un détestable fatras. On

avait dit cela du *Parfum de Rome* et de *Çà et là*. Et, puisque je suis en train de vous compter mes peines, on prétend que, très-fort pour ficeler le premier-Paris, je ne sais pas charpenter un livre.

Ah! qui me rendra mon bon *Univers!*

Telles sont, digne monsieur Prudhomme, les plaintes navrantes de mon ami. S'il était inondé, si son champ était dévoré par les sauterelles, s'il avait à pâtir de tout autre fléau, nous ferions en sa faveur une quête. Mais, contre une suppression de journal, que ferait la quête?

Il est allé, le pauvre homme, au ministère; il y est allé plusieurs fois. Il a fait agir les jésuites, toujours puissants, même sous l'Empire, dans les sentiers qui avoisinent le pouvoir. Il a mis en œuvre leurs influences secrètes. A mon grand désespoir, rien n'y a fait. On lui a dit, hélas! cet unique mot : Vous nous avez dans le temps arraché des faiblesses. Tant pis pour vous!

Et l'autorisation de reparaître, de créer une feuille nouvelle lui a été impitoyablement refusée.

Il en mourra, le pauvre!

Vous, monsieur Prudhomme, qui aimez l'Empire, qui avez dans les régions officielles

de hautes protections, ayez pitié de M. Veuillot, comme j'en ai pitié, vrai!

L'Impératrice est bonne. Elle aime surtout le pape, qui est le parrain de son fils. M. Veuillot est le parrain du pape. Les amis de nos amis sont nos amis. Faites une pétition, mais bien apostillée, à l'Impératrice. Cela coûte peu, une pétition ; et vous ne serez pas compromis. Que cette gracieuse souveraine ait pitié du malheureux M. Veuillot ! Il en mourra, je le répète, si on ne lui rend pas son premier-Paris.

D'ailleurs, vous pouvez exposer ceci à Sa Majesté :

1° Que le pauvre homme gracié sera obligé, de peur de passer pour un pleutre, d'être un peu plus modéré politiquement et de mieux tenir sa langue ;

2° Que les plats réchauffés ont moins de saveur; que l'on courra moins à ceux de M. Veuillot ; que ce sera un homme relevé du ruisseau qu'on n'ira pas porter en triomphe : il lui faudra du temps pour se sécher.

Ajoutez, si cela vous plaît, que mon ami est fort sottisier; qu'il a jeté ses souillures sur tout le monde, et qu'aujourd'hui, vieux cheval de bataille, il sera plus ardent au râ-

telier du journalisme qu'à la charge de la polémique sur le premier rang.

Notre Souveraine vous comprendra, monsieur Prudhomme. Vous aurez à votre avoir une bonne action de plus, une action tout à fait évangélique, faire du bien à qui nous veut du mal.

Pour ma part, je vous serai reconnaissant. Je serais au désespoir que le pauvre homme mourût du regret de ses premiers-Paris, qu'il est forcé de délayer dans de mauvaises brochures. Vous vous souvenez de sa *Question romaine*, hélas ! Son *Illusion libérale*, quelle pitié ! Quelques bonnes réminiscences des *Libres penseurs* dans ses *Odeurs de Paris* le réconfortent un peu; puis cela rend assez d'argent.

Mais mon ami finira mal, s'il continue dans les livres. Cher monsieur Prudhomme, je vous sais puissant : faites-lui rendre ses premiers-Paris !

V

CATHOLIQUE QUI N'EST PAS CHRÉTIEN

Je viens faire l'examen de conscience de M. Veuillot.

Quand on a la spécialité de réciter tant d'*Ave Maria*, on dédaigne assez le *Gnoti séauton*. La sainte maxime : Connais-toi toi-même, se trouve être d'invention païenne, et, quand on est un catholique de la trempe de M. Veuillot, on laisse cela au fronton du temple de Delphes, et l'on continue sa ritournelle.

J'ai fréquenté intimement, dans ma vie, bon nombre d'âmes dévotes, aussi dévotes certainement que l'ami Veuillot puisse l'être, et j'ai été frappé des illusions étranges de ces

âmes sur les mouvements de leurs passions les plus énergiques. Cela m'a effrayé.

Ces anges terrestres fouillent et refouillent dans les recoins de leur conscience pour y supputer les distractions qu'ils ont eues pendant leurs prières de la semaine, leurs négligences à observer certain petit règlement spirituel donné par le confesseur, leurs manquements à l'exercice de la sainte présence de Dieu, leurs légèretés de regards dans l'église et dans la rue, et les autres menues fautes contre la perfection que rêve l'ascétisme. Et j'ai trouvé ces mêmes âmes rongées par une plaie irrémédiable d'orgueil, nourrissant de profondes haines, horriblement jalouses, et prêtes, quand elles sont sous l'influence de ces haines et de ces jalousies, à des vengeances pleines de noirceur, dont elles se déguisent la malice damnable, parce qu'elles les exercent au nom des intérêts de Dieu, qu'elles se croient la mission de défendre.

Tel personnage pieux que j'ai connu, eût vidé sa bourse dans la main d'un pauvre, et allumerait le bûcher pour les écrivains catholiques qui ne croient pas à la nécessité du pouvoir temporel des papes. Telle extatique de couvent jetterait dans une basse-fosse, à la

vie dure du pain noir et de la cruche d'eau, une de ses sœurs suspecte de ne pas croire à la puissance du pape de faire un dogme.

Cette aberration est dans la nature humaine. Elle fait horreur, je le reconnais; mais enfin elle existe. La cause qui la produit s'appelle fanatisme, c'est-à-dire la sanctification du crime mis au service de Dieu.

De tous les hommes sincèrement fanatiques que j'ai connus, M. Veuillot est celui qui peut être cité comme le type du genre. Il est entré dans la vie religieuse avec toute l'ardeur d'un néophytisme implacable, disposé à ne reculer jamais devant la logique de ses croyances outrées.

Les deux courants des idées les plus folles, quand il s'est agi de croire, et des haines les plus féroces quand il s'est agi de défendre ses dogmes, l'ont entraîné avec une accélération vertigineuse. Il a voulu croire, bien croire, tout croire. Le pape, surtout le pape régnant, qu'il dise ce qu'il voudra, est à ses yeux une incarnation de la vérité divine. Une pensée de ce pape est, pour lui, matière à certitude, à l'égal des articles de son *Credo*; une opinion des théologiens est chose révélée, et un rêve de Marie d'Agreda devient une révélation d'une crédibilité de même ordre

que les visions de l'Apocalypse. Pourquoi mettre des degrés divers de certitude en ces matières? C'est faire du protestantisme. Vous choisissez ! Donc vous êtes hérétique. Aujourd'hui vous doutez de la singulière légende du taureau lançant des flèches du fond d'une caverne, pour indiquer que l'archange saint Michel s'est consacré cet antre, vous douterez demain de toutes les apparitions de saint Michel, quand même, comme dans le bréviaire romain, il ne se transformerait plus en taureau. Et où n'irez-vous pas avec tous vos doutes? Le meilleur, pour M. Veuillot, est de tout croire.

L'auteur de *Çà et là* nous dit : Une simple bonne femme vient me raconter un miracle. Je crois le miracle sur l'autorité de la simple bonne femme.

Quel robuste autoritaire!

Déterminé à tout croire, il a voulu être logique également, en défendant sa croyance par tous les moyens imaginables. La prétendue civilisation moderne, le dogme politique de la séparation du pouvoir spirituel et du pouvoir temporel l'empêchent de croire à la possibilité prochaine de ramener l'heureux temps où l'erreur était livrée au bras séculier pour être extirpée à l'aide du bra-

sier ou de la prison perpétuelle. Mais il n'en a que plus d'ardeur à trouver et à soutenir que c'est là l'idéal de la société constituée catholiquement. Il se fait avec bonheur, dans sa conscience, le bourreau de Dieu. On ne l'outrage pas, on l'honore en lui donnant ce titre.

Il se garderait bien de réclamer jamais. Faire souffrir pour la gloire de Dieu, quelle grande mission sur la terre! L'inquisition est pour lui la création la plus parfaite de l'esprit saint qui éclaire les papes.

C'est donc, on le voit, un très-robuste catholique que M. Veuillot.

Quelques esprits timides et incapables de penser qu'on en vienne là, parce qu'ils ignorent les effets de la grande passion religieuse appelée le fanatisme, ont répugné à croire qu'un homme qui dans le monde, avant *Rome et Lorette,* avait vécu au milieu des idées courantes du libéralisme, pût arriver à ces exubérances du croyant, à ces appétits d'inquisiteur. Ils ont préféré dire : M. Veuillot est un très-habile homme. Il soutient son thème adopté, comme un avocat fait valoir sa cause. C'est un fanatique d'apparence. Mais il a trop d'esprit pour s'abandonner à toutes les aberrations de sa secte. Il a fait

une gageure ; elle lui rapporte, il la soutient, voilà tout !

Ceux qui tiennent ce langage se trompent : ils font injure à M. Veuillot. C'est un fanatique parfaitement convaincu, par conséquent profondément haineux, et le persécuteur logique de tout ce qui ne pense pas comme lui. Ses haines religieuses sont à la hauteur de ses convictions ardentes. Cela compose son programme : Croire tout et extirper par la force du glaive temporel toute erreur.

La société présente est hérétique. Cela est dans le *Syllabus*. Elle refuse au prêtre le droit de commander les vengeances de son dogme au bras séculier. C'est le sujet de la grande rupture de l'ultramontanisme avec la société moderne.

M. Veuillot triomphe de cette rupture : cette rupture fait sa gloire. Il est en pleine insurrection sur ce point contre la société contemporaine. Et la guerre durera jusqu'à ce que, les moines aidant, on ait réduit cette société orgueilleuse à crier merci, et à se reconstituer sur le modèle des pays à inquisition, si florissants au quatorzième siècle.

Travailler à ce triomphe de la domination temporelle du dogme catholique est l'ardente

pensée de M. Veuillot, son aspiration de toutes les heures. Cela nous explique ses livres.

Les *Odeurs de Paris* ne sont pas la reproduction en prose de ses médiocres poésies satiriques. Ce n'est pas une œuvre littéraire destinée à gagner humblement mais honnêtement le pain du ménage. Pensée vulgaire! On peut le pratiquer ainsi au rez-de-chaussée de la Société des gens de lettres, quoique, à vrai dire, M. Veuillot n'ait jamais refusé le gain de ses injures et qu'on ne sache pas encore que, voulant rendre à Dieu ce qu'il a grapillé sur l'épaule des libres penseurs, il fasse bénéficier les hospices de la plus-value que nous expliquent les colères religieuses du moment. Néanmoins, il met ce regain d'écus au-dessous de ses plus hautes ambitions; il rêve mieux que cela.

Provoquer la littérature et la science contemporaines, les pénétrer de ses coups de lance, leur soulever le voile pour les montrer dans une nudité honteuse, leur jeter ses saintes colères, de telle sorte qu'on en vienne à les montrer du doigt, et à dire : Les voilà ces prostituées qui font le déshonneur de ce siècle! tel a été le but dernier du rude jouteur. De l'argent et de la gloire, c'est quel-

que chose; mais se venger; surtout venger Dieu, quel triomphe !

Malheureusement, cette abeille si impétueuse, s'avançant toujours avec le dard, ne s'est pas aperçue qu'elle trouverait la mort en faisant des blessures. Elle devait y laisser son aiguillon. C'était logique avec une guerre aussi acharnée, aussi violente. Si le combat avait lieu à la façon catholique, ce n'était guère à la façon chrétienne. On soutenait une cause humaine masquée sous la cause de Dieu. Et Dieu ne pouvait pas être avec ce champion des intérêts matériels du catholicisme. Rien de moins chrétien que la théorie théocratique. Jésus, dans son Évangile, a flétri Mammon; et Mammon, même béni par le pape, est toujours Mammon, ce misérable argent dont l'œuvre de Jésus n'a pas besoin, parce que la conquête du monde n'a pas été promise à ce Mammon qui achète aujourd'hui des madones et des chasubles, mais à la parole qui enseigne. Depuis le grand Paul jusqu'à François Xavier, nul apôtre n'a converti avec des cargaisons de médailles et d'objets pieux; et nos modernes convertisseurs ne sont si impuissants que parce qu'ils paraissent substituer d'autres fétiches à ceux qui étaient adorés avant leur prédication.

M. Veuillot, cet apôtre avec des satires au sein de la nouvelle civilisation, n'a pas vu qu'il irritait le siècle et ne le ramenait pas. Il s'est exhalé de toute son œuvre un parfum âcre et fétide. — Cet homme n'est pas chrétien, il hait trop ! — Telle a été l'impression générale au fond des consciences.

Les *Odeurs de Paris*, plus qu'aucune autre de ses productions de guerre, ont trahi cette disposition de haine. Jusque-là on hésitait sur la nature de ces attaques multipliées. On les mettait beaucoup sur le compte de l'excentricité, du zèle qui séduit, de la lutte qui entraîne. C'était, aux yeux du plus grand nombre, affaire d'escrime entre le terrible orthodoxe et la libre pensée; et quand le coup de boutoir était hardi, quand l'aiguillon était lancé spirituellement, on riait de ces infortunes pour les victimes, et l'on ne se fâchait pas trop contre l'insulteur.

Maintenant l'audacieux s'est complétement démasqué. Il ne s'agit plus de luttes simplement littéraires, de pugilat entre des ennemis sur le terrain de discussions honorables : la plume se change en venin.

M. Veuillot nous donne son secret.

« La haine n'est point entrée dans mon cœur, mais le mépris n'en peut sortir. Il est

cramponné et vissé là, il est vainqueur quoi que je fasse. Il augmente quand je m'étudie à l'étouffer. »

Il avait écrit déjà :

« Si quelqu'un a du mépris pour la horde des penseurs et des philosophes de ce temps, c'est moi. Ce que je pense de ces maîtres de la terre et de leurs chambellans, les orateurs et les hommes d'État, cela est indicible. Je mourrai avec le regret de n'avoir pu dire combien je les trouve sots et bas. Je ne vois point que jamais pareille nuée de destructeurs ineptes se soit abattue sur le pauvre genre humain. Ils le ruineront ou l'aviliront plus que n'ont fait les Vandales. Leur haine ignorante du christianisme ou leur indifférence et leur lâcheté, ou leurs folles attentes et leur hypocrisie me saturent d'horreur et de dégoût. »

Eh bien ! vous venez de vous trahir. Votre conscience a parlé. Elle reconnaît en vous une source intarissable de mépris pour tous ces égarés qui ne veulent plus rien avoir de commun avec l'Église telle que vous vous obstinez à la comprendre et à en donner l'idéal.

Ces égarés ne sont plus pour vous des frères. Vous vous êtes déguisé votre senti-

ment d'implacable répulsion pour eux sous ce nom de mépris.

Prenez garde ! Je n'ai pas grande foi dans votre scolastique. Robuste croyant, vous êtes, dans la langue catéchistique, d'une inexactitude journalière. Ce mot « mépris » est l'une des nuances les plus outrageuses de la haine.

Moi, monsieur Veuillot, qui ne suis pas catholique à votre façon, mais qui suis chrétien, je me croirais à jamais damné si je pouvais surprendre sous ma plume, en parlant de vous, cet affreux mot : Je vous méprise.

Oh ! non, je ne vous méprise pas, car mépriser c'est haïr, et haïr c'est nier hardiment, à la face de Dieu et des hommes, le commandement impérissable du Sinaï et de l'Évangile : Tu aimeras.

Non, je ne vous méprise pas ; et, quand je vous vois faire tant de mal à l'Église, en la rendant odieuse par vos étranges apologétiques, le mot le plus dur que je pourrais employer pour vous serait celui-ci : Je vous plains, parce que plaindre c'est encore aimer.

Non, je ne vous méprise pas ; et je ne méprise de vous ni votre personne, qui est

complétement sacrée pour moi parce que vous êtes un homme, ni vos livres, que je juge parce que c'est mon droit, mais que je ne flétris pas, comme vous l'avez fait des miens avec un ton si grossier et une si criante injustice.

Moins encore oserais-je dire que je vous hais. Je déchirerais les dernières fibres de mon cœur si je pouvais y découvrir contre vous, comme contre le plus petit, le dernier, le plus misérable de mes frères, ce sentiment qui est la négation de la sainte loi de la religion et de la nature entre les hommes.

Or, vous avez fait cela, vous! et vous l'avez fait pour soutenir votre catholicisme, c'est-à-dire sans aucun doute pour mieux faire aimer les chefs de l'Église, pour attirer des croyants au pape, pour arracher à l'erreur et ramener des égarés à Dieu.

Quelle mission contradictoire! Vous allez à la conquête des âmes avec le mépris hautement avoué dans vos deux livres les plus bruyants. Vous avez hâte, dès vos premières pages, de bien faire lire dans les replis de votre conscience, pour que nul ne se trompe sur votre mobile. Et votre mobile est celui-ci: un mépris incommensurable, l'horreur et le dégoût de cette immense majorité d'in-

croyants pour lesquels tout apôtre donnerait avec bonheur sa vie ! Et, au-dessous de ce mépris, vous laissez voir, quoique vous vouliez bien vous en défendre, la haine qui le produit et sans laquelle il n'existerait pas !

Et votre rôle, dans le catholicisme de ces dernières années, est de dire à ces libres penseurs, par les dix-huit mille exemplaires du livre que vous vous vantez, dans vos réclames, d'avoir dispersé sur les deux mondes : Je vous méprise, j'ai horreur de vous. Je vous déclare une guerre sans trêve. Vous êtes le camp de Lucifer, la race damnée de Caïn. Je vous maudis, et je salue l'aurore du jour où, maîtres du glaive temporel, nous pourrons extirper ceux de vous qui vivraient encore et ceux qui viendront après vous avec vos doctrines. Je suis fier de vous mépriser. C'est là ma gloire à moi ! Et ma plume ne peut pas rendre jusqu'où va ma répulsion pour vous. Ma volupté est dans cette répulsion qui fait tressaillir tout mon être. Je vous méprise, je vous repousse comme d'autres ont du bonheur à aimer !

Monsieur Veuillot, vous sentez ainsi, et vous parlez ainsi.

Et je viens vous dire : Une mission religieuse comprise de la sorte est un affreux paganisme. Ces tyrans qui firent ruisseler le sang dans le Colisée et dans les arènes des grandes cités de l'Empire étaient plus chrétiens que vous. Ils repoussaient les Galiléens comme bouleversant l'ordre social antique, comme tendant à émanciper les esclaves, les petits du monde. Ils tuaient des ennemis, mais ils les admiraient en les tuant!

Vous, vous êtes descendu contre les hommes du monde moderne, au-dessous des bourreaux qui firent les martyrs du monde antique. En les frappant de votre glaive, vous avez voulu les souiller.

Vous avez donc fait acte de paganisme violent et barbare. L'Église de notre temps n'arrivera dans l'histoire qu'avec ce hideux souvenir d'un apologiste provocateur qui parla en son nom, et qu'elle combla d'honneurs, et qui cependant n'a su que maudire et n'a soutenu la théorie catholique qu'en cessant de devenir chrétien.

Cette honte restera attachée à votre nom. Vous aurez été, depuis dix-huit siècles qu'il y a des chrétiens, le premier exemple de cet étrange apostolat qui a eu la prétention orgueilleuse de ramener au vrai un monde

dévoré par le scepticisme, en lui prodiguant le mépris et l'insulte.

Non, catholique égaré dans votre fanatisme, vous n'êtes plus chrétien!

VI

UN MEURTRI DE M. VEUILLOT

Je suis l'un de ceux que l'auteur des *Odeurs de Paris* a voulu le plus flétrir. Il m'a fait la part belle parmi tant de violences. Quand il a attaqué Victor Hugo, Renan, Taine, Buloz, quelque chose l'a retenu ; il s'est dressé, devant sa plume, ce je ne sais quoi qui impose à certains braves le respect dû à des hommes. Je n'ai pas été pour lui un homme, mais une chose. Et c'est sous le nom de l'*humble Chose* qu'il m'a classé parmi « les histrions d'orgueil » de la littérature contemporaine.

Pourquoi cela?

L'abbé ***, l'auteur des « romans fameux »

comme les appelle M. Veuillot, *le Maudit* et *la Religieuse*, a-t-il fait profession d'athéisme, ou, ce qui est un autre grand crime aux yeux de M. Veuillot, est-il un Bulozien ou un Haviniste? Pas le moins du monde. M. Veuillot lui pardonnerait sans trop de peine de renier Dieu; il lui pardonnerait même d'avoir en quelque estime la *Revue des Deux Mondes* et de lire de loin en loin le *Siècle*. Mais ce qu'il ne lui pardonne pas, le voici.

Dans l'un des romans de l'abbé ***, se trouve un certain Falot, dont les traits sont burinés, comme Molière le fit de son Tartufe, Eugène Sue de son Rodin. Ce Falot est la personnification du dévot de l'époque pour qui la manne catholique a été savoureuse.

M. Veuillot devrait le savoir, pour quiconque a jamais esquissé des personnages de romans, le type doit toujours être pris sur des échantillons divers. Il devait se trouver, dans le mien, beaucoup de l'ambition de Paul, beaucoup de l'orgueil de Pierre, quelque dose de l'hypocrisie de Guillaume, et si l'on veut absolument que je le dise, peut-être bien une légère teinte de la haine et du fanatisme de M. Veuillot. Mais évidemment mon Falot n'était pas un Veuil-

lot photographié. Je voulais un idéal du genre; et je reconnais avec loyauté qu'il faudra longtemps encore à M. Veuillot pour atteindre cet idéal.

Eh bien! rien n'y a fait. L'illustre auteur de l'*Honnête femme* et des *Parfums de Rome*, quand parurent mes livres, s'offensa de ce Falot. Ce Falot lui resta tintant à l'oreille, comme la clochette de Robin-Mouton. Il ne put pas digérer ce Falot. Il ne lui vint pas à l'esprit que j'eusse écouté une pure imagination dans la création de mon personnage. Devenu plus humble que ne le sera jamais *Chose*, il se dit, la main sur la conscience et en s'exagérant les misères de sa seconde époque d'existence : Ce Falot c'est moi!

Voilà une explication des pages les plus haineuses et les plus violentes des *Odeurs de Paris* contre le romancier qui, en traçant un portrait imaginaire de nos parvenus convertis, s'est trouvé avoir esquissé quelque chose de la personnalité étrange à laquelle répond le nom de Veuillot.

Ceci ne serait rien encore, et ce n'est pas pour cet unique forfait que le saint homme me poursuivra de sa vengeance jusque dans la vallée de Josaphat.

Je suis pour M. Veuillot, comme pour

toute la secte ultramontaine, un problème terrible.

Comment se figurer que la plume qui a raconté les touchants malheurs de Julio, et n'a pas reculé devant les violences de Loubaire le prêtre abandonné, ne soit pas celle d'un de nos écrivains aimés du public, qui a voulu se donner un travestissement sacerdotal pour mieux intriguer le monde des lettres, et assurer à ses nouveaux romans ce que la librairie a appelé, en parlant des miens, « un succès colossal » dépassé à peine par le grand succès littéraire du siècle, celui des *Misérables?*

Fallait-il reconnaître que, dans le clergé français, se trouvait un homme dont le cerveau s'ouvrait à de grandes conceptions, qui dépouillait le catholicisme de sa vieille tunique diaprée, tombant en loques, traînée depuis le moyen âge, pour faire croire à la puissance et à la majesté impérissable du sacerdoce mêlé aux choses temporelles, et venait affirmer hardiment l'Église de l'avenir, l'Église nouvelle devant sortir du christianisme transformé, comme un bijou d'art exquis sortirait du moule reproduisant un chef-d'œuvre de quelque Benvenuto Cellini, où l'on aurait jeté, fondue dans la fournaise,

une vaisselle plate bosselée et disgracieuse?

Cela coûtait horriblement à M. Veuillot et à la secte. Plus que jamais, le livre est une puissance; et cette puissance décuple quand le livre est un roman. C'est à son *Télémaque* que Fénelon, un archevêque, dut sa popularité, et prépara, pour une immense part, l'explosion de liberté de la grande Révolution.

Le Maudit et *la Religieuse* rendaient tangible, pour tout croyant conservant quelque dose d'intelligence, la nécessité de secouer le vieux formalisme, d'aspirer à la religion de l'esprit et de la vérité proclamée par le Galiléen devant la Samaritaine, et de préparer le christianisme de l'avenir destiné à remplacer le fétichisme des moines et les routines d'un culte matérialisé étouffant, comme l'ivraie, le grain pur de la parole évangélique.

Le *Jésuite* donnait, pour la première fois peut-être depuis qu'on a cherché à dévoiler la redoutable Compagnie de Jésus, une notion si exacte et si impartiale du plan de domination universelle, à la fois religieuse et sociale, poursuivi avec une infatigable patience par ces énergiques janissaires de Rome, qu'il n'y avait plus qu'à dire : Les voilà! Et bien

aveugles sont ceux qui favorisent ces terribles révolutionnaires du droit divin et de la théocratie !

Le Moine racontait si bien au dix-neuvième siècle étonné ce que l'ami de Saint-François de Sales, l'évêque de Belley, appelait « les industries des cénobites » qu'il devient évident qu'un demi-siècle suffirait à l'armée patiente qui s'entasse dans les couvents pour reprendre, par le procédé de l'accaparement des héritages, tout ce qu'une révolution a enlevé aux anciennes maisons religieuses.

Ces démonstrations éclatantes de la résurrection du vieux monde religieux, qui a pesé si lourdement sur l'humanité à son âge d'enfance, recevaient une force écrasante de ce fait capital, qu'elles n'étaient pas le produit d'une plume hostile à l'Église, mais le résultat sérieux des longues méditations d'un homme de l'Église elle-même, connaissant la véritable force de l'Église, mais avouant en même temps son affaissement rapide au milieu d'un monde nouveau que le vieux culte imagé et pompeux du moyen âge ne peut plus contenter. Il était évident pour tous que ces révélations consciencieuses, jetées à la face du monde croyant ou incroyant, étaient un des

signes de cette révolution religieuse latente que pressentent les grands esprits, et qui s'accomplit avec cette logique implacable par laquelle sont entraînées toutes les choses humaines.

J'étais, à ma manière, un hardi précurseur, non plus criant dans les solitudes, comme Jean sur les rives du Jourdain, mais portant dans les deux mondes, sur les ailes de feu de la parole imprimée, le grand mot du renouvellement religieux de l'humanité.

— Que faire alors, que faire? — On se dit cela dans la secte ultramontaine.

Le lourd Lasserre crut parer le coup en publiant un petit livre où il avançait que j'étais un prêtre interdit, recevant la charité des dignes curés de Paris, et ayant vendu ma plume à un célèbre banquier juif, pour que mes livres relevassent une fortune en partie perdue. Ce conte misérable ne prit pas. Il fut prouvé que le banquier juif était pur, comme un ange, de cette vilaine séduction; il fut prouvé que le clergé de Paris ne soutenait pas de ses aumônes un homme capable d'écrire des livres comme *le Maudit*. Lasserre en fut pour sa calomnie impudente, et la secte, qui lui avait payé ses pauvres pages, en fut pour sa honte.

Arriva *le Monde*, qui se mit à une autre tactique.

Il vint dire effrontément, par la plume de son Venet, que je n'étais rien moins que le Pharès de l'*Indépendance belge*, l'un des principaux feuilletonistes de la presse parisienne.

L'honnête et loyal M. Ulbach protesta, en termes énergiques, qu'il n'était point l'abbé Trois-Étoiles; et il ajouta qu'il croyait avec fermeté que j'étais prêtre et que, s'il fallait chercher mon nom, je devais être appelé « Conscience et Justice ».

Le coup fut terrible. Que répondre?

M. Ulbach avait ajouté ce trait qui résumait toute ma campagne religieuse :

« Un prêtre les embarrasse, cela se conçoit, un prêtre révélant avec douceur et avec douleur les misères de l'Église. »

Oui, montrant les plaies pour indiquer comment elles peuvent se guérir.

La *Revue du monde catholique* vint à la rescousse, et continua, malgré le loyal démenti de M. Ulbach, à soutenir que j'étais un libre penseur, mieux que cela « un loup libre penseur ». Et la revue de M. Veuillot, avec le goût et le tact littéraire qui la distingue, ne trouva rien de plus spirituel et de plus

malin que cette antithèse : « L'auteur du *Maudit* n'est point un prêtre défroqué mais un libre penseur enfroqué. » C'était, on le voit, une variante radieuse des jolies phrases du *Monde*.

Il en eût trop coûté à M. Veuillot de renoncer au thème absurde adopté par la secte. Forcé, par un reste de pudeur, de reconnaître la valeur d'un écrivain « qui n'est pas tout à fait le premier venu et dont la main ne manie pas pour la première fois une plume », il se décide à un misérable article où il ne veut voir dans mon œuvre qu'un travail mercantile, et, dans ma personne, qu'un membre de la Société des gens de lettres, dont ladite Société aura peu à se faire honneur, quand la vanité me prendra « de ne point garder ma vertu et de dire tout fier, un beau jour, en assumant ma gloire : Je suis un Tel ! » Mais de ce moment je n'aurai plus de lecteurs, de ces lecteurs tant affriandés par l'anonyme; « et la Société des gens de lettres éprouvera un certain embarras. »

Dormez paisibles, honnêtes gens du monde littéraire ! Le jour où mon nom sera connu, il y aura de plus embarrassés que vous, M. Veuillot le premier si, en raison de sa

forte charpente osseuse, il lui est donné de me survivre.

Voilà donc comment je suis, pour le grand chef de la secte ultramontaine, une personnalité gênante. Le compère est trop habile pour ne pas voir la portée des coups de bélier effrayants que je lance contre la citadelle vermoulue du moyen âge, le sectaire sait trop bien quelle est la faiblesse des théories qu'il patronne, l'ambitieux craint trop de voir lui échapper cette dictature qu'il exerce sur les excentriques et les visionnaires du parti, pour ne pas essayer, par tous les moyens possibles, d'abattre et de déconsidérer l'écrivain religieux qui a dévoilé avec le plus de netteté le but poursuivi par son école.

Quoique M. Veuillot soit d'une ignorance formidable sur les questions religieuses, dont il n'aperçoit que le côté par lequel elles touchent aux intérêts matériels de l'Église, il a assez fréquenté le prêtre pour ne pas se tromper sur moi. Il y a, en matières canoniques, un langage spécialiste que les esprits les plus souples ne rencontrent jamais, quand ce langage n'a pas été parlé longuement par eux. Et, si, par le côté littéraire, par mes sympathies ardentes à l'endroit de toutes les grandes choses qui font la civilisation mo-

derne, je parais être en dehors de ce que j'appellerai le monde clérical, quand même fantaisie me prendrait de déguiser le prêtre dans mes livres, ce qui éclaterait, partout et malgré moi, serait cette facilité même de ne faire agir et parler mes personnages pris dans le sacerdoce que comme on parle et comme on agit dans le sacerdoce. Cela est de toute évidence. L'illustre George Sand a échoué lorsque, dans *Mademoiselle la Quintinie*, elle a introduit un prêtre tenant de longs discours. C'était bien toujours du George Sand, mais du prêtre, rien.

M. Veuillot n'a pas dû rester longtemps dans l'erreur à cet égard. Je ne suis pas dupe de sa tactique. — Quelque pauvre diable égaré dans la Société des gens de lettres, qu'est-ce que cela pourrait être contre nous ?

Mais le vrai prêtre, ce serait autre chose.

Il l'a contre lui, et à son grand désespoir, ce vrai prêtre, vrai dans ses sentiments et dans sa raison ; vrai parce qu'il connaît tout le mal fait par ces orgueilleux sectaires ; vrai surtout parce qu'il a dit sans ambages ce qu'il pensait d'eux et de leur but d'asservissement de l'âme humaine.

En relevant aujourd'hui, en mon nom, au

nom des hommes de lettres dont je défends la gloire littéraire, sans renier ce que j'aime dans la grande Église chrétienne malgré sa décadence, les injures de M. Veuillot et des écrivains de la secte ultramontaine, je continue mon œuvre contre cette secte néfaste qui a fait perdre la voie de la justice et de la paix à des milliers d'intelligences, qui a réveillé l'esprit de l'Inquisition au milieu d'un siècle de parfaite tolérance et qui replongerait avec bonheur l'humanité dans le profond chaos des ignorances et des fanatismes du moyen âge.

Si les hommes de la libre pensée se sont émus de la déclaration insolente de guerre de la secte ultramontaine, en tout ce qui tient aux grandeurs des conquêtes de l'esprit humain dans les temps modernes, les hommes de la foi qui veulent cette foi dégagée de formalisme grossier et suivant ses conquêtes à travers le monde, en respectant la liberté de la conscience humaine, n'ont pas vu sans moins de terreur les flétrissures que la secte a jetées sur tout ce qui a le courage, dans l'Eglise, de réclamer pour les âmes croyantes un peu de la liberté promise par l'Evangile aux enfants de Dieu, et menacée de plus en plus d'une domination écrasante.

Nous avons donc en face de nous, hommes de la foi rationnelle, hommes de la libre pensée, le même ennemi. Nous recevons ses injures; nous assistons à la guerre qu'il fait contre tout ce qui s'abrite sous le nom de liberté. Le prêtre catholique qui ne s'incline pas devant M. Veuillot est un infâme de même ordre que le libre penseur. Guerre à l'un et à l'autre! Qui sait? un miracle peut ramener le libre penseur. Mais le prêtre qui ne veut pas, dans l'Église, d'autocratie brisant les âmes, le prêtre qui repousse le *tanquam cadaver*, quel miracle pourrait jamais le convertir?

Dans la lutte que les âmes libres, au sein de l'Eglise et hors de l'Eglise, soutiennent contre ces hommes d'une incroyable audace, il n'est pas possible que la raison, la justice, le droit inaliénable de la conscience humaine, les saintes libertés conquises au prix de tant de sang, de tant de douleurs, à travers les âges d'épreuves, succombent misérablement.

Je crois que M. Veuillot et les siens, ceux qui ont prêché la croisade ultramontaine et ceux qui s'y sont engagés par entraînement ou par quelque intérêt, se font une illusion étrange. Nous avons dû suivre, dans ce livre,

leurs prétentions, leurs attaques, juger leur polémique, leurs haines, leurs calomnies; nous avons dû mettre l'ultramontanisme dans l'équitable balance de la raison et de la justice, pour faire apparaître, aux yeux de tous, ce que vaut ce fatras de langage emporté et de mauvais goût, et où peut mener tout cet attirail de guerre bruyante.

M. Veuillot, dans ses derniers écrits les plus acerbes, s'est attaqué au journalisme de la grande et de la petite presse, aux arts, aux belles-lettres, à la science contemporaine. Nous acceptons la discussion sur ce terrain. Seulement il nous donne le droit de porter aussi notre regard sur le journalisme ultramontain, sur les livres de la secte, sur les arts qui suivent son inspiration, sur la science telle qu'elle la dirige. C'est de la plus simple justice.

Si nos odeurs parisiennes ne vont pas au monde ultramontain, c'est son affaire. Mais quand il s'en plaint par la prose et par les vers de M. Veuillot, il doit trouver bien légitime que nous fassions enquête à notre tour sur les effluves qui s'échappent de ces régions bénies; nous pouvons lui demander ce que sont ses parfums.

Du reste, une question d'une immense

gravité se cache sous cette discussion. Le parti violent du catholicisme sait parfaitement ce qu'il fait en se servant de l'arme du ridicule. C'est cela seul qui réussit bien en France. Mais l'arme est dangereuse. Il faut bien de la finesse, plus de finesse qu'il ne s'en trouve chez M. Veuillot et les siens, pour être toujours sûr des rieurs, au sein d'une nation éminemment spirituelle. Si le coup manque, adieu : les lourds plaisants tombent flagellés impitoyablement par leurs propres verges.

C'est une loi terrible que celle du talion.

Heureusement pour la civilisation, pour la littérature, pour la science et les arts contemporains, les hommes sur lesquels compte le plus la secte haineuse de l'ultramontanisme sont profondément impopulaires. On aimera toujours ce qu'ils essayeront de flétrir. On repoussera toujours d'instinct ce qu'ils veulent donner pour idéal. M. Veuillot, avec son immense talent de plume, ne peut faire ce miracle de rendre la vie à un passé qui est bien mort. Le monde de la libre pensée lui rit au nez, tout en reconnaissant qu'il a de jolies malices. Les hommes de la foi raisonnée, les libéraux de l'Église chrétienne eux-mêmes protestent contre la résurrection d'idées momifiées qu'il faudrait laisser dans leurs bandelettes.

Un mot terrible le tue :

— D'où venez-vous? Vous voulez tourner le dos au progrès, libre à vous! Mais laissez-nous suivre la grande voix qui nous crie : En avant! Vieux Janus, il vous plaît de regarder en arrière : nous sommes avec ceux qui saluent l'avenir et qui aspirent à de meilleures destinées.

Pour être écouté, M. Veuillot devait faire autre chose que des satires amères contre son époque; il lui fallait marcher à la tête des phalanges nouvelles, entrer dans le courant des idées qui ont force et vie. L'auteur des *Parfums de Rome* et des *Odeurs de Paris* ne pouvait avoir cette hardiesse. Comme le soldat qui jette ses armes et retourne vers les fourgons immobiles de la réserve, il s'est déclaré vaincu. Qu'il s'éteigne donc dans cette fuite qui est un aveu d'impuissance! Qu'il nous laisse notre glorieux avenir!

VII

QUEL SCANDALE!

Quoi! Déodat, vous êtes allé voir une féerie! Vous assistiez à sa quatre cent unième représentation! Auriez-vous donc succombé à une tentation de curiosité? Vieux renard, vous seriez-vous laissé prendre au piége tendu par un espiègle émissaire de Satan? Je me suis posé cette question en lisant le premier alinéa de votre chapitre *l'Idéal*. Mais j'ai bientôt vu que je me trompais; vous ne vous êtes fourvoyé dans ce lieu de perdition que dans un but digne d'un chrétien tel que vous. Vous êtes un écrivain plein de conscience; et si vous nous signalez une odeur malsaine, vous voulez pouvoir ajouter que

vous l'avez respirée. Vous avez voulu faire, dans un petit théâtre, une expérience *in animâ vili*; celle-là vous suffira. Je suis sûr, ô Déodat, que, pour conjurer les influences du *malitiosus*, vous aviez un chapelet dans votre poche ; ce chapelet, non moins célèbre que le riflard du roi-citoyen, vous le disiez en vous rendant au théâtre, et, pendant les entr'actes, vous marmotiez des *Ave*. Vous aviez une telle frayeur de vous amuser un peu, de retrouver dans ce lieu maudit quelque chose de la gaieté de vos jeunes années! Votre chapelet vous a préservé du danger de ces réminiscences. Vous avez tout trouvé détestable : « Le spectacle entier exhale un ennui mortel ». Vous n'avez pas ri. « Pas un mot drôle, pas même une charge ». Mais enfin, si mauvaise que fût la féerie, elle vous a inspiré une de ces gaudrioles avec lesquelles vous délectez souvent, trop souvent votre public.

Je vous cite :

« Je ne pus saisir qu'une fugitive sensation qui ressemblât de loin à un mouvement d'intérêt. Une pauvre diablesse qui faisait je ne sais quelle fée, jeune et chétive, était, je crois, *hydropique très-avancée*. Ses joues tirées, ses jambes fléchissantes, sa voix dé-

faillante, tout annonçait une crise, et l'on s'attendait *qu'elle dégonflât* sur la scène. »

Ce sont surtout les actrices que vous avez étudiées avec soin, « la femme nue ». Peste! quel investigateur vous faites! Pour vous, le maillot n'a point de secrets, et, après avoir examiné ces dames sous toutes leurs faces, vous déclarez que le spectacle est « plus affreux que malhonnête ».

« Les *ramassées* que l'on y produit (dites-vous) ne se contentent pas d'être laides de visage, la plupart jusqu'à l'abjection; elles sont, par-dessus le marché, généralement et diversement mal bâties ; des *cagneuses*, des *mafflues*, des *pansues*, des voûtées, des *osseuses impudentes* et gauches, ne sachant ni marcher ni se tenir. O effroyables déformations de la grue déplumée! O *grouillement* abominable d'où s'échappent des *odeurs de soupente*.

« Quatre cents représentations ! »

Déodat, avec ses justes notions d'esthétique, ne comprend pas que la foule soit attirée par de tels spectacles; il ne s'explique cela que par le besoin que « l'homme moderne » éprouve de s'abrutir. Tout homme qui n'appartient pas au parti de Déodat est un « homme moderne » voué à l'abrutisse-

ment; et quand, parmi les « hommes modernes, » il se trouve des écrivains honnêtes qui, moins habiles que Déodat à sonder les mystères du maillot des actrices, trouvent ces spectacles de femmes à peu près nues plus malhonnêtes qu'affreux, et flétrissent ces immoralités, Déodat prétend qu'ils font une réclame, qu'ils sont les compères des directeurs de théâtre, et qu'en réclamant toujours pour cette *pauvre pudeur*, ils entretiennent le succès. Déodat ne croira jamais à la moralité de « l'homme moderne ». « L'homme moderne » n'a point de vertus, point de science, point de talent; il est nécessairement abject, voué à « un ennui immense », à l'abrutissement, et, parmi les moyens de s'abrutir, Déodat cite « la pipe, l'absinthe, la *Revue des Deux Mondes*. » Comme ce dernier trait est spirituel et digne de Déodat!

VIII

LE DIEU JALOUX

Une des grandes misères de l'homme, c'est d'avoir fait Dieu à son image. Et, de sa nature, l'homme étant très-jaloux, il a fait Dieu jaloux comme lui.

La Bible avait, par figure, donné à Dieu cette mauvaise épithète; mais nous savons par la théologie qui explique tout, que Dieu ne pouvant avoir aucune de nos passions, la jalousie biblique exprime simplement une forme de l'amour de Dieu pour les hommes. Dieu, jaloux de nos affections, voulant notre amour, comme l'amant l'amour exclusif de l'amante, c'est poétiquement beau et théologiquement vrai.

Mais il ne s'agit pas ici du Dieu jaloux de la Bible.

Dans le petit temple ultramontain, il s'est trouvé deux dieux. Pouvaient-ils vivre paisiblement, côte à côte, sur deux trônes, et le moment ne devait-il pas venir où l'un voudrait se réserver le sanctuaire et renvoyer l'autre à la sacristie?

Nous avons connu ces deux dieux qui n'ont pu s'entendre que quelques heures, après lesquelles chacun s'est dit : Il n'y a ici de dieu que moi.

Le premier de ces dieux de l'ultramontanisme était de noble et antique lignée, un comte marquis, comme il s'appelle, ce que seule explique la science héraldique. Il avait nom Montalembert. C'était bien légitimement le premier de ces dieux. C'était l'enfant aimé de l'illustre Lamennais, bien plus fidèle que le pauvre Lacordaire, qui, à l'heure du danger, ayant eu vent des anathèmes de Rome contre le maître, s'était sauvé en toute hâte, pour préparer sa réconciliation avec ceux qui allaient fulminer les anathèmes.

L'autre dieu, nommé Veuillot, n'était pas comte marquis. Il n'était pas fils des croisés. Cela était sorti bien obscur du bouge où le vin se vend au canon, origine très-roturière,

dont je me garderais bien de tenir rigueur à ce dieu, parce que d'autres esprits aussi vigoureux que le sien ont pu sortir de bouges pareils.

Donc, franc prolétaire et ayant dépassé l'adolescence, ce personnage s'était senti une vocation irrésistible pour la polémique des journaux; et, toujours besoigneux comme ceux qui commencent, traînant son odyssée littéraire d'un chef-lieu de préfecture à un autre, il était arrivé un beau matin dans le petit temple de *l'Univers*, dont un abbé, grand et gros Auvergnat, autre prolétaire courant après les succès mercantiles de la presse, avait jeté les fondements.

Le dieu Veuillot, qui étincelait de verve, dont l'âpre génie débordait à travers l'épaisse carapace que lui avait donnée la nature, ne tarda pas à bousculer, autour du tapis vert, tout ce qui pouvait lui disputer le premier rang. Il arriva bientôt au titre de rédacteur en chef du journal qui dirigeait le monde catholique.

Il lui était plus difficile d'éliminer de la direction suprême des esprits le dieu comte qui avant lui avait représenté l'ultramontanisme. M. de Montalembert était entouré de tous les prestiges, de toutes les gloires. Le

monde catholique voyait en lui un illustre représentant de l'Église, assez libéral pour n'être pas un anachronisme avec le mouvement nouveau imprimé par les idées de 1789, assez dévoué à Rome pour n'être jamais suspect, puisqu'il continuait la théorie papale de Joseph de Maistre, abandonnée brusquement par Lamennais.

Le dieu aristocratie était donc fort, et le dieu roture n'avait qu'à se ranger, petit et humble, sous l'escabeau de ses pieds. Une grande position était prise : qui pouvait lutter avec le chef illustre du catholicisme?

Et cependant le dieu roture devait chasser l'autre du temple. Le monde est aux audacieux.

Ce fut la grande guerre et le scandale de l'ultramontanisme, scandale qui dure encore. Définitivement, la sacristie, par grâce, a été laissée au dieu aristocratie. Le dieu roture trône triomphalement dans le sanctuaire.

Illa se jactet in aula
Eolus.

La victoire de M. Veuillot sur M. de Montalembert a été une phase curieuse de l'histoire de l'ultramontanisme contemporain.

Elle nous a valu le fameux *Syllabus*, c'est-à-dire la maladroite et violente rupture de Rome avec le libéralisme moderne, bien et dûment condamné dans ses diverses manifestations, liberté de conscience, liberté de la presse, séparation de l'Église et de l'État, comme une véritable hérésie.

Nous devons cela à M. Veuillot, à ce dieu jaloux qui, pour se venger de M. de Montalembert obstiné à demeurer libéral en même temps qu'ultramontain, n'a pas eu de patience qu'il n'ait eu fait décréter d'hérésie le libéralisme.

M. Veuillot a pris au piége son adversaire; mais il a fait faire une faute colossale à la papauté.

Qu'importe? N'a-t-il pas eu toute sa vengeance?

IX

LE PURISTE

Déodat sait peu, très-peu de latin; il l'a appris depuis sa conversion; et son métier de pourfendeur de tous les non-catholiques et surtout des catholiques qui ne le sont pas à sa façon, ne lui a pas laissé le temps de devenir *fort en thème.* Pour le français, c'est différent, il est un de nos écrivains qui possèdent le mieux notre belle langue; il est très-vain de cet avantage, et il se pose en puriste avec des airs et des allures de pédant qui finissent par le rendre ridicule. Quand un écrivain, soit libre penseur, soit catholique gallican, pose à Déodat quelque embarrassant dilemme, celui-ci répond par une

injure, même par plusieurs injures; puis arrivent quelques plaisanteries presque toujours spirituelles et, — nous devons la vérité tout entière à Déodat, — souvent des pasquinades du plus mauvais goût. Les injures tiennent au métier de pourfendeur, les plaisanteries et les pasquinades tiennent à l'esprit de Déodat, esprit vif, net, brillant, mais se plaisant par trop à barboter dans les basfonds. On pourrait croire que lorsque Déodat a usé de tous ses avantages contre ses adversaires, il doit les trouver suffisamment « éreintés ». Pas du tout. Pour les aplatir un peu plus, il se fait cuistre, il épluche leurs phrases; et malheur à eux s'ils ont péché contre la grammaire. Déodat prend des airs de *Philaminte : le moindre solécisme l'irrite,* il faut *parler Vaugelas*. S'il ne trouve pas qu'on ait trop *offensé la grammaire*, il se contente de souligner les *qui* et les *que*. Ce qu'il y a de plus plaisant, c'est que tous les cuistres, — et ceux-là le sont par nature — qui se font les singes de Déodat et pratiquent l'éreintement, sans faire leurs frais, se donnent eux aussi des airs de puristes. Je lisais il y a quelque temps un article de journal; Roquet y jappillait après un honnête écrivain, et, comme Roquet n'est

pas plus fort en grammaire française que Déodat en grammaïre latine, il se mit à souligner, non-seulement les *qui* et les *que* de l'écrit qu'il signalait à l'indignation de la secte, mais encore les *je* et les *me*. Roquet veut supprimer le pronom.

On s'est mis, sur toute la ligne, à chercher des querelles grammaticales à nos illustrations littéraires passées et présentes. Combien de *qui* et de *que* ont été soulignés, sans que la gloire de leurs auteurs en ait été obscurcie !

Je ne demanderai pas si les Roquet avaient le droit de se montrer si difficiles. Pour résoudre la question d'une façon négative, lisez les écrits de ces messieurs, si vous en avez la patience. A peu d'exceptions près, on dirait qu'ils ont appris leur langue à la même école que la soubrette du bonhomme Chrysale. Pour jeter la pierre aux écrivains, au nom de la syntaxe, il faudrait avoir moins de péchés grammaticaux sur la conscience. Hélas ! sur cette matière, quel écrivain n'a point péché ! Rousseau, Chateaubriand ont été des pécheurs; nous sommes tous des pécheurs. Déodat lui-même a-t-il le droit de jeter la pierre aux coupables? Le grammairien Sicard a constaté dix ou douze fautes de français dans les quatre volumes du *Génie du*

Christianisme. En parcourant les *Odeurs de Paris*, sans souligner les *qui* et les *que*, nous pourrions bien en signaler quelques-unes. Dans ce seul volume, la douzaine est dépassée. Nous ne voulons pas tomber dans la cuistrerie; nous ne vous indiquerons pas, Déodat, les corrections à faire. Peut-être même beaucoup de ces fautes ne déparent-elles plus vos nouvelles éditions.

On comprend que Déodat tienne énormément à sa réputation d'écrivain correct. Pour lui, la perfection grammaticale est le *critérium* de *l'honnête homme*. « On ne l'écrit pas (le français) sans savoir quantité d'autres choses qui font ce que l'on appelait jadis *l'honnête homme*... Une âme vile, une âme menteuse, une âme jalouse et même simplement turbulente ne parlera jamais complétement bien cette langue des Bossuet, des Fénelon, des Sévigné... »

Déodat, je suis persuadé que votre âme n'est ni vile ni menteuse; je vous accorderai même, si vous le voulez, qu'elle n'est point jalouse; mais pour *turbulente*! ô Déodat, quelle âme est plus *turbulente* que la vôtre? N'êtes-vous pas l'enfant terrible du catholicisme, et vos *turbulences* n'ont-elles pas compromis mille fois une cause sainte? Si

des évêques proscrivaient votre journal dans leurs diocèses, n'était-ce pas votre *turbulence* qui vous attirait ces censures si cruelles ?

Mais, après tout, Déodat, il se peut que votre personnalité ne soit nullement en jeu dans vos appréciations sur la langue française, au point de vue de l'honnêteté, de la noblesse de caractère, de la dignité des écrivains. Il est très-possible que vous ayez assez d'humilité chrétienne pour reconnaître que la langue des Bossuet, des Fénelon, des Sévigné, des Corneille, des Racine n'est pas la vôtre. Vous pouvez bien en *posséder quelques notes, jamais tout le clavier*. Et cela, ô Déodat, parce que votre *âme est seulement turbulente*. Lorsque cette âme est calme et digne, elle écrit en bon style et en bon français des pages charmantes; mais, quand elle se livre à sa turbulence naturelle, c'est tout autre chose, et voici un échantillon de son style :

« Certain journal officieux possède un chroniqueur que je soupçonne être quelque vieille femme sous son accoutrement masculin. Un homme, même faisant la chronique, ne saurait avoir cette voix et ce fumet, n'aurait pas surtout ces audaces.

Quel vieux sans-souci d'eunuque, s'il est mâle! Depuis Pandarus, de Troie, jamais courtier d'amour ne montra plus d'aisance au métier. Sa manière est de conter des histoires où l'on voit toutes sortes de belles jeunes femmes « du meilleur monde » couronner toutes sortes de beaux gens de lettres et artistes peintres et musiciens. On sent là un appétit dépravé qui se porte au cuistre, et j'attends pour un de ces matins l'histoire d'une duchesse, veuve ou mariée, — peu importe, — qui viendra d'enlever un pion du lycée de Cahors, pour *lui partager* trois cent mille livres de rentes. »

Non, Déodat, ce n'est pas là la langue des Bossuet et des Sévigné; c'est la langue des voyous de la littérature, et il est déplorable de rencontrer dans les écrits d'un chrétien, ce *fumet* qui rappelle trop des erreurs de jeunesse.

Vous avez calomnié mes livres, vous leur avez reproché d'outrager la morale. Ce reproche serait fondé si, dans les dix volumes que j'ai publiés, une page, une seule page était souillée de ces *infections* que vous reprochez à *certain journal officieux*, tandis que vous en prodiguez vous-même, et à fortes doses, à vos lecteurs. J'aime à croire que

parmi les honorables chrétiens qui vous lisent, il en est beaucoup pour lesquels ce *fumet* n'est point précisément un parfum de bonne compagnie.

Au reste, ne croyez pas qu'aux yeux de Déodat, la perfection grammaticale soit le seul *critérium* de la moralité; il en a découvert un autre, et celui-ci est à la portée de tout le monde. Si, tout en vous permettant quelques péchés contre la syntaxe, vous vous abstenez de vous laver les mains et si le collet de votre habit est enduit de graisse, Déodat pourra vous accorder son estime; car plus les peuples et les individus sont sales, plus ils sont honnêtes, plus ils sont forts : Déodat nous assure, avec une gravité sans pareille, que « l'empire appartient aux peuples malpropres ».

« Tous les amants de la propreté sont faibles, et cela doit être. Quoi qu'ils prétendent, le corps humain est fait de saleté. Dieu le tira de la boue; *naturellement* il ne peut trouver de force que dans ses principes constituants.

« Mais, feignant de croire, comme dit *l'Autre*, qu'il est né de sa propre puissance, qu'il est maître, ce stupide corps renie son origine et se vautre dans toutes les

propretés imaginables, ce qui l'énerve et le tue.

L'âme, à la bonne heure, doit être propre!... Mais voici le grand mal : les délicatesses du corps paralysent et trompent l'âme. »

Donc, au lieu de nous vautrer dans la propreté, vautrons-nous dans toutes les saletés imaginables, et notre âme sera pure et nous serons forts, et Déodat prendra notre main crasseuse dans la sienne. Quelle volupté pour Déodat et pour nous!

X

LA POÉSIE DE DÉODAT

Déodat est un excellent prosateur ; il aurait dû se contenter de cette gloire et ne pas vouloir y joindre celle de poëte. Rien de moins poétique que l'esprit de Déodat. Il nous a donné un volume de satires. Après avoir insulté ses adversaires en prose, il voulut encore les insulter en vers. Il s'est montré faible; il a eu beau faire litière des règles de l'art, braver la césure et la mesure et se permettre des rimes impossibles, ses traits les plus acérés se sont empêtrés dans ses alexandrins et n'en sont sortis qu'émoussés, et ces malheureuses satires, dans lesquelles se trouvent pourtant quelques vers

heureux, n'ont obtenu, même auprès des amis de l'auteur, qu'un succès d'estime. Cela n'a pas corrigé Déodat de la manie de rimer. Il s'est remis de plus belle au métier. Il a pour le sonnet, surtout, une passion des plus malheureuses. Ces sonnets ont absolument la même facture que ceux de *Tibulle Mouton*. — Qu'est-ce que *Tibulle Mouton?* — Je n'en sais rien; mais à coup sûr les sonnets de *Tibulle Mouton*, reproduits dans les *Odeurs de Paris*, ne sont ni plus ni moins plats que ceux de Déodat. La seule chose qui distingue ces derniers, c'est leur cynisme. On reconnaît dans leur auteur l'homme qui se plaît à voir, dans les rues de Rome, les *goujats à l'état de nature*. Sa poésie se ressent de ces goûts étranges; elle a un parfum... non, ce mot n'est pas là à sa place, cherchons-en un autre, la poésie de Déodat a... ma foi, en passant, donnons-nous la liberté d'emprunter à Déodat un de ses plus vilains mots, le seul qui convienne à ses sonnets, disons qu'ils ont un *fumet* des plus repoussants.

Citons :

« *Matagru le penseur,*

« Portant avec respect sa tête ou le rien rêve,
Disant avec emphase un peu de rien sonnant,

Matagru « le penseur » en son esprit s'élève
Au-dessus de Platon et même de Renan.

Il « pense! » nuit et jour et sans se donner trêve.
Gonflé d'inexprimable, il s'en va ruminant
Quelque chose de beau, de vaste, d'étonnant,
Qu'il porte en lui, qu'il sent, qui grossit, qui le crève.

Ce sera la genèse et le fin mot de tout;
Matagru le penseur, dans cet opus énorme,
Renverra dos à dos Pascal avec About.

Mais pressé de produire, il cherche encore sa forme :
Il craque et ne peut pondre. Un sage interrogé
Lui dit : Fais... (un mot bas), tu seras soulagé. »

Que dites-vous de la muse de Déodat, et quel nom pourrions-nous lui donner? Pauvre Déodat! il lui a pris fantaisie quelque jour d'enfourcher Pégase; mais celui-ci s'est dit : Que ferais-je de ce garçon mal élevé? Et, se cabrant, il a jeté le poëte dans une fosse, où celui-ci a trouvé ses sonnets.

Dans les *Parfums de Rome*, les polytechniciens sont traités de brutes : « La brute polytechnique. » Dans les *Odeurs de Paris*, les élèves de l'École normale sont des païens enragés. On leur fait l'honneur d'un sonnet, toujours dans le genre ignoble.

« Nos païens.

« Ces païens enragés que l'on voit par essaims

Envoler tous les ans de l'École normale,
Ces grands adorateurs de Vénus animale,
Qui parlent de reins forts et de robustes seins,

Regardez-les un peu : la plupart sont malsains;
Cuirassés de flanelle antirhumatismale,
Ils vont en Grèce avec des onguents dans leur malle,
Et ne peuvent s'asseoir que sur certains coussins.

Tel jure par Hercule et par les Grâces nues,
Qui porte un dos voûté sur des jambes menues,
Et n'a ni cœur, ni voix, ni poignet, ni jarret.

Pied-plat! que n'es-tu né dans ta Sparte si chère!
Bâti comme tu l'es, plein de honte ton père
T'aurait fait disparaître au fond du lieu secret. »

Dans *Profils et grimaces*, M. Vacquerie a rudement et spirituellement fustigé Déodat, à propos d'un article sur Molière. Peut-être celui où il est question des « trois gredins qui se relayent pour admirer Molière ». M. Vacquerie proposait de faire subir à l'insulteur de toutes les gloires de la France le châtiment qu'on inflige aux petits chats qui manquent à la propreté, en lui mettant le nez dans sa prose et le laissant s'y débarbouiller. Je crois qu'il vaudrait encore mieux mettre le nez de Déodat dans ses vers.

XI

DÉODAT-PROUDHON

Une des grandes douleurs de Déodat, c'est d'être assimilé à Proudhon. Ce mot « le Proudhon du catholicisme » est tombé sur lui comme une décharge électrique foudroyante.

Qu'y faire, Déodat, si le mot est vrai, très-vrai?

Je conviens que Proudhon était un penseur et que vous ne l'êtes pas. Proudhon a marqué sa place parmi les économistes. J'ai de lui certaine petite brochure qui est une prophétie; et l'on connaît votre économie politique et sociale. Mais Proudhon a été violent, paradoxal, contradictoire, compro-

mettant pour la sainte cause de la liberté et du progrès; et vous êtes violent, paradoxal, contradictoire, compromettant aussi pour une autre sainte cause, celle de l'Église.

Déodat, prenez-en votre parti. Quand on a le gosier du loup et qu'on hurle comme lui au recoin des bois, il ne faut pas s'irriter qu'on vous appelle loup, et qu'on ne vous accorde pas la douce voix des tourterelles. Vous avez assez de votre vraie gloire. Vous êtes un démolisseur, un grand démolisseur, exactement comme Proudhon. Il a terriblement aidé à gâter les affaires dans la démocratie, aux jours de la bénigne République de 1848. Une cause se trouve mal de soutiens de cette espèce.

Quelle plaie aussi pour le catholicisme que vous! Vous perdriez Dieu lui-même par vos apologies fougueuses, s'il avait besoin d'avocat auprès des hommes. Uniquement par répulsion pour vous, que les anges me pardonnent ce blasphème, la pensée leur viendrait de le haïr.

DEUXIÈME PARTIE

LA PRESSE ULTRAMONTAINE

I

DEUX CÉLÉBRITÉS DE LA MÉTAPHYSIQUE ULTRAMONTAINE.

Depuis que M. Blanc Saint-Bonnet a été cité par Proudhon comme le plus grand écrivain catholique de l'époque, il n'a pas été possible au digne homme de prendre tous ses sommeils. Tant de gloire, venant d'une telle bouche, lui a donné des éblouissements qu'il n'a pas dominés : Je suis un grand écrivain !

Quand on en est arrivé à ce point de splendeur, on est peu éloigné de se croire gentilhomme. Aussi ce monsieur qui signait Blanc Saint-Bonnet, le plus roturièrement du monde, en compagnie de MM. Coquille

et Chantrel, a modifié peu à peu son nom illustre.

Un beau jour, il fit ce raisonnement : — Tous les noms qui portent le « saint » ont été empruntés à des localités connues : c'est l'opinion des écrivains héraldiques ; il leur faut la particule. Je puis donc très-bien prendre la particule. — Et cette illustration ultramontaine signa ses articles : Blanc *de* Saint-Bonnet.

Quel pas immense fait dans la vie d'un écrivain de la tribu des humbles, quand il a franchi ce Rubicon !

C'est l'histoire de ce pauvre M. de Genoude. Il s'appelait *Genou ;* c'était bien un peu vulgaire. Il prit la particule ; mais il la plaça modestement à la fin de son nom, et s'appela Genoude. Nous avons de lui quelques volumes signés ainsi.

Qui eût pu se fâcher de cette addition si timidement faite ? Mais ce n'était qu'un premier essai, une petite hardiesse. Un beau matin, il se prit d'un nouveau courage, et il signa bravement dans la *Gazette de France :* « Abbé de Genoude. » Le nom est resté.

M. Blanc Saint-Bonnet, devenu bel et bien gentilhomme de cette façon, ne tarda pas à remarquer que ce nom de Blanc, conservé

par lui en avant de sa nouvelle particule, avait toujours une certaine odeur roturière.

Autre métamorphose dont le besoin se fit sentir dans l'esprit modeste de cet homme. Le « Blanc » fut biffé, et les articles de l'écrivain parurent dorénavant signés ainsi : B. de Saint-Bonnet, exactement comme chez les Montmorency, assez grands seigneurs pour négliger leur nom patronymique de Bouchard. Les grands exemples sont contagieux.

Mais, maintenant, je demande pourquoi, dans les *Odeurs de Paris*, M. Veuillot est si sévère pour un certain Sauret. Il l'avait connu « pauvre, généreux, religieux, amoureux, plein d'ambition déjà ». Et voici ce qu'il en dit : « J'étais curieux d'entendre mon ami Sauret, devenu successivement Sauret Saint-Quelque-Chose, S. de Saint-Quelque-Chose, enfin de Saint-Quelque-Chose tout court. » Serait-ce que ce malin homme a voulu donner un tout petit soufflet à M. Blanc, en le faisant passer par la joue de M. Sauret? M. Veuillot voulant corriger les siens de leurs audaces nobiliaires, ce serait moral. Je lui rends cette justice, qu'il n'a pas songé encore à signer ses œuvres : Louis de Veuillot. Il s'est roidi contre l'exemple de M. Blanc. O vertu, que tu es belle!

J'ai oublié de classer ce M. Blanc. Proudhon avait la berlue le jour où il prit ce Blanc pour un aiglon. C'est un métaphysicien nébuleux, un des plus endormants ontologistes de l'école ultramontaine. Il n'a au-dessus de lui, pour n'être jamais compris de personne, que le très-lourd Maumigny.

Je prie mon ami Veuillot de m'apprendre d'où il a extrait Maumigny.

Maumigny part toujours du paradis terrestre et ne passe jamais au déluge. C'est à lui, je crois, que nous devons la formule lumineuse que la Révolution a commencée dans le monde le jour où Adam mordit la pomme. Quel trait de génie!

Depuis cette prodigieuse découverte, Maumigny n'a pas écrit d'article dans le *Monde*, où il n'ait décoré pompeusement la Révolution d'une majuscule, et ne nous ait fait assister au grand drame révolutionnaire qui s'est passé entre le tentateur et les deux grands enfants de l'Éden.

Vous comprenez dès lors que Maumigny est le terrible pourfendeur de la Révolution. Le premier révolutionnaire s'appelle Satan, et le dernier Victor-Emmanuel. La chute d'Adam, premier acte du drame, la chute du pouvoir temporel des papes, dernier acte.

C'est là, pour cet illustre penseur, toute l'histoire de l'humanité. Tout roule sur deux têtes, l'ange rebelle et l'ancien petit roi de Sardaigne. C'est écrasant de profondeur. Comme on doit être fier d'être arrivé à ce degré de pénétration en matière de philosophie de l'histoire!

Malheureusement, les actions de ce prodigieux écrivain ont singulièrement baissé au *Monde*. Je le regrette. On ne nous sert que bien rarement du Maumigny. Que s'est-il donc passé à propos des longues élucubrations de ce rival de M. Blanc? Ce sont les secrets du tapis vert, et je ne les révélerai pas. Les abonnés se seraient-ils plaints? Les ingrats!

Un jour, une dévote malade fit appeler son curé.

— Mon cher monsieur le curé, prêchez-moi.

— Mais, ma bonne, je ne prêche qu'à l'église.

— Ah! monsieur le curé, depuis bien des nuits, je ne puis pas dormir, et je dormais si bien à vos sermons!

On dormait si bien aux articles de Maumigny!

II

LE FEUILLETON THÉATRAL

Je réclamais tout à l'heure mon Maumigny.

Je tiens aussi à mon Venet. Il a, dans le *Monde*, la terrible spécialité du bulletin des théâtres. Cela exige la fréquentation de ces lieux maudits. Le pauvre homme, il me fait pitié! Quelle mission dangereuse! Comment y tient-il! Quel martyre, s'il est toujours sage, en présence de cette incessante fascination des lionnes de la coulisse! Métier effrayant! Il n'a guère d'égal que celui des médecins qui délivrent la patente brute aux Phrynés inscrites sur le rôle de la police. Mais ceux-là se sauvent par

l'horreur qu'ils ressentent de leur ministère.

Je dois dire, à la gloire de M. Venet, qu'il s'est montré de bronze, en présence de son enivrante clientèle. Ah ! il s'est durci, et ne s'oublie jamais à une réclame en faveur de la jambe de Turlurette ou de l'épaule de la belle Angéline.

M. Veuillot, lui, serait moins ogre. Il n'est pas aussi collet monté que son ancien collègue de l'*Univers*. M. Veuillot, grand observateur des plus imperceptibles mouvements de *ces dames*, comme il appert des *Odeurs de Paris*, s'émanciperait plus gaillardement. Il nous a rendu Thérésa avec des détails qui sentent la photographie. Il n'a pas reculé devant les inflexions de hanches, qui ont fait la fortune de la diva.

Mais aussi quelle réclame pour l'Alcazar ! M. Veuillot accuse dix-huit mille volumes vendus des *Odeurs de Paris*. Traitons cela comme papier de musique : prenons moitié. Neuf mille volumes vendus, c'est splendide ! Un malin me demandait : Combien votre ami Louis a-t-il reçu du directeur de l'Alcazar pour son morceau sur Thérésa, morceau qu'on déclare généralement d'une exactitude irréprochable ?

Mais je reviens à M. Venet, mon incorrup-

tible Venet, qui n'eût jamais parlé, comme Veuillot, de cette Thérésa.

La bête noire de Venet, c'est Poquelin de Molière. Jamais M. Veuillot n'a exhalé autant de rage contre Émile Augier, à propos de Déodat, que Venet contre cet infâme Poquelin de Molière. Le *Fond de Giboyer*, c'est du sucre à côté de l'acide acétique des feuilletons du vertueux Venet.

Cependant, voilà plus de quinze ans que cela dure. C'est long quinze ans sur la même ritournelle. Venet, mon ami, ne pourriez-vous pas varier un peu?

Ah! oui, je me souviens, la *Maison neuve* a trouvé grâce devant vous. On y vantait les rues sans soleil, les vieilles maisons ruisselantes d'humidité, dont M. Haussmann a débarrassé le vieux Paris de la rive droite. Cette velléité de regret sur l'ancien régime vous a séduit.

Ah! voilà comment on pourrait vous prendre! Dites-moi, Venet, vous seriez content, n'est-ce pas, si on jouait à la Comédie-Française les vieux Mystères de la Passion? Vous consentiriez à nous parler des épaules et des blonds cheveux de la Madeleine, et de la belle tête de l'acteur qui représenterait monseigneur saint Jean?

Venet, verrez-vous jamais de si beaux jours pour la scène française? J'ai bien peur que non.

Nota bene. Pour l'honneur des études classiques du grand feuilletoniste théâtral du *Monde*, je le prie de se souvenir qu'il eût été difficile à Racine et à Corneille de dépasser, comme il le prétend, Crébillon, attendu que Corneille était mort et que Crébillon était encore enfant lorsque Racine quitta le théâtre.

III

LE TROISIÈME SEXE ULTRAMONTAIN

Parmi les furieux qui se sont escrimés contre mes livres, il s'est rencontré un Raoul de Navery. J'ai bien sur la conscience d'avoir traité ce Raoul avec quelque rudesse, dans une de mes préfaces. Mais je trouvais ce Raoul d'une rare impertinence, autant que d'une nullité littéraire absolue. Qui se souvient du livre de Navery contre ma *Religieuse?*

Ce Raoul, qui figure royalement parmi les illustrations de la *Revue du monde catholique*, n'est, hélas! qu'une fiction. Si vous allez, au bureau de la revue, demander

M. Raoul, un benêt du tapis vert vous rit au nez. Pas de M. Raoul.

Ah! messieurs les ultramontains, on vous y prend!

Vous faites un si grand crime à l'auteur du *Maudit* d'avoir caché son nom sous ses trois brillantes étoiles; vous lui avez crié d'un ton si haut : Nommez-vous!

Le connaîtriez-vous mieux, s'il eût pris un nom de hasard, précédé d'une particule?

Hommes bizarres, vous avez deux poids et deux mesures. Dans la grande revue où trônent Louis et Eugène, on accepte ce mensonge; et encore, ô honte pour ces puritains si irrités contre mon anonyme! leur Raoul n'est qu'un geai paré des plumes de la virilité, leur Raoul est une femme.

Dès lors, madame, je dois être courtois pour vous. Vous avez été bien modeste, plus modeste qu'on ne l'est d'ordinaire dans ce petit monde des femmes qui écrivent et que votre maître, M. Veuillot, a appelées « le troisième sexe ». Vous avez voulu que votre gloire, la gloire d'écrire à côté de Louis et d'Eugène, ne pût rejaillir sur votre véritable sexe. Humble violette de la littérature ultramontaine, continuez d'exhaler vos parfums autour du tapis vert de la grande revue. Vous

pourrez neutraliser un peu les dures émanations de style de MM. Lasserre et Chauvelot. Eugène, celui qui a été appelé l'innocent Eugène, paraîtra moins noyé dans les longues insignifiances de ses périodes; Chauvelot sera plus raisonnable et moins brutal sous les tièdes haleines littéraires d'une femme. Et si quelquefois mon œuvre, tant exécrée dans ces régions ultramontaines, est menacée de leurs violences, puisque votre mauvais destin vous a jetée dans cette littérature furibonde, soyez ma protectrice auprès de ces loups affamés. Défendez-moi contre eux. J'ai la conviction intime que vous ne m'avez jamais bien lu et que vous ne m'avez critiqué que de seconde main. Vous y alliez, pauvre femme, avec la douce bonne foi de votre nature. Mais croyez bien que l'impartialité n'est pas la vertu dominante de vos saints, et à l'avenir ne jurez pas sur leur parole.

Maintenant, je vous pardonne de grand cœur. Ce n'est pas vous qui êtes le cerbère de ce temple. Qui que vous soyez, vous êtes femme; je vous prends pour mon ange gardien.

Il y a aussi dans ce monde ultramontain une autre muse qui se voile sous le pseudonyme. Elle prend le nom de *Jean Lander*.

Quel ravissant style que celui de Jean Lander! C'est bien là une touche fine, et il n'y a que des doigts délicats pour faire vibrer ainsi la lyre.

On vous y prend donc toujours au pseudonyme. Mais vous y trouvez votre bénéfice. Cela donne à M. Ernest Hello le doux privilége de vanter les pages de Jean Lander. On ne se prive pas de telles joies. Mais aussi, Jean Lander, c'est, assure-t-on, madame Hello.

IV

LE TERRIBLE LASSERRE

C'est un terrible homme que le Périgourdin Lasserre. La nature l'avait doué d'une forte dose de brutalité et de bavardage. Il a pris sa loquacité pour du talent, et il s'est fait écrivain. Véritable vocation manquée.

Cet homme, pourtant, a été, durant quelques heures, heures fugitives, la grande figure de la petite presse ultramontaine. O Parisiens légers ! je suis sûr que vous avez oublié *le Contemporain*.

L'histoire est lamentable, mais instructive.

Débarqué donc de Nontron ou de Sarlat, le vigoureux garçon se demanda comment il percerait au milieu de cette cohue frémis-

sante qui s'appelle le monde des lettrés. Il était disposé à jouer des deux coudes ; il se mit à l'œuvre.

D'abord il se choisit son école. M. Veuillot était le grand astre du catholicisme, et le très-catholique Lasserre entra dans l'orbite de M. Veuillot. Il se mit à l'appeler « l'illustre maître ».

Jusque-là, rien de mieux. Mais il fallait débuter.

M. Renan était alors dans tout l'éclat de sa gloire ; et un inconnu publiait le roman célèbre *le Maudit*. Lasserre se jeta sur M. Renan et sur l'auteur du *Maudit*. On fait, dit-on, sa réputation en attaquant des réputations.

Sa polémique à lui fut un assommoir. En vrai Périgourdin, il asséna sur M. Renan les coups de son gros bâton. Voici de quelle manière il habilla son homme :

« Il a deux physionomies comme Tartufe ; il est neutre comme Narsès et hermaphrodite comme un escargot. »

Ce beau style ne pouvait que faire fortune.

Il en vint à l'auteur du *Maudit* et lui décocha une brochure. On se rappelle l'ignoble farce qu'il inventa : un banquier juif fort connu donnant quelques milliers de francs

d'un manuscrit devant lui rapporter un million. L'auteur du *Maudit* s'amusa de la farce, et le banquier juif, plus chrétien que le très-catholique Lasserre, eut la délicatesse de ne pas poursuivre ce calomniateur en diffamation.

Ce fut bientôt une réputation faite que celle de M. Lasserre, et elle fut glorieuse. Un tel fier-à-bras littéraire qui disait son fait à M. Renan et qui insultait un prêtre honorable ne pouvait manquer d'arriver dans la littérature ultramontaine. Notre Lasserre se produisit, et un beau jour, cessant d'être disciple, il devint maître. Il fut rédacteur en chef, ce Périgourdin; rédacteur en chef d'une feuille sur papier splendide et délicieusement imprimée; la feuille s'appela *le Contemporain*.

Nos évêques, qui encouragent la littérature pieuse, ne manquèrent pas d'envoyer des lettres de félicitations à M. Lasserre. M. Lasserre allait sauver le monde! Un journal si bien imprimé méritait bien des applaudissements.

Cela dura une lune de miel.

Arriva la tempête. Le *grappin* du curé d'Ars, c'est-à-dire le démon, ne pouvait voir qu'avec rage le succès de cette œuvre; il s'en

mêla. Vous savez que les francs-maçons ont fait un pacte avec le diable ; et, quand une chose leur déplaît, ils ont recours à leur ami le diable, qui fait aussitôt des siennes et qui brouille tout. Le diable donc se mit en campagne, à travers la malheureuse province qui commençait à ne pas trouver amusante la prose de M. Lasserre. Les abonnements n'arrivaient plus. La franc-maçonnerie ou le diable, c'est tout un, triomphait. L'industriel qui s'était fait l'éditeur du *Contemporain*, cassa aux gages l'illustre rédacteur, sans la moindre vergogne. Plus de numéros. L'éditeur, en sa qualité d'industriel, était habile ; et comme on pouvait réclamer l'argent des abonnements non expirés, il écrivit aux abonnés du *Contemporain* : « Envoyez-moi de l'argent, et, moyennant un appoint, vous rentrerez dans votre premier déboursé et nous vous servirons à votre guise *l'Union* ou *le Monde*, ou toute autre feuille bien pensante pendant trois mois. »

Le pauvre Lasserre protesta. Il réclamait avec larmes son *Contemporain*. L'éditeur fut inflexible; et la feuille ultramontaine se coucha paisiblement dans la poussière, où elle dort son profond sommeil.

Si M. Henri Lasserre a sur le cœur cette

grande trahison de son éditeur catholique, il a pour doux souvenir le charmant petit livre qu'il a écrit sur les *Serpents*, non pas, vous le comprenez, sur ces gracieux ophidiens qui glissent dans nos buissons et effrayent tant les enfants qui passent, mais ces horribles serpents du dix-neuvième siècle, qui s'appellent *libéraux*, ou mieux, nouveau style, *révolutionnaires*.

Je recommande surtout un chapitre intitulé : *L'auteur indique la panacée universelle en politique*. Elle est jolie sa panacée ! Jugez-en.

« En repos parfait, les serpents (ceux des bois, bien entendu) aiment à rouler leur corps en spirale, de sorte que la tête seule, qui se trouve au centre, s'élève un peu au-dessus des autres parties. Ne croirait-on pas que les sophistes ont eu conscience de l'analogie dans l'attitude et dans les noms même qu'ils prennent aux moments de leur repos ? Ils s'intitulent eux-mêmes : *Cercle* des amis de la liberté, *Cercle* démocratique, *Cercle* des libres penseurs. Le *Club* des temps de révolution s'appelle *Cercle* aux périodes de paix. Un cercle, toujours un cercle ! un cercle avec son président, la tête du serpent qui domine la queue.

« La tête réfugiée au centre des circonférences successives de la spirale est en sûreté, et, quand un danger vient du dehors, c'est toujours la queue qui est en péril. Elle reste immobile; on la croirait inerte, mais, au moment de l'action, elle prend une singulière importance. C'est toujours la queue qui sert de point d'appui au mouvement (chez les serpents des bois). Il en est de même dans l'histoire de nos révolutions et de nos erreurs. Le venin est dans la tête, mais la force est dans la queue.

« Couper la tête aux démagogues, couper la queue aux sophistes, telle est la brève et bizarre formule à laquelle se réduit le grand problème de la politique.

« Frapper la queue n'est qu'un palliatif. Tant qu'on ne leur écrase pas la tête, on ne les réduit qu'à une impuissance momentanée.

« Dira-t-on maintenant que l'inquisition reposait sur un mauvais principe? Tant qu'on laissera subsister la tête maudite, la hache aura beau trancher tous les anneaux de la queue, on ne produira qu'une tranquillité éphémère, et ce fatal appendice repoussera tôt ou tard. »

La panacée politique universelle de notre Périgourdin, c'est de couper la tête à tout ce

qui pense librement et ne fait pas profession d'ultramontanisme. Révolutionnaires que tous ces gens ! Vite ! une belle Saint-Barthélemy ! vite ! une bonne Inquisition !

« Qu'on ne s'y trompe point, c'est seulement en écrasant l'horrible cerveau des sophistes qu'on peut tuer à jamais la révotion !

« Le plus sage est donc d'écraser la tête sous un coup de talon vigoureux. Ce sont les expériences de tous les gouvernements ! »

Ce monsieur Lasserre-là
Fut parent de Caligula.

Fâchez-vous ensuite contre ceux qui parlent d'étouffer le catholicisme dans la boue ! Vos violences ont suscité les leurs ; de quoi vous plaignez-vous ?

V

OU SE TROUVE LA LIBERTÉ DE LA PRESSE

Savez-vous quel est, d'après *le Monde*, le pays où les écrivains politiques jouissent de la liberté la plus large de manifester les opinions les plus opposées? A coup sûr, ce n'est pas en France, dira M. Veuillot, puisqu'on ne veut pas m'y laisser fonder un journal. — Non, ce n'est pas en France : il paraît que nous ne sommes pas encore assez sages pour qu'on nous octroie cette liberté que M. Veuillot réclame pour lui et pour ses amis, et que nous, nous réclamons pour tous. Espérons que le gouvernement découvrira un beau matin — on assure que cet heureux jour n'est pas éloigné — que nous

avons tous, même M. Veuillot, fait nos dents de sagesse, et qu'il nous sera permis de parler, plus ou moins à tort et à travers, sur toutes les questions possibles.

En attendant, dans un respectueux silence, que la lumière se fasse, quel est le pays où le gouvernement donne aux écrivains politiques *la plus grande liberté possible de manifester les opinions les plus opposées?* — C'est en Angleterre, direz-vous? — Non. — Aux États-Unis? — Non. — En Belgique? Pas du tout. — Serait-ce en Russie? — Pas tout à fait. Là on jouit, il est vrai, de certaines libertés politiques tempérées par le knout. Ce n'est pas toutefois l'idéal que *le Monde* vous propose. — Ce n'est pas l'Espagne, l'Autriche? — Non. C'est... Rome. — Rome! Vous plaisantez. — Pas du tout, je ne plaisante jamais quand il s'agit du *Monde*. *Le Monde* l'affirme, et il est encore plus infaillible que le pape, puisque c'est lui qui a sinon créé, du moins perfectionné la doctrine de l'infaillibilité papale. — Mais il ne suffit pas d'affirmer, il faut encore prouver. — En fait de preuves, *le Monde* n'est jamais embarrassé, tout lui est bon : il connaît son public. Écoutez-le plutôt :

« L'*Osservatore romano* a été libre pen-

dant plusieurs mois, et notamment pendant la guerre, d'exprimer des doctrines politiques très-sympathiques aux partisans de l'unité italienne, et mêlées à une dévotion prétentieuse envers le saint-siége. » *Dévotion prétentieuse* est joli. Toutefois, voilà la liberté des écrivains politiques à Rome bien établie ; et vous supposez naturellement que le gouvernement romain est plus entré dans la voie du progrès qu'on ne le croit en France. Attendez : vous allez voir à quoi se réduit la liberté des journalistes romains ; car, hélas ! les écrivains de l'*Osservatore romano* n'ont pas été sauvés par leur *dévotion prétentieuse* envers le saint-siége. *Le Monde* nous apprend naïvement que leurs idées ont alarmé les catholiques, et indigné les hommes dévoués (sans prétentions), et le Saint-Père a fait écarter le rédacteur de l'*Osservatore*, l'abbé Zanelli, ultra-libéral, et monseigneur Nucci, tous deux Vénitiens. M. Cassoni prendra la direction de l'*Osservatore romano*, et cette feuille entrera dans la voie de la presse, « telle que la comprend la *Civilta cattolica.* » La liberté d'écrire sous la direction des jésuites, voilà ce que *le Monde* appelle la liberté ; il assure qu'on en jouit plus à Rome que partout ailleurs. Nous en

convenons; mais nous en préférons une autre. Si restreinte que soit la mesure de liberté laissée aux écrivains en France, nous ne la changerions pas pour celle qui nous serait concédée par les révérends pères de la rue des Postes.

VI

LA PERLE DU DROIT CANON

Des écrivains éminemment catholiques ont, dans tous les temps, établi une distinction entre l'Église et les hommes de l'Église. L'Église traverse les siècles en conservant le dogme. C'est là sa mission ; pour cela seulement elle a les promesses de l'infaillibilité. Les hommes de l'Église, au contraire, participent, dans une certaine mesure, aux erreurs et aux passions des temps où ils vivent. L'Eglise, représentée par un concile général, n'a jamais érigé en dogme le droit de poursuivre et de mettre à mort les hérétiques; les hommes de l'Église se sont faits, dans des temps malheureux, les

vengeurs de Dieu, et ont égorgé, en son nom, des frères égarés.

Dans un gros livre, *les Catholiques libéraux,* M. l'abbé Jules Morel fait une charge à fond contre la liberté de conscience ; il emploie tous les arguments possibles pour prouver que l'Église a toujours été intolérante. Il ne sépare pas cette haute personnalité de l'Église catholique, des hommes qui la servaient ou croyaient la servir. M. Morel ne veut pas qu'on dégage l'Église de la terrible responsabilité des atrocités du moyen âge, pour en laisser l'odieux « à quelques individus isolés et surtout au pouvoir civil. »

« Les princes chrétiens, dit-il, n'ont pas considéré par eux-mêmes l'hérésie comme un crime social, ils ont été instruits à la considérer de la sorte par l'Église.

« Sans doute l'Église ne pouvait pas édicter, par elle-même, la peine de mort contre les hérétiques... mais, loin de décourager les princes qui édictèrent cette loi, elle fit passer immédiatement cette loi dans son *corpus juris,* elle en prescrivit l'enregistrement dans le code pénal des villes et des communes, et ce, sous peine d'excommunication, d'interdit et de déclaration que les su-

jets étaient relevés du serment de fidélité. Nous pourrions citer les bulles d'Innocent IV et d'Alexandre IV, qu'on peut lire du reste dans le bullaire de l'Inquisition. »

M. Morel pourrait prendre dans le bullaire de l'Inquisition bien d'autres documents absurdes émanés des papes; mais comme, pendant dix-huit cents ans, les catholiques ont cru à l'infaillibilité de l'Église et à la faillibilité des papes, les bulles des papes ne prouvent rien, sinon qu'ils se sont grossièrement trompés.

Au reste, les ultramontains qui crient sur tous les tons, depuis Lamennais : « Le pape, c'est l'Eglise, » sont bien forcés d'aller jusqu'au bout et non-seulement d'accepter les bulles de quelques papes fanatiques, mais encore de les glorifier jusque dans leurs plus monstrueuses conséquences. Pour nous, gallicans, nous pouvons haïr la persécution sans haïr l'Église. Nous n'avons pas à rougir pour elle des atrocités commises en son nom, ou à mentir à notre conscience en les approuvant. Nous ne sommes pas obligés, comme les ultramontains, de louer saint Pie V d'avoir fait exécuter, à Rome même, Carnezecchi et Paléario, de justifier Clément VIII d'avoir été aussi sévère que Pie V à l'égard de Gior-

dano Bruno, ni d'approuver l'Inquisition romaine d'avoir fait déterrer le cadavre de Marc-Antoine Dominis, et de l'avoir fait brûler « dans un *auto-da-fé* du champ de Flore. » Que les ultramontains respirent avec délices le parfum du sang des hérétiques égorgés, et celui des chairs grillées dans les *auto-da-fé,* ce sont là des odeurs ultramontaines qui nous donnent à nous des nausées.

Convenons que, de temps en temps, soit qu'ils comprennent que l'on a trop froissé le sentiment de justice du monde moderne, soit qu'ils reculent devant les conséquences de leurs doctrines, quelques écrivains ultramontains assurent qu'ils n'ont nullement le désir de voir rétablir l'Inquisition, et qu'ils admettent volontiers que la liberté de conscience peut être quelquefois un droit.

M. l'abbé Morel n'a pas de ces défaillances. C'est un ultramontain d'une seule pièce.

« S'il existe des circonstances, dit-il, où l'État n'a rien de mieux à faire (que d'accorder une entière liberté de religion), il est permis de croire que l'État est réduit à de telles circonstances qu'il ne peut plus rien faire de bien, et que l'anarchie va le dévorer, sans que les libertés qu'il a proclamées pour

son salut servent à autre chose qu'à sa ruine. »

Quant à l'Inquisition, notre abbé convient que son rétablissement est impossible. Serait-ce donc qu'il aurait reconnu que c'était une institution mauvaise, inique? Pas du tout, c'est au contraire parce qu'elle est trop parfaite.

Le passage entier mérite d'être cité.

« L'Église ne pourrait pas rétablir l'Inquisition, ni rien qui y ressemble, sans se contredire. L'Église regarde l'Inquisition comme l'apogée de la civilisation chrétienne, comme le fruit naturel des époques de foi et de catholicisme national, et, d'un autre côté, l'Église ne cesse de se plaindre des temps mauvais auxquels nous sommes réservés, du puits de l'abîme d'où s'élève une épaisse fumée qui voile toute lumière et qui empêche toute respiration spirituelle. L'Eglise ne peut donc pas songer à l'Inquisition, quoiqu'elle en garde et vénère le principe comme le plus grand acte de foi que les nations puissent faire à la royauté de Jésus-Christ. L'Église ne peut pas jeter cette *perle de son droit canon* devant les animaux immondes du matérialisme, du scepticisme, de l'indifférentisme et du panthéisme. »

Ainsi l'Inquisition, regardée jusque-là par

ses rares apologistes comme une malheureuse nécessité, comme le seul remède capable, alors, de neutraliser le venin des doctrines hérétiques qui s'infiltrait, avec une effrayante rapidité, dans la société catholique et qui lui ravissait des provinces entières, l'Inquisition est, aux yeux de M. l'abbé Jules Morel, le fruit des âges de foi.

C'est là un singulier raisonnement. Si la civilisation chrétienne était alors à son apogée, comment était-il nécessaire de jeter dans les cachots, de torturer, d'emmurer, de brûler des milliers d'hommes qui se séparaient violemment de l'Église, ou qui refusaient d'y rentrer? Si le remède n'était pas en proportion du mal, il était horrible de l'appliquer; si au contraire on le croyait indispensable, comment ce remède était-il l'apogée de la civilisation chrétienne?

Mais à présent, malheureux chrétiens dégénérés, nous sommes loin, bien loin de cette belle civilisation chrétienne, nous vivons dans des temps mauvais. « Aucun des grands apostats de 1791 n'a été excommunié, nous dit l'abbé Morel, et vous voudriez que des temps qui n'étaient plus dignes de l'excommunication dénoncée fussent encore as-

sez chrétiens pour mériter l'honneur de l'Inquisition ! »

Le mot mérite d'être enregistré : nous ne sommes pas assez chrétiens pour mériter l'honneur de l'Inquisition ; nous n'en sommes pas dignes.

Je me souviens d'avoir lu dans un journal ultramontain cette singulière assertion : Un catholique ne peut pas se dire libéral, car pour cela il faudrait qu'il flétrît l'Inquisition. Et nous, nous disons : un chrétien catholique ne peut pas se dire ultramontain, car, s'il est ultramontain, il faut que, comme M. l'abbé Jules Morel, il glorifie l'Inquisition établie et soutenue par les papes, ou tout au moins qu'il refuse de flétrir cette horrible institution ; et, s'il est possible que le fanatisme de la croyance à l'infaillibilité papale l'entraîne jusqu'à regretter le temps où nous étions *dignes* de l'Inquisition, alors il peut encore être catholique, mais à coup sûr il n'est plus chrétien.

VII

RÉHABILITATIONS ET MENSONGES HISTORIQUES

Être impartial, voilà l'idéal que doivent se proposer tous les historiens : un seul a-t-il jamais atteint cet idéal? Je n'oserais pas l'affirmer. Les historiens contemporains ne sont jamais arrivés et n'ont jamais pu arriver, qu'elle qu'ait été leur bonne foi, à cette impartialité si désirable. Ceux qui écrivent l'histoire du passé subissent toujours l'influence d'un préjugé, d'une sympathie, d'une croyance, d'un système préconçu ; on ne pèse pas les documents historiques, on les choisit pour le besoin de sa cause.

Les jésuites, ces grands falsifiçateurs de

l'histoire, ne se sont jamais permis les hardiesses que se permettent de nos jours les écrivains ultramontains. Il plaît parfois, à ceux-ci, de tenter des réhabilitations impossibles. M. Chantrel a fait une *Histoire populaire des papes*. D'après les historiens les mieux accrédités, et même d'après les historiens jésuites, les souverains pontifes n'ont pas tous été des saints, et la moralité de quelques-uns laissait beaucoup à désirer. M. Chantrel n'admet pas cela; tous sont parfaits, ou peu s'en faut. Il n'est pas même embarrassé devant la sombre figure d'Alexandre VI : il ne tâtonne pas, il nie carrément la valeur de tous les témoignages contemporains de Borgia, sous prétexte que leurs auteurs étaient ses ennemis. M. Chantrel ne nous fournit pas de documents contredisant l'ensemble de ces témoignages : il n'en existe pas, et il est trop loyal pour en fabriquer, nous le reconnaissons; mais il affirme, sans preuve, que si Alexandre VI n'a pas été un grand saint, il a été un grand pape; le tour est fait. Et voilà une réputation réhabilitée; ce n'est pas plus difficile que cela.

M. Veuillot a donné l'exemple de ces réhabilitations étranges. Un beau jour, il eut la fantaisie de se faire l'apologiste du cardinal

Dubois. Or, pour tous ses contemporains, Dubois fut un ignoble drôle se vautrant dans toutes les fanges imaginables, et un politique habile qui rendit d'immenses services... à l'Angleterre. Après la mort de ce singulier cardinal, pas un prêtre ne voulut prononcer son oraison funèbre. Le fait est qu'il eût été difficile d'écouter l'éloge des vertus de Dubois, sans pouffer de rire. M. Veuillot, lui, ne craint pas d'exciter notre hilarité. Tous ont flétri le cardinal Dubois ; mais sa mémoire a, dans Veuillot, un ardent défenseur. Veuillot est seul contre tous, qu'importe? *lui, c'est assez*. Dubois a fait enregistrer par le parlement la bulle *Unigenitus*, donc il a été un homme honorable, un pieux et exemplaire cardinal, et il n'y a que des jansénistes et des libres penseurs qui puissent lui refuser un certificat posthume de bonnes vie et mœurs.

Si Dubois, dans l'autre monde, peut voir ce qui se passe dans celui-ci, son apologie, par M. Veuillot, a dû lui sembler bien divertissante.

M. de S.. écrit une foule de petits traités, religieux, c'est très-bien ; mais quand on veut instruire, il faut, avant tout, être vrai. M. de S... croit à l'infaillibilité papale, nous

n'avons rien à dire contre cette conviction; elle est respectable; mais ce que nous ne pouvons respecter, c'est le mensonge. Or le *Monde*, dans un article sur les petits livres de M. de S..., nous dit que l'auteur établit dans ses écrits que la doctrine de l'infaillibilité papale n'a jamais été contestée jusqu'à Bossuet. Les gallicans se sont si souvent abrités derrière ce grand nom de Bossuet, que beaucoup d'honnêtes laïques se sont figurés que Bossuet avait inventé le gallicanisme, qu'avant lui tous les catholiques croyaient le pape infaillible et mettaient son autorité au-dessus de celle des conciles œcuméniques, qu'avant Bossuet l'univers catholique croyait que le pape était souverain absolu non-seulement du spirituel, mais encore du temporel; et, sur la parole de journalistes pieux, moins menteurs qu'ignorants, je l'espère, beaucoup se persuadent que Bossuet, voulant faire sa cour à Louis XIV alors assez mal avec le pape, entraîna l'épiscopat français à décréter les quatre articles dans la célèbre assemblée de 1682.

Que des hommes du monde, peu versés dans ces questions, croient cela, à la bonne heure; mais M. de S... n'est pas un laïque. Peut-on supposer qu'il n'ait nulle connais-

sance de l'histoire de l'Église? La croyance à l'infaillibilité du pape n'a pas été contestée dans l'Église jusqu'à Bossuet! Mais alors Bossuet eût été un hérétique, en enseignant une autre doctrine que celle de l'Église universelle. Quoi! M. de S... ne connaît pas l'histoire de l'Église! Il ignore les décrets des conciles de Constance et de Bâle! Il ignore qu'au concile de Trente, les évêques et les théologiens français, ayant à leur tête le cardinal de Lorraine, proclamèrent la doctrine gallicane comme ayant toujours été reçue en France! M. de S... n'a donc pas lu la *Règle générale de la foi catholique* du docteur François Véron, ouvrage dont l'orthodoxie n'a jamais été contestée; or, François Véron, né plus de cent ans avant la déclaration des quatre articles, établit une doctrine parfaitement identique avec celle de Bossuet. Si M. de S... ignore ces choses, il est bien ignorant; et, s'il ne les ignore pas, que penser de sa bonne foi?

VIII

LES PETITS LIVRES

La dévotion de notre temps s'épanche dans une multitude de petits livres : c'est un véritable torrent qui déborde de toutes les librairies du quartier Saint-Sulpice. Les femmes, les jeunes filles sont conviées, par leurs directeurs les moines, et par leurs directrices les religieuses de toutes couleurs, à se désaltérer à ces sources intarissables alimentées, tous les jours, par un essaim de moines et de laïques pieux auxquels il ne manque que le bon sens, la science, le style. la grammaire et même les notions lés plus vulgaires de la théologie.

En général, ces in-18, ces in-32 sont des-

tinés au peuple. On veut le moraliser, le rappeler à la foi. Certes le but est noble, il est grand, et nous ne pouvons qu'y applaudir. On sait bien qu'on ne sera lu que par des femmes ; mais, si ces petits livres étaient capables de produire les bons effets qu'on en attend, ce serait déjà un pas immense que celui d'amener la femme à saturer son esprit et son cœur des saines doctrines religieuses. Son exemple, son influence dans la famille feraient le reste. Mais ces petits livres peuvent-ils former des chrétiennes ? Voilà la question.

J'en ai sous les yeux un grand nombre pris au hasard dans toutes les librairies catholiques. En les parcourant, je les ai trouvés propres à former des extatiques, des illuminées, de fanatiques bigotes ; mais former des femmes sincèrement religieuses, des mères de famille attachées à leurs devoirs, dévouées à leurs maris et à leurs enfants, vivant dans la vie réelle, prenant pour modèle la femme forte de la Bible, former des jeunes filles laborieuses, la joie de la famille, sachant que la piété consiste surtout dans l'accomplissement du devoir, voilà ce que ces petits livres ne feront jamais.

Et comme je ne veux pas qu'on m'accuse

de trop de sévérité pour ces fades opuscules, ouvrons-en quelques-uns au hasard. Cette revue peut amuser un instant; et il est bon de connaître les moyens employés par nos petits saints pour régénérer la face de la terre.

Association à la dévotion et à l'amour des sacrés cœurs de Jésus et de Marie A. M. D. G.

Pas de nom d'auteur; mais les quatre initiales A. M. D. G. nous disent que ce petit livre sort de l'officine des Jésuites. Le cachet y est. Que va-t-on nous servir *ad majorem Dei gloriam?*

Les Jésuites ont couvert le monde catholique d'associations pieuses de toutes sortes. Ce n'était peut-être pas d'une grande utilité, mais c'était habile; les associés pour telle et telle dévotion devenaient naturellement des dévoués aux Jésuites. Il y aurait toute une histoire à faire sur ces associations, mais *non erat hic locus*; bornons-nous à dire que les principales sont celles des *Sacrés-Cœurs*, des *Enfants de Marie*, des *Mères chrétiennes*, celle-ci est, je crois, la dernière en date; elle est du moins fort récente. A propos de l'association des *Mères chrétiennes*, je lisais

il y a quelques mois, dans un feuilleton du *Monde*, que les associées étaient au nombre de plus de quarante mille. Le dévot écrivain nous représentait ces quarante mille *Mères chrétiennes* pleurant sur les iniquités de ce bas monde. Cela est touchant, édifiant même, si vous le voulez; mais je plains, de tout mon cœur, les quarante mille maris condamnés à voir des visages larmoyants, et à entendre des gémissements, jusqu'à ce que le Souverain Pontife soit réintégré dans la plénitude de sa souveraineté temporelle. Dieu! que leur intérieur doit leur paraître ennuyeux!...

Revenons à nos moutons, c'est-à-dire à nos petits livres.

Cette petite association, fille des grandes associations du *Sacré-Cœur*, se compose de groupes de trente-trois personnes en l'honneur des trente-trois années du Sauveur des hommes; il y a trente-trois billets que les associées tirent tous les mois au sort. Le n° 1 est la *Privilégiée*, le n° 2 l'*Amante*, le n° 3 l'*Épouse*. Il y a la *Victime*, la *Bien-Aimée*, la *Confidente*, l'*Aspirante*, la *Captive*, la *Servante*, etc. Chaque membre de l'association a une pratique, une prière particulière, une méditation; il prend une heure pour cela. Mais voilà le plus beau! A neuf heures

du matin et à quatre heures du soir, les associées sont conviées à se réunir; et quel est le lieu du rendez-vous? — L'église de la paroisse? — Pas du tout. On se réunit dans les *Sacrés Cœurs de Jésus et de Marie.* Vous ne comprenez pas ce jargon mystique? Ni moi non plus. Rassurez-vous, ceux qui le parlent ne le comprennent pas davantage.

On trouve dans ce petit livre trente-trois instructions correspondant aux trente-trois numéros; et, comme les Jésuites ont de grands orateurs, de grands astronomes, de grands historiens, de grands savants, tout est grand chez les Jésuites, ils ont donc aussi de grands poëtes, et nous lisons dans le petit livre en question trente-trois strophes pour l'*Amante*, la *Victime*, la *Privilégiée*, etc., etc. En voulez-vous quelques-unes? Ce ne sera pas tout à fait du Victor Hugo ni du Lamartine; mais le plus grand poëte des Jésuites ne peut donner que ce qu'il a; et, si sa poésie vous fait rire, elle est très-propre à exalter les femmes nerveuses et les jeunes filles hystériques.

Écoutez le joli langage de l'*Amante :*

« Mon cœur s'agite et se tourmente;
Venez, divin cœur, le calmer.
J'ai le titre de votre amante,
Et je ne sais pas vous aimer.

Vous m'aimez; je vous en conjure,
Donnez-moi d'aimer à mon tour.
Que je vous aime sans mesure :
C'est la mesure de l'amour. »

La *Bien-aimée* n'est pas moins tendre :

« La Bien-aimée ! » Oh ! quelle ivresse
Doit produire cette faveur.
Cœur de Jésus, votre tendresse
Est pour moi l'excès du bonheur.
Dans les transports du saint délire
Dont je sens mon cœur animé,
Je dis et ne cesse de dire
Que vous êtes mon bien-aimé. »

Encore une strophe pour vous faire admirer le jargon précieux de la *Favorite :*

« Votre faveur est un beau titre
Qui me donne les plus grands droits;
Mais, cœur divin, suprême arbitre,
Comment justifier ce choix?
J'ai la faveur sans le mérite.
Ah ! consultez mieux votre honneur :
Faites que votre favorite
Ait le mérite et la faveur.

Oh ! libres penseurs ! Si vous vouliez, dans quelque œuvre grivoise ou libidineuse, jeter une raillerie ou une souillure sur ce qu'il y a de plus saint et de plus sacré, l'amour du

Christ pour l'humanité tout entière, pourriez-vous trouver mieux que cette fade et écœurante poésie? et y a-t-il là autre chose, après tout, que de stupides chansons d'amour dans lesquelles on a mis un nom divin à la place d'un nom profane?

Parcourons maintenant les *Mois de Marie*.

La dévotion du *Mois de Marie* est connue de tout le monde. Elle a été inventée au commencement de ce siècle, et elle a atteint de nos jours son plus haut degré de perfection. Nous ne voulons pas examiner ici ni le bien qu'elle aurait pu faire, ni la cause de la stérilité de ses résultats; nous ne voulons examiner ses inconvénients qu'au point de vue de la multitude de petits livres qu'elle a produits et qu'elle produit encore tous les jours. Parmi ces *Mois de Marie*, il n'y en a pas quatre qui, pour le style, méritent la peine d'être lus. La plupart sont absurdes et souvent dangereux pour les lectrices — il n'y a pas de lecteurs, — qui se repaissent spécialement de ces prétendus bons livres. Notons en passant qu'on ne s'est pas contenté du *Mois de Marie*. Depuis quelques années surtout, on prend à tâche d'enserrer la vie de

la femme dans les pratiques du dévotisme, et l'on crée des dévotions pour chaque mois ; le *Mois de la Sainte Enfance*, *de Saint Joseph*, des *Saints Anges*, du *Sacré Cœur de Jésus*, du *Sacré Cœur de Marie*, de *Sainte Anne ;* et les petits livres, avec leurs pieuses niaiseries, de pulluler d'une façon si irritante, que M. Veuillot lui-même n'a pas pu retenir une boutade sur « cette pitoyable littérature des *Mois de Marie* et toute cette mesquine dévotion de notre époque, qui célèbre le culte de la sainte Vierge avec une fausse théologie, de fausses fleurs, des mélodies fausses et des vers faux. » (*Parfums de Rome,* 3e édit. p. 62.)

Parmi ces petits livres dévotieux qui encombrent dans ce moment mon bureau, en voici un d'un docteur en théologie, chanoine honoraire de Marseille et de Carcassonne ; ce livre a pour titre : *Nouveau mois du Sacré-Cœur de Jésus, d'après la bienheureuse Marguerite Marie Alacoque.* Tout le monde sait que la dévotion du Sacré-Cœur fut inventée par Marie Alacoque, et cultivée avec succès par les Jésuites. Que M. le Chanoine de Carcassonne ait du goût, ni plus ni moins que Vert-Vert, pour

. . . les traits fins de Marie Alacoque,

rien de mieux; mais qu'il fasse un petit livre pour les propager, ce n'est pas digne d'un théologien. Encore si la forme faisait passer le fond! Hélas! non : c'est un nouveau spécimen de cette littérature aussi fade que dangereuse... Dieu sait les visions étranges qui peuvent naître dans le cerveau de certaines filles maladives, après avoir lu ce livre et tous ceux *ejusdem farinæ*. Les pécores qui pleurent en faisant leurs prières, sont bien prêtes à en conclure qu'elles sont de petites saintes, des « amantes de Jésus »; il n'y aura qu'un pas à faire, et l'imagination, surexcitée par ces sottes lectures, le leur fera franchir, et elles verront, comme Marie Alacoque, « du cœur ouvert de Jésus jaillir des flammes ardentes. »

Veut-on quelques échantillons des extravagances de ce livre? Prenons la page 71. Il ne s'agit plus là de la visionnaire Alacoque; mais de la non moins visionnaire Gertrude. Vous y verrez le Christ la blessant au cœur avec une flèche d'or. Et « cette flèche paraissait crochue en trois endroits, au haut, au milieu et au bout. »

Vous lirez (p. 104) que Jésus-Christ, ouvrant la plaie de son côté pour sainte Marguerite de Cortone, « lui fit voir, dans cette

caverne d'amour, son propre cœur dans lequel il la tenait gravée. »

Parlerai-je encore de ces visions étranges de Marie Alacoque? Elle voit le Sauveur, et il lui ordonne de jeuner pendant cinquante jours. La sainte lui objecte la règle des dames de *la Visitation* à laquelle elle est soumise; et le Christ, qui sans doute avait oublié cette petite circonstance, change cette pénitence en une autre. Dans une autre vision, il demande que dans les récréations des religieuses, Marie Alacoque lui donne aussi la sienne. Au réfectoire, Marie Alacoque devait aussi donner à Jésus son *régal*; et elle assure que, *bon gré mal gré*, il lui faisait faire ce qu'il voulait.

Voici quelque chose de plus extraordinaire encore. Dans le chapitre intitulé *la Fournaise*, on rapporte une vision de Marie Alacoque. Elle vit le cœur du Christ et deux autres cœurs qui allaient s'y abîmer. « C'est ainsi, dit le Christ, que mon amour unit ces trois cœurs pour toujours. »

Le théologien de Carcassonne est assez prudent pour ne pas expliquer cette vision. N'écrivant pas spécialement pour les jeunes filles et connaissant toutes les rêveries de la visitandine, nous pouvons apprendre à nos lecteurs que ces deux cœurs sont celui de la

visionnaire et celui de son directeur jésuite, le Père La Colombière. Le théologien se contente de dire à ses lectrices que l'union des âmes dont il s'agit ici est une question délicate. Très-délicate en effet; et je crains bien que cette réticence n'ait d'autre résultat que celui de piquer plus vivement la curiosité des lectrices du *Mois des Sacrés Cœurs*. La perspicacité naturelle à leur sexe leur fera comprendre ce qu'on a prétendu leur cacher. Le cœur qui pourrait s'unir au leur dans le cœur de Jésus, il est peut-être là, et, s'il n'y est pas, on le cherchera. Le mysticisme n' st pas autre chose que le roman de la religion, et, dans toutes les imaginations dont il fatigue le cerveau, les sens jouent un rôle malheureusement trop actif. Monsieur le théologien de Carcassonne, vous auriez été encore plus sage de ne point raconter cette petite anecdote des deux cœurs à vos lectrices. Les *questions délicates* ne doivent pas être indiquées dans un livre destiné à devenir populaire. Je crois même qu'il eût été mieux de ne pas écrire le livre.

Voici l'œuvre d'un frère mineur capucin : *Trois Mois de Marie extraits de la Cité mystique de Dieu, de la vénérable Marie de Jésus d'Agreda.*

Nous ne savons pas le nom du frère mineur qui s'est donné la peine de faire ces extraits. Mais il est capucin, cela nous suffit.

Ce titre nous garantit l'importance du livre au point de vue scientifique. Qui n'a pas entendu parler de la science des pères capucins! Ils ont écrit de gros volumes sur la forme de leur capuce. Jugez de ce qu'ils auraient pu faire, s'ils avaient traité de toutes les parties de leur saint habit.

Toujours est-il que le capucin anonyme a voulu populariser la *Cité mystique* d'une illuminée espagnole, Marie d'Agréda, religieuse franciscaine. Il paraît qu'elle était dans des relations très-intimes avec la sainte Vierge. Celle-ci lui raconta toute sa vie avec tant et tant de détails, que la franciscaine eut la matière de six volumes in-8°. Les théologiens du dix-septième siècle, moins rêveurs que ceux du dix-neuvième, s'imaginèrent que Marie d'Agréda avait beaucoup mis du sien dans sa narration. Bossuet la traita de folle. Le livre fut condamné par l'Université de Paris, et la lecture en fut défendue à Rome; mais les décrets de l'*Index* ne sont pas irréformables, et de nos jours Marie d'Agréda a repris faveur. Dom Guéranger s'est fait son chevalier, et, pour la science, le

bénédictin dom Guéranger a la valeur d'un capucin.

L'auteur des *Trois Mois de Marie* assure, avec la modestie propre aux religieux, que pas un des *Mois de Marie* existants ne saurait entrer en comparaison avec les siens, dont les considérations « descendent directement du Père des lumières. »

Comment, après cela, ne pas chercher la lumière dans les petits livres du Révérend père capucin?

Dieu! que de choses merveilleuses, dès les premières pages, et quelle belle théologie! Le Verbe fait homme et sa mère sont résolus dans les desseins éternels de Dieu, avant la création d'aucune autre créature. Dieu créa une sphère où ils pussent habiter et converser avec d'autres êtres; il créa d'abord, à leur considération et pour eux seuls, le ciel, les astres, la terre, etc. « Enfin il décréta aussi la création des anges et des hommes, pour former la cour et l'empire de ce grand roi et de cette glorieuse reine. » Voilà une belle explication de la Genèse! L'humanité n'était pas décrétée, qu'il était décrété qu'il y aurait une femme dans laquelle Dieu s'unirait à l'humanité. Bossuet n'admirait pas cette théologie; mais

Bossuet était gallican et ne croyait pas plus à l'infaillibilité des franciscaines qu'à celle du Pape.

Nous ne voulons pas abuser de la bonne volonté de nos lecteurs ni leur faire suivre un cours de théologie par *Marie d'Agréda.* Le religieux minime assure qu'elle a tranché dans son livre « jusqu'à des questions douteuses de chronologie et de géographie sacrée ». Cela est possible; mais de nos jours la perversité est telle qu'on ne veut plus aller chercher la science ni chez les capucins ni chez les filles de saint François. Laissons donc la partie métaphysique et scientifique, et bornons-nous à quelques aperçus sur la partie historique.

Marie fut conçue un dimanche, et son âme immaculée fut infuse dans son corps un samedi.

Notez que Marie, dans le sein de sa mère, jouissait de toute la plénitude de sa raison. Elle priait, elle pleurait sur les péchés des hommes. Ce n'était point là un fœtus ordinaire. Au bout des neuf mois, le Très-Haut ordonne à Marie de sortir du sein de sa mère; mais, pour ménager sa pudeur sans doute, « la Providence attentive la jeta dans un profond ravissement, de sorte qu'elle

ne vit ni ne sentit les progrès de sa naissance. »

On comprend qu'un embryon qui faisait la méditation depuis neuf mois aurait pu parler dès le premier jour de sa naissance et faire un cours de théologie à l'usage des franciscaines; mais voilà surtout ce qui jette Marie d'Agréda dans une admiration profonde. Marie aurait pu parler! « Mais sa vertu éclata *surtout* dans le *courage* qu'elle eut de garder un silence rigoureux pendant les dix-huit mois qui suivirent sa naissance. » Comme on comprend bien que, pour une religieuse, c'est là l'héroïsme de la vertu! Dix-huit mois de silence, grand Dieu! Il faut être immaculée pour soutenir une telle épreuve.

L'Évangile ne nous a pas dit un mot de l'enfance de Marie. La sainte Vierge attendait Marie d'Agréda pour nous initier à tous les détails de sa vie intime. Une tradition, fort contestable, nous apprend que la sainte Vierge fut présentée au temple à l'âge de trois ans, et un savant capucin italien, dans un ouvrage sur la *Santa-Casa*, nous dit que ce fut dans le temple de Bethléem, temple qui n'a jamais existé, la loi juive n'en voulant qu'un seul, celui de Jérusalem. Comment un savant capucin a-t-il pu ignorer cela? *Quan-*

doque bonus dormitat Homerus. Marie d'Agréda, bien que franciscaine, ne tombe pas dans cette erreur; mais toute préoccupée des usages du couvent, elle nous représente la Vierge menant, au temple, la vie d'une religieuse du dix-septième siècle. Elle lui donne une maîtresse des novices, la représente en butte aux petites jalousies de ses compagnes et même à leurs calomnies; et, s'il est bien certain que la mère du Christ n'a jamais vécu d'une telle vie, tout à fait en dehors des mœurs judaïques, qui ne supportaient pas que les jeunes filles quittassent leurs familles, en revanche le récit de Marie d'Agréda nous donne une idée très-juste des mœurs des couvents, où les pieuses colombes ne s'épargnent pas les coups de bec.

L'histoire du mariage de Marie avec saint Joseph est assez longue. Selon Marie d'Agréda, l'époux de Marie avait trente-trois ans. Il avait fait vœu de chasteté, dès l'âge de douze ans. Je ne vous dis rien des discours des deux époux, seulement je note en passant que, saint Joachim et sainte Anne étant morts, Marie et Joseph firent trois parts des biens qu'ils avaient laissés : une part fut offerte au temple; les prêtres de toutes les religions n'ont jamais méprisé ces sortes d'offrandes.

Me voilà forcé d'aborder certains détails un peu scabreux. Une religieuse franciscaine peut se permettre des licences de langage malséantes dans un abbé. Et pour sortir d'embarras je vais tout simplement citer.

« Il (saint Joseph) ne vit jamais dormir la sainte Vierge; il ne sut même pas par expérience où elle dormait... Le lieu où elle reposait était un petit lit que son époux avait fait. Ce lit n'avait que deux couvertures entre lesquelles la bienheureuse Marie se mettait pour se livrer quelques instants au sommeil. Son vêtement de dessous était une tunique ou chemise de toile... Elle la conserva toujours, sans qu'elle s'usât ni se salît, et sans que personne pût l'apercevoir. Saint Joseph *lui-même* ne vit jamais que son habillement extérieur... Tout ce qui touchait son corps si pur et si virginal restait *toujours propre, toujours intact*, parce qu'elle n'était sujette ni à la *sueur* ni aux autres incommodités que les enfants d'Adam souffrent dans leur corps souillé par le péché. »

La foi de l'Église est que le divin Sauveur a été parfaitement Dieu et parfaitement homme, soumis comme homme à toutes les misères des enfants d'Adam, moins le péché. D'après Marie d'Agréda, la sainte Vierge a eu

des priviléges plus grands que ceux de son fils lui-même, elle n'a pas été femme. Je sais bien que les théologiens ont posé, au sujet de la sainte mère de Jésus, toutes sortes de questions impertinentes et quelques-unes même obscènes, mais je ne me souviens pas d'avoir lu nulle part qu'ils lui aient donné, pendant sa vie, un corps glorieux.

Je respecte trop les mystères de ma foi et ma dignité de prêtre pour suivre Marie d'Agréda dans son histoire de l'incarnation du Verbe. La raillerie, bien que ne tombant nullement sur un sujet aussi sacré, serait peut-être inconvenante.

On peut croire que la visite de la sainte Vierge à sa cousine n'est pas oubliée ; il y a de longs discours très-ennuyeux, pitoyable littérature, dirait M. Veuillot, et je ne vois rien à noter sinon la précocité du petit Jean-Baptiste qui, dans le sein de sa mère, entendait la conversation des deux cousines. Quand, après sa naissance, Marie le caressa (sans l'embrasser), il manifesta un plaisir extraordinaire. Peu de jours après, Marie retourna à Nazareth, et l'enfant d'Élisabeth dit tout bas à Marie : « Vous êtes la mère de Dieu, l'asile et la bienfaitrice de votre petit serviteur : donnez-moi votre bénédiction. »

Pour un enfant de quinze jours, ce petit discours était très-joli.

Dans les visions des cerveaux malades, le démon joue toujours un grand rôle; et notre franciscaine nous représente Lucifer avec sept légions de diables qui s'acharnent à tenter la sainte Vierge. Ces diables prennent des formes horribles et font un bruit infernal. Le *grappin* du curé d'Ars devait se trouver là. Ces diables blasphèment; mais Marie les force à se mettre la bouche contre terre, et elle chante un cantique. Les démons, qui n'aiment pas la musique, « se mordent entre eux comme des chiens enragés, » et ils se trouvent trop heureux qu'on veuille bien leur permettre de retourner en enfer.

Dans le second volume (2e année) nous trouvons tous les détails possibles sur la vie intime de la sainte Vierge et de son divin fils. L'Evangile l'a toute concentrée dans quelques versets; Marie d'Agréda est très-prolixe. Mais aussi quels précieux renseignements n'y trouvons-nous pas? C'est grâce à la prévoyance de Marie que *Charroux* doit la *Sainte Vertu*. Elle se fit apporter par saint Joseph une petite fiole de cristal ou de verre, pour y renfermer les sacrées reliques de la circoncision. Nous trouvons dans le cartu-

laire de Charroux, un de ces incomparables monuments de l'érudition des moines, que Charlemagne étant allé à Jérusalem, avec toute son armée, reçut dans l'église du Saint-Sépulcre, de la main même du Sauveur, la *Sainte Vertu.* Les paroles du Christ ont été conservées : « Très-noble prince, reçois ce petit présent de ma chair et de mon sang. » A la vérité, ni Charlemagne ni son armée ne sont allés à Jérusalem ; mais quand il s'agit de l'érudition des moines, il ne faut jamais s'arrêter aux difficultés de détail. La fiole si miraculeusement retrouvée à Charroux il y a quelques années est certainement celle que donna saint Joseph à la sainte Vierge et qui fut remise par le Christ à Charlemagne. Le récit de Marie d'Agréda corrobore celui du cartulaire ; ils ont la même valeur historique, et la sainte relique a bien été confiée aux moines de l'abbaye de Charroux. Je dois pourtant dire ici qu'elle se trouvait également à Saint-Jean-de-Latran, à Anvers, à Châlons et dans bien d'autres lieux, avec des certificats d'authenticité toujours délivrés par les moines (1). On parle de leur pro-

(1) J'ai donné, sur ces reliques, dans mon livre *le Moine*, des détails très-circonstanciés.

fonde érudition; c'est en fait de miracles qu'ils ont fait leurs preuves: quand les documents leur manquaient, ils en fabriquaient. Comment douter après cela que la science historique ne leur doive immensément?

Passons rapidement sur l'adoration des Mages, sur la fuite en Égypte. Que de faits ont été révélés à Marie d'Agréda dont les évangélistes n'ont jamais dit un seul mot! Ils ne nous ont pas même instruits d'une particularité des plus intéressantes. Le Sauveur avait un an, et la sainte Vierge lui demanda la permission de lui ôter son maillot. Jésus le veut bien, mais à la condition que son vêtement se composera d'une tunique. La divine mère lui demande de consentir au moins à prendre une chaussure et un vêtement de toile dessous la tunique. Le fils consent à être chaussé jusqu'au moment de sa prédication: « Car (dit-il) je dois la faire nu-pieds; mais je ne veux pas porter de linge, parce que le linge provoque les hommes à commettre beaucoup de péchés. » Je ne commenterai pas cette étrange révélation, faite à une religieuse, je laisse ce soin aux physiologistes.

Marie d'Agréda représente la sainte Vierge comme une véritable religieuse dont les supé-

rieures éprouvent le caractère, en la contrariant à temps et à contre-temps. Dans le petit ménage de Nazareth, contrairement à ce que l'Évangile nous enseigne, que le divin enfant était soumis à Joseph et à Marie, l'enfant est le supérieur, et un beau jour il s'avise d'éprouver sa mère. Il ne lui parle plus qu'avec un ton impérieux, il ne la regarde plus; si elle l'appelle, il ne répond pas; si elle « va à lui, il lui enjoint de se retirer ». Bref, Marie d'Agréda fait de Jésus un enfant boudeur, capricieux et volontaire. Voilà certes un récit bien édifiant. C'est une épreuve, dit la franciscaine. Oh! que Bossuet a eu raison de la traiter de folle!

Saint Joseph est mort, et sur cette mort que de belles histoires débitées par notre visionnaire! Jésus et Marie se livrent à l'exercice des bonnes œuvres. Je le crois, mais quand Marie d'Agréda nous parle des visites de Marie dans les hôpitaux, je ne puis m'empêcher de dire au savant capucin qui nous donne l'abrégé de ces visions : Votre franciscaine n'est qu'une hallucinée et peut-être quelque chose de plus. La sainte Vierge ne lui a jamais parlé de ses visites dans les hôpitaux; il n'y en avait point alors en Judée, ni même ailleurs.

Je pourrais vous parler encore de la sainte Vierge se faisant baptiser, en présence seulement des anges, pour donner un exemple d'humilité aux chrétiens qui, sans Marie d'Agréda, n'auraient jamais connu ce merveilleux baptême; de la belle croix, cadeau de saint Jean-Baptiste, qu'elle avait dans son oratoire; il n'y manquait qu'un chapelet. Il est bon d'abréger ces pieuses sornettes. Je ne dirai pas un mot des rêveries qui ont rapport au grand mystère de la rédemption. Ce silence est du respect.

Après la résurrection du Christ, nous ne trouvons ni dans les *Actes des Apôtres* ni dans les épîtres, rien qui ait rapport à Marie, sinon qu'elle était avec les apôtres dans le *Cénacle*, le jour de la Pentecôte, et après cela silence complet. Pour suppléer à ce silence, nous avons le roman de Marie d'Agréda, C'est la sainte Vierge qui dirige l'Église naissante; rien ne se fait sans elle, tout se fait par elle. Si nous avons le *Credo*, c'est parce que Marie a aidé les apôtres à définir exactement le symbole de la foi, et, après avoir communié à une messe célébrée par saint Pierre, la sainte Vierge fit dire aux apôtres le *Credo*. Elle envoie un ange à saint Paul après sa conversion; et l'ingrat, dans ses lettres, n'a

jamais parlé de cette attention délicate. Elle se rend à Éphèse avec saint Jean; elle ordonne aux anges de détruire le fameux temple de Diane, ce qui fut fait en un tour de main; sur ces ruines elle fonde une communauté. Elle retourne à Jérusalem, elle y institue des fêtes, celle de la Nativité, de saint Joseph, de sainte Anne, etc., etc. Jamais vie ne fut plus active ni plus ignorée. C'est la faute des apôtres, si nous sommes restés dix-sept siècles sans connaître ces belles choses. Jaloux sans doute de se voir surpassés par une femme, ils ont tenu la lumière sous le boisseau. Où en serions-nous sans Marie d'Agréda !

Il est reçu dans un certain monde religieux que le meilleur moyen de faire des chrétiens est de propager les visions des extatiques. Après Marie d'Agréda, vient la sœur Émerich; celle-ci est une visionnaire de notre temps. La sainte Vierge a bien voulu, comme à Marie d'Agréda, lui raconter sa vie ; les deux récits ne s'accordent pas toujours ensemble pour les faits, mais, pour l'extravagance, ils sont identiques. Je ne vous en parlerai pas, toutes les illuminées se ressemblent; et l'histoire de ces aberrations est après tout une histoire fort triste.

TROISIÈME PARTIE

LES FOLIES ULTRAMONTAINES

I

JUSQU'OU L'ON IRA EN ULTRAMONTANISME

C'était en France, depuis plus de deux siècles, une bien grande vieillerie que la théorie extravagante de Grégoire VII, qui nous est connue sous le nom d'ultramontanisme.

Bossuet et la déclaration de 1682, organes de la tradition catholique et représentants de la raison de leur époque, lui avaient porté le dernier coup.

A part quelques moines, dont l'institution décrépite allait tomber avec les restes du régime féodal, la France tout entière, ses évêques et son nombreux clergé de second ordre étaient gallicans, c'est-à-dire repous-

saient la suprématie absolue des papes dans l'ordre spirituel et leurs prétendus droits, soit directs, soit indirects, sur le temporel des empires. Ce gallicanisme des quatre articles, qu'il ne faut pas confondre avec les usages religieux de notre pays, appelés *libertés gallicanes*, n'était pas, comme on veut le faire croire, une opinion particulière à la France. L'Angleterre, l'Espagne, les Deux-Siciles, les Pays-Bas repoussaient comme elle l'ultramontanisme. Seul, le clergé romain, assoupli de longue date par la papauté, ou ébloui de l'éclat matériel dont elle s'est toujours entourée par calcul, proclamait les droits des deux glaives, et faisait du pape le vice-dieu, partageant la toute-puissance suprême sur les âmes et sur les corps.

Après la tourmente révolutionnaire qui balaya si violemment le sol, il fallait du courage à quelques esprits amateurs du paradoxe pour reprendre le vieux thème ultramontain. Un homme se trouva qui eut ce courage. On sait son nom : Joseph de Maistre. Il hasarda, sous la Restauration, un livre, vide de science sérieuse, dénaturant l'histoire et faisant honte à la théologie, livre diffus et mal écrit où l'on ne reconnaît

plus le brillant auteur des *Soirées de Saint-Pétersbourg*. Ce livre, qui se lit très-difficilement, et qui d'un bout à l'autre fait peine pour sa déraison, quand on a étudié sérieusement cette matière, s'intitula : *Du Pape*.

Pour la gloire de l'écrivain, il eût fallu abandonner à l'oubli ce livre sans valeur. Il n'en fut pas ainsi. Dans un moment d'antagonisme politique contre ces malheureux rois de la Restauration qui, aux yeux d'un certain parti, concédaient trop à l'esprit révolutionnaire et ne relevaient pas assez somptueusement l'autel avec les priviléges d'autrefois, les disciples de Joseph de Maistre, dont Lamennais fut le plus fougueux, prirent la théorie du livre *Du Pape*; ils déclarèrent que le salut social était là, que l'ancien régime avait radoté en écoutant les évêques de 1682 ; et plus tard nous eûmes les brillantes prosopopées de *l'Avenir* contre « la religion de Louis XIV et de Bossuet ».

Louis XIV est mal famé au dix-neuvième siècle. Il paraissait plaisant de voir tout un parti religieux en France se moquer de la religion de ce mal famé. Tant pis pour Bossuet, s'il se trouvait en si mauvaise compagnie ! D'ailleurs ces deux hommes avaient, l'un fait, l'autre approuvé la révocation de

l'édit de Nantes et les Dragonnades. Ces ennemis de la liberté de conscience pouvaient-ils avoir soutenu la liberté de l'Église contre les envahissements de la papauté? Cela aurait paru trop bizarre.

La révolution de 1830 s'était faite. On prit au mot ce que disaient deux splendides esprits, Joseph de Maistre et Lamennais. La jeunesse catholique se mit à rire de cette religion de Louis XIV et de Bossuet. L'ultramontanisme, comme une vieille mode à laquelle on revient, se trouva l'opinion nouvelle d'une multitude de croyants que des hommes de génie, dont il faut déplorer amèrement l'imprudence, avaient fascinée.

Telle a été parmi nous la diffusion inattendue d'une idée barbare que le moyen âge, dans sa grossièreté et son exaltation, avait conçue pour la plus grande gloire des pontifes-rois de Rome. Le reste se devine. Au milieu d'une époque profondément sceptique, pendant que la libre pensée envahissait les classes lettrées, il se formait, au sein du catholicisme, particulièrement en France, une petite église que j'ai appelée secte, parce qu'elle a eu tout le caractère des sectes, leur implacable fanatisme, leur intolérance, leur point de vue étroit. Pour nos ultramontains,

le pape a cessé d'être uniquement le pontife infaillible d'une religion : ceci était trop peu. C'était le vieux ultramontanisme, tel qu'on le comprenait dans l'école. Celui-ci est oublié, dépassé. Nous sommes à l'ultramontanisme mystique. La condition pour en faire partie, c'est de sentir la *dévotion* au pape, c'est de faire du pape un fétiche, de l'adorer comme une incarnation du Christ; le symbole nouveau est résumé dans cette formule donnée par M. Veuillot, le révélateur de l'ultramontanisme mystique : « Le pape, c'est toute l'Eglise. »

Maintenant qu'un certain nombre de natures ardentes se sont jetées dans le courant, rien ne les ramènera à des pensées raisonnables sur la papauté. Un pape lui-même, qui viendrait, après Pie IX, pour répudier ce paganisme, ne serait pas écouté. L'idée s'est transformée : ce n'est plus une opinion d'école ; ce n'est plus un dogme annexé à d'autres dogmes; c'est le dogme sauveur. Pour dire toute ma pensée, c'est une religion nouvelle au sein du vieux catholicisme.

On sait que, parmi les orthodoxes de Russie, il s'est formé une secte innombrable, appelée les raskolniks. Ce sont les orthodoxes

purs. Nos ultramontains vont devenir les raskolniks du catholicisme. Leur tendance extrême, repoussée par les intelligents du parti, mais chaudement embrassée par la plèbe dont à un moment donné les intelligents ne seront plus maîtres, c'est le culte du pape, inventé en Angleterre par le père Faber, culte qui devra logiquement aboutir à une dégradante papalâtrie.

Au milieu du mouvement moderne où les idées marchent si vite, cette dégénérescence du vieux ultramontanisme sera rapide. La chute du pouvoir temporel des papes y aura puissamment contribué. Pie IX même, par la sainteté de sa vie, aura été l'occasion innocente des aberrations de cette secte. On le canonise de son vivant; on lui prête des miracles : sa soutane ressuscite des morts. C'est donc un nouveau Christ. Sa parole, sa pensée, son opinion même sont infaillibles. Il vient, dans nos temps mauvais, pour combattre le libéralisme, qui est *la grande hérésie du dix-neuvième siècle*. Ce que nous appelons progrès, il l'appelle, avec *le Monde*, décadence. La civilisation moderne, selon son *Syllabus*, est au penchant de l'abîme. La liberté qu'elle proclame est une invention de Satan. Et, comme Pie IX est un second

Christ, les hommes de cette civilisation flétrie et maudite ne sont autre chose que des antichrists.

L'ultramontanisme, tel que les veuillotistes le comprennent, est donc un illuminisme véritable.

Toutes les aberrations de secte, et les plus misérables, ne seront pas épargnées à celle-ci. On en juge déjà par les excentricités de ses livres. Cela dépasse toute croyance. Que sera-ce dans quelques années encore lorsque, dominant le saint vieillard qu'elle enivre de ses adulations effrénées, elle l'aura amené, avec la connivence de quelques évêques inintelligents, à proclamer dogme de foi catholique l'infaillibilité des papes ?

Déjà l'on prévoit que rien n'arrêtera ces énergumènes. Ils ont pour eux les moines de toutes sortes, auxquels un puissant instinct de conservation fait comprendre que le salut, l'unique salut du régime monacal est de favoriser, n'importe à quel prix, ce mouvement nouveau, dût-il aboutir aux dernières hontes par où finissent les sectes.

Papauté temporelle, infaillibilité papale, extension du monachisme, condamnation de toute liberté religieuse et civile, absorption de toutes les forces de la société croyante

dans le chef, tout cela se tient; et cet ensemble forme une colossale erreur dont se débarrassera tôt ou tard l'humanité qui parallèlement aura maintenu dans son sein la libre pensée, mais dont je ne puis pas dire que le catholicisme se débarrassera sans de terribles souffrances.

II

DES MIRACLES QUI NE CESSENT PAS

Plutarque écrivit un traité fort curieux intitulé : *Des Oracles qui ont cessé.* Il se trouve, sous la plume de cet honnête païen, quelques révélations assez curieuses. Hélas! si les religions ne se ressemblent pas toutes, s'il y en a de complétement inacceptables de la raison humaine, comme le fétichisme du sauvage et l'absurde polythéisme, le fanatisme qui se glisse dans les plus sages est le même que dans les plus repoussantes. L'homme prenant la cause de Dieu est implacable. Des faussetés misérables à mettre en avant ne lui répugnent pas; il les sanctifie dans sa conscience. — Répandez tou-

jours ce bruit, cela fera du bien. — Que ce sophisme a été coupable!

Les esprits sensés, dans le christianisme, ont reconnu que le miracle, présenté au début de l'Église comme la grande action extérieure de l'apostolat, cessa complétement quand l'Église devint dominante. Les grands Pères de l'Église et, pour ne nommer que le plus célèbre dans notre Occident, saint Augustin, ont fait cet aveu avec une franchise qui honore leur cœur. Et les prêtres, qui lisent tant de misérables légendes miraculeuses dans le bréviaire romain, peuvent aussi y remarquer une homélie souvent citée du pape saint Grégoire le Grand, faite au peuple de Rome, où il explique pourquoi, de son temps, les miracles ont cessé, pourquoi il ne s'en fait plus, pourquoi les Romains n'en voient plus : c'est le mot même du pape. « Tant que les arbres sont nouvellement plantés, ils ont besoin d'arrosement; quand l'arbre a crû, l'arrosement cesse. » On pensait ainsi au cinquième et au sixième siècle. Il faut dire aussi que c'étaient des époques de raison, si on les compare à la nôtre. L'Église était grande et forte.

Elle n'avait pas besoin des mensonges et des supercheries destinés à agir sur l'es-

prit des masses grossières. Elle pouvait se respecter.

Cela n'est plus maintenant, et il faut le dire avec tristesse.

Nous vîmes, sous la Restauration, au temps des missions bruyantes semi-religieuses semi-politiques, le miracle de Migné. C'était le premier arrivé avec éclat dans ce siècle. Il était attesté par des milliers de témoins; le professeur de physique du collége de Poitiers, dans le voisinage duquel avait eu lieu le prodige, l'attesta formellement. Toutes les conditions de témoins innombrables, ni trompés ni trompeurs, se trouvaient réunies. Grand triomphe pour l'honnête clergé du temps!

Mais, hélas! le phénomène s'est renouvelé bien des fois depuis. C'était un pur effet de réflexion de lumière, une croix d'église ou de cimetière répercutée sur un fond de nuage. On argumenta beaucoup. On se fâcha contre les impies, contre les voltairiens : c'était le style de l'époque.

Si Caïn tua son frère,
C'est la faute de Voltaire.

Il fallut cependant laisser avec tristesse le dernier mot à cette implacable science mo-

derne, qui veut voir clair en toutes choses.

Je ne parle pas du menu fretin des miracles produits, depuis la chute de la Restauration, par la *médaille miraculeuse*, qu'inventa une religieuse, et dont la vertu était telle que, déposée sous les draps des mourants, elle convertissait les plus incrédules. C'était trop difficile à constater.

Arriva enfin le grand miracle de la Salette. Cette fois l'incrédulité était vaincue. Deux honnêtes enfants qui avaient vu *la dame*, c'est-à-dire nécessairement la Vierge, auxquels la dame, se voyant mal comprise, avait parlé patois, comment suspecter cela? Le bruit fut immense. Il se mêlait même aux prédictions que les enfants répétèrent contre les blés qui ne devaient plus pousser, contre les pommes de terre qui devaient toutes pourrir, certaine petite prédiction politique qu'on ne pouvait pas dire tout haut et qui était réservée aux oreilles du pape. C'était grave, très-grave, on le voit.

Mais il y a des malins dans le clergé de Grenoble : un honnête prêtre, dans un mémoire imprimé, dévoila toute la supercherie. Les enfants avaient vu la dame en effet; mais la dame était une dévote fort excentrique du pays. On connaissait le marchand qui lui

avait vendu et fabriqué le singulier accoutrement de vierge, souliers couverts de roses artificielles, tablier jaune, avec lesquels se fit la prétendue apparition. On avait le témoignage de l'homme qui l'avait conduite; on avait des aveux qu'on lui avait arrachés sur ce rôle joué par elle, aveux résultant de ce mot terrible : « Cela fera toujours du bien. »

Un procès fut intenté au prêtre courageux révélateur de l'affaire. Malgré toute l'habileté d'une de nos grandes illustrations du barreau, M. Jules Favre, que la dévote avait choisi pour défenseur, le tribunal, les témoins entendus, déclara solennellement qu'il n'y avait pas eu diffamation dans l'accusation de fourberie intentée à l'excentrique vierge.

On eut beau expédier pour plusieurs millions de francs des petites fioles d'eau de la Salette dans toutes les parties du monde catholique pour guérir de toutes les maladies, ce miracle était percé à jour, et il fut reconnu que la Vierge s'appelait mademoiselle Lamerlière.

Le miracle de Lourdes arriva ensuite, et c'est l'un des plus singuliers.

Cette fois Bernardette Soubirous, l'hé-

roïne, n'avait rien vu; mais elle avait entendu. Ce qu'elle avait entendu, le voici :

« Je suis l'immaculée conception. »

C'était là le miracle.

Il s'est trouvé un évêque, assurément fort respectable, qui a hésité beaucoup, mais qui enfin s'est décidé à donner le certificat de miracle à cette unique parole :

« Je suis une conception! »

Cela est aussi clair que de dire : Je suis une naissance, je suis une adolescence, je suis un enterrement.

Cette petite fille, aux yeux égarés, au front déprimé, aux traits extatiques, qui s'appelle Bernardette Soubirous, était d'une bonne foi aussi complète que Maximin et Mélanie, les bergers de la Salette. Elle avait en effet entendu ces paroles; car on entend parfaitement ce que l'on croit entendre. Le phénomène est indiscutable. Seulement il est prouvé que le phénomène se passe tout entier dans le cerveau frappé des extatiques. Il y eut une grande souffrance dans le monde intelligent, même chez beaucoup de catholiques, quand le clergé consacra cette vision d'une pauvre petite fille, que le mot d'immaculée conception avait frappée dans les prônes du curé de sa paroisse. Elle fit comme le dauphin de

la fable : elle prit le nom d'un port pour un nom d'homme. Elle vit l'immaculée conception !

Devant cette preuve de fait écrasante, colossale, attestant aux moins perspicaces l'état visionnaire de la jeune fille, il n'y eut plus d'hésitation possible. L'absurde ne se discute pas. Et malgré un somptueux monument élevé par les soins des bonnes âmes sur la grotte miraculeuse, le miracle de Lourdes est allé où était allé le miracle de la Salette, où était allé le miracle de Migné.

Nous avions, il y a quelques semaines, dans notre monde religieux, une inquiétude mortelle. Ces affreux Romains, le jour où le drapeau français ne flotterait plus sur le château Saint-Ange, allaient-ils fondre sur le Vatican, prendre le saint homme Pie IX, le livrer à des bacchantes qui le mettraient en lambeaux ? Nous n'eussions pas été fâché qu'un joli petit miracle eût lieu, pour faire un peu de peur à ces révolutionnaires d'Italie. Nous avions bien aussi une arrière-pensée. Si nous eussions un peu effrayé l'homme qui a conclu avec l'Italie la convention du 15 septembre, si nous eussions pu l'amener à continuer encore l'occupation française à Rome, le tour eût été bien joué contre l'infâme Ré-

volution. Comme on aurait bien ri au *Gesù*, où l'on ne rit pas beaucoup à cette heure! Cela nous était bien facile; nous n'avions qu'à faire un miracle.

Nous fîmes le miracle.

Les madones de Paris n'ont pas de grandes vertus. La vierge noire des religieuses de Saint-Thomas-de-Villeneuve, dans la rue de Sèvres, ne fait point de miracles. Au grand désespoir des dévotes de Saint-Séverin, qui depuis vingt ans suent sang et eau pour obtenir un miracle d'une valeur quelconque de la vierge de la Sainte-Espérance, cette autre madone se tient coi. Reste bien Notre-Dame-des-Victoires; mais M. Desgenettes n'est plus; la vertu miraculeuse a baissé là; d'ailleurs, c'était de loin en loin quelques petites guérisons pour lesquelles il fallait des croyants de bonne volonté.

Ne pouvant donc recourir à aucune des madones parisiennes, nous nous retournâmes vers la soutane de Pie IX. La soutane de Pie IX, même un petit lambeau de cette soutane ayant une vertu miraculeuse, il était bien plus simple de nous en tenir là.

Nous avons à Paris un certain petit abbé, sous-directeur de l'archiconfrérie de Notre-Dame-des-Victoires. Ce petit abbé avait eu

l'insigne honneur d'être, à Rome, le secrétaire du fervent ultramontain le prélat de Ségur; nous lui devons un volume d'anecdotes sur Pie IX, où il n'épargne pas « les mauvaises passions, » c'est-à-dire les idées libérales. Il était revenu de Rome avec un lopin très-authentique de la soutane du deux cent cinquante-neuvième successeur de saint Pierre, lequel, on ne saurait en douter, exerça le pouvoir temporel à Rome.

Ce petit abbé faisait bien notre affaire. Il était rédacteur de *l'Echo de Notre-Dame-des-Victoires*. *Le Monde* immédiatement reproduirait le miracle raconté par *l'Echo*. Qui oserait contredire *l'Echo* et *le Monde?*

Notre triomphe était assuré.

Il fallait trouver une fille bien pieuse, bien fanatisée, bien illuminée, bien nerveuse. C'était facile parmi les ferventes de l'archiconfrérie. La première malade que l'extrême-onction ne guérirait pas guérirait par l'attouchement de la soutane du pape. On en ferait un très-beau récit dans *l'Echo*, sous ce titre que nous arrêtâmes d'avance : *Notre-Seigneur Jésus-Christ glorifiant Pie IX.*

Le vendredi 5 octobre 1866, vers six heures du soir, à l'église des Petits-Pères, on demandait les sacrements pour une fille très-

pieuse, Juliette D..., femme de chambre, rue Villedo, n° 11. Elle venait d'être frappée subitement d'un mal que l'on prit d'abord pour une attaque de choléra. La malade communiait tous les jours : c'était donc une dévote émérite sur laquelle nous pouvions tout. Le prêtre arriva, confessa la malade. Elle souffrait des douleurs très-vives; je cite maintenant *l'Echo :*

« Et le médecin, *sans avoir perdu toute espérance*, ne dissimulait pas ses inquiétudes. »

Dans les cas ordinaires, le prêtre récite les prières de son rituel, administre les sacrements et se retire. Cela n'eût pas fait notre affaire.

« Le confesseur dit à Juliette : — Vous offrez toutes vos souffrances pour le pape, pour l'Eglise, pour le salut des âmes? — Oui, soupira-t-elle avec un petit souffle, pour le pape, pour l'Église, pour le salut des âmes. »

Nous tenions ce qu'on appelle, en spiritisme, un bon *medium.*

« Juliette avait un feu brûlant qui la dévorait. »

Style de *l'Écho.*

« Elle disait beaucoup de belles choses. »

Cela devait être. Bonne préparation pour le miracle.

Dans la nuit du vendredi, elle eut un râlement pénible; ses souffrances étaient au cœur. Le mal continua.

« Le dimanche soir, à dix heures, le médecin la trouva mieux et espéra. »

Nous étions assurés maintenant que le miracle réussirait parfaitement : c'était une maladie nerveuse qui n'avait rien de mortel. Tout marchait bien.

« Le lundi 8 octobre, à six heures du matin, elle eut une crise, à la suite de laquelle elle tomba dans un état d'anéantissement complet. Le prêtre vint et lui dit : — Où est votre Jésus? Elle porta les mains sur son cœur. On appela le médecin; il dit : — Je ne suis pas content; j'ai de grandes craintes. — Le mal augmente. Juliette pleure. »

C'était le moment solennel. Il nous fallait plusieurs témoins d'une irrécusable véracité. Nous avions mademoiselle Maria Oger, modiste, mademoiselle Fanny Guérin, maîtresse de piano, etc. Petite réclame, en passant, pour ces deux honnêtes personnes; les autres en ont moins besoin.

Écoutez le récit du miracle, et vous me direz s'il n'a pas été bien réussi.

« Le confesseur entre alors, apportant un morceau de la soutane de l'incomparable pontife.

« — Mon enfant, dit le confesseur en élevant la voix, je vous apporte quelque chose de bien précieux, le morceau d'une soutane de N. S. P. le pape, de Pie IX. Le désirez-vous? Croyez-vous à la toute-puissance de Jésus? Croyez-vous qu'il peut tout ce qu'il veut?

« Juliette répond :

« — Tout, tout, tout.

« — Allons! ayez de la foi! Jusqu'à présent vous avez souffert pour le pape, pour l'Église, pour les pécheurs. Eh bien! C'EST LE VICAIRE DE JÉSUS-CHRIST QUI VA VOUS GUÉRIR.

« Juliette fit un signe affirmatif.

« — Allons! il faut guérir. Dites-lui : Mon Jésus, si vous voulez vous pouvez me guérir. Mon Jésus, glorifiez votre serviteur Pie IX.

« On voyait aux mouvements de la malade qu'elle entrait dans ces sentiments avec amour. Le prêtre s'approcha, et frottant avec le morceau les paupières fermées de la malade :

« — Allons! lui dit-il, de la foi! Ouvrez les yeux!

« Elle ouvrit les yeux lentement, solennel-

lement. Elle tendit la main à ses amies. Le confesseur porta aux lèvres de Juliette le précieux vêtement. Elle baisa avec amour la parcelle vénérée, et en même temps, elle parla à haute voix :

« — C'est le Souverain Pontife qui m'a guérie, s'écria-t-elle.

« Elle se mit sur son séant.

« Mais la douleur au cœur durait toujours.

« — Mon enfant, dit le prêtre, Notre-Seigneur ne fait pas les choses à moitié. Il veut vous guérir radicalement.

« Il lui donna le fragment de la soutane et elle l'appliqua sur la poitrine; le prêtre s'était écarté un peu.

« Sur l'heure elle sentit au cœur une douleur étrange, comme si on la frappait d'un coup de couteau. Il lui sembla qu'il faisait un bond et qu'il se remettait à sa place. Elle était guérie. »

Tel a été notre miracle : il est complet, parfait; rien n'y a manqué, et il n'y a que d'infâmes libres penseurs qui se permettraient de mettre en doute la parfaite candeur du confesseur de Juliette et l'honorabilité de mesdemoiselles Maria Oger et Fanny Guérin, pieuses filles de la confrérie et témoins officiels. Les impies seuls pourront

nous contester le miracle de la rue Villedo.

Mais, ô malheur! ce n'est pas du côté des libres penseurs et des impies que nous est venue la contradiction.

Un beau matin, il nous tombe sur la tête un coup de massue. Il se trouve que M. l'archevêque de Paris n'a aucune foi dans la vertu miraculeuse du lopin de la soutane papale. Ce prélat, qui est notre ordinaire, ordonne à son official d'informer; et ne voilà-t-il pas que *le Monde*, qui avait ouvert ses colonnes au récit de *l'Echo*, reçoit ce communiqué, signé du promoteur de l'archevêque :

« L'autorité diocésaine déclare que, d'après des indications précises et techniques sur la nature et les circonstances de la maladie et sur le traitement médical dont elle a été l'objet, il n'y a pas lieu de présenter la guérison dont il s'agit comme ayant eu un caractère miraculeux.

Paris, 6 décembre 1866.

« BAYLE, *promoteur*. »

Nous sommes furieux.

Tous ces Bayle sont suspects : n'est-ce pas un Bayle qui a écrit le dictionnaire de l'incrédulité?

Quant à Monseigneur, il nous le payera. Un si beau miracle! Un miracle si mignon! Ah! c'est une horreur! Bientôt on écrira sur les murailles de Paris :

Défense à Dieu,
De faire miracle en ce lieu.

Mais nous nous vengerons bien. Nous nous rendrons dans le diocèse de Montauban, chez l'illustrissime Doney. Là, qui osera contester la puissance de la soutane de Pie IX? Il n'y a pas de Bayle à l'évêché de Montauban.

III

ÊTRE ROMAIN

Vous avez cru naïvement jusqu'à ce jour, sur la foi de vos classiques, qu'être romain, c'est dépenser toute son énergie d'homme pour faire de grandes choses et supporter au besoin de grandes douleurs. *Facere et pati fortia romanum est.*

Enfant!

Cela était ainsi dans le monde antique, chez ces robustes citoyens de la ville aux sept collines qui firent la conquête du monde.

Être romain aujourd'hui, c'est être plus catholique que le pape, c'est déclarer le pape l'incarnation de l'Esprit saint, c'est diviniser le pape. Quiconque n'élève pas son catholi-

cisme à ce diapason, n'est pas catholique, portât-il l'étole de curé ou la crosse d'évêque.

— Madame la marquise, il faut beaucoup prier pour ce bon monseigneur!

— Mon Dieu! ma chère, est-il malade?

— Pis que cela!

— Quoi donc! Il est mort?

— Pis que cela!

— Ni mort ni malade? Que voulez-vous dire? Que se passe-t-il?

— Hélas! nous sommes désolées. Nous savons positivement, à cette heure, qu'il n'est pas romain.

— Pas romain!

— Non, mon amie, pas romain. Oh! le monstre!

— Oui, c'est bien cela. Un évêque non romain! Mais comment savez-vous qu'il en est là?

— Eh! mon Dieu, son mandement pour l'Église. Il parle de conciliation! Oui, de conliation!

— De conciliation!

— Et il ne dit rien du pouvoir temporel du pape.

— Un impie!

— Oh! oui, c'est un impie. Aussi avons-

nous formé une pieuse confrérie pour demander à Dieu sa conversion.

— C'est bien pensé.

— Et j'ai fait mettre votre nom sur la liste, chère marquise.

— Certes, je suis des vôtres de tout cœur. Mais vous ne savez pas?

— Quoi?

— Le cardinal archevêque de *** vient de mourir. Une lettre de Paris, que je reçois ce matin même, me dit que notre évêque est le seul candidat sérieux, que l'Empereur l'aime beaucoup.

— Prions qu'il devienne archevêque : nous en serons débarrassées; et demandons à Dieu, pour évêque, un romain.

M. Veuillot est certainement le plus grand romain de l'époque. Joseph de Maistre, qui a ressuscité le papisme à la Grégoire VII, papisme que plusieurs papes éclairés, depuis la chute du moyen âge, avaient loyalement repoussé, Joseph de Maistre ne va pas à l'épaule de M. Veuillot.

Autour du titan ultramontain se remue la fourmilière des romains de seconde catégorie. C'est à qui criera le plus fort : Je suis romain! Dorénavant ce sera, dans le catholicisme, la marque de fabrique. Journaux, li-

vres, science, industrie, tout devra porter l'étiquette. Un journal religieux qui ne se dira pas chaudement romain, devra être jeté à la porte des évêchés, des couvents, des presbytères. Les livres auront pour préface une profession de foi ; les savants se soumettront à « l'autorité infaillible » ; l'industriel affichera qu'il est romain, très-romain.

En lisant ces lignes, vous criez à la charge, et vous paraissez avoir raison. Cependant j'ai les mains pleines de preuves.

Elles sont toutes faites pour les journaux ; et vous me dispensez, n'est-ce pas ? de vous citer *le Monde* et tout ce qui vivote, dans le journalisme, autour du *Monde*? Là le romain arrive jusqu'à l'extase.

Que dites-vous de ce bonhomme de pèlerin auquel *le Monde*, ces jours-ci, délivrait un si beau certificat de science et qui a écrit des billevesées sur la topographie de l'antique Jérusalem. « Le savant auteur », au retour de l'Orient, n'a pas manqué de débarquer à Civitta-Vecchia et de soumettre ses idées sur les descriptions de Josèphe aux lumières infaillibles du Vatican. Le pape n'a-t-il pas l'infaillibilité en topographie, comme dans tout le reste ? En voilà un romain !

Pour moi, j'aime cet industriel qui, en

tête du prospectus de son établissement de typographie, de satinage et de glaçage, met tout un long *Credo*, et s'écrie d'un air de triomphe :

« Voilà quarante ans que je sers la bonne cause. Je vous défie d'être plus romain que moi. »

C'est parler clair.

Est-ce que Dupray de la Mahérie, et autres justiciés des tribunaux qui étaient à la tête des affaires financières du catholicisme, qui avaient l'argent des jésuites et dînaient dans les évêchés, n'étaient pas avant tout de forts romains? Autrement les jésuites auraient-ils déposé là leurs millions? Je ne sais si je me trompe, mais je gagerais que le curé de Maintenon, qui a soutenu sur les bancs de la police correctionnelle ses principes étranges de pédagogie paroissiale, principes récompensés de cinq ans de prison par le tribunal, était un romain farouche.

Nous avons tout un monde de typographes, de lithographes, de photographes, de libraires, même de marchands de papier à lettres, qui n'arrivent à la fortune qu'à l'aide du beau titre : Ici on est romain.

On a fait devant moi le dépouillement de

la correspondance qui suit. Ce n'est pas mal curieux :

« TYPOGRAPHIE CATHOLIQUE

« *Rue Beurrière*, 19.

« Monsieur,

« J'ai le regret de vous dire qu'il me serait impossible d'imprimer votre manuscrit. Des renseignements que je prends sur vos opinions me font connaître que vous n'êtes pas romain. Je tiens avant tout au centre de l'unité.

« Je suis, monsieur, votre serviteur,

« ROBERT. »

« AUX SAINTS ANGES

« *Lithographie Fourcheul, place Saint-André-des-Arts*, 3.

« Monsieur,

« Je vous serais reconnaissant de faire reprendre le travail que vous avez bien voulu me confier. L'on vient de me dire que vous n'êtes pas dans les idées de mon honorable

clientèle, et je ne veux pas me compromettre.

« Votre très-obéissant serviteur,

« FOURCHEUL. »

« AU DOUX NOM DE JÉSUS

« *Papiers et registres, rue de Tournon*, 7.

« Monsieur,

« En vous envoyant ma facture que vous voudrez bien acquitter, je vous prie de regarder nos relations comme finies. Dans ma nuance d'affaires, je ne puis accepter que des clients bien connus comme romains. C'est ma spécialité.

« LECORDEUR. »

« A L'IMMACULÉE CONCEPTION

« *Blandeux, cordonnier, rue du Four*, 22.

« Monsieur,

« Je suis bien ennuyée de vous écrire la présente, mais M. Blandeux, mon mari, vient d'apprendre que vous n'êtes pas romain,

comme nos autres clients. Nous n'aurons donc pas l'honneur de faire vos bottines.

« Votre très-humble servante dans les saints cœurs de Jésus et de Marie,

« Femme BLANDEUX. »

Voilà le coup de pied de l'âne ; être remercié par son bottier !

Toutes ces mésaventures arrivées dans l'espace de quelques semaines ont dû être une leçon pour cet honnête partisan de Bossuet et des idées de 1682, qui va se fourvoyer dans les boutiques pieuses.

Mais, que diable ! à côté de l'inscription : *Fermé les dimanches et fêtes*, pourquoi les saints industriels ne mettent-ils pas : *On ne vend ici qu'à des clients de la nuance romaine?*

IV

LE CURÉ D'ARS.

Je reconnais sans peine le curé d'Ars pour un saint. Rome veut le canoniser; qu'à cela ne tienne ! Ce sera un des rares saints du clergé séculier, le seul même, je crois, du dix-neuvième siècle, à qui Rome aura fait cet honneur.

Maheureusement pour Rome, cela se fait avec une inintelligence dont tout le monde est frappé. Nous avons eu parmi les personnalités croyantes de notre époque vingt figures autrement dignes de béatification que le brave M. Vianney. Je n'en prendrai qu'une au hasard, le cardinal de Cheverus, archevêque de Bordeaux, qui est mort en odeur de sain-

teté, et dont M. Hamon, de Saint-Sulpice, a écrit la vie. Celui-là était un saint, et il l'était plus que M. Vianney, si la sainteté suppose l'union du bon sens avec la vertu. En outre, c'était une haute intelligence, une âme large, tolérante, comprenant son époque, le vrai idéal de l'évêque et du prêtre dans un siècle de développement libéral, un homme doux, dévoué, hospitalier, apôtre dans le sens d'un rapprochement entre les aspirations du monde moderne et les grandes croyances chrétiennes, n'attirant point au confessionnal quelques femmes enthousiastes et illuminées, mais amenant les hommes graves à se demander s'il ne serait pas bon d'être chrétien.

La canonisation du cardinal de Cheverus ferait honneur à Rome ; la ville de Bordeaux en serait fière ; elle y verrait un légitime hommage à une vertu qu'elle a admirée et dont elle garde le précieux souvenir. Rome aime le bruit. Il y aurait, à Bordeaux, une fête splendide à laquelle tout le Midi prendrait part. Cette canonisation serait populaire.

Le bon cardinal, peu amoureux des dévotes, était, par contre, amoureux des pauvres, et on l'a vu quitter, dans des recoins, ses vêtements de dessous pour les vêtir. Cela

vaut bien une béatification sur la terre, quand il ne peut exister de doute pour personne qu'une si belle âme ne soit avec Dieu. *Vox populi, vox Dei.* Les saints, pendant bien des siècles, n'ont pas été canonisés autrement. Rome ne s'en mêlait pas. Le suffrage des petits de ce monde, des pauvres, des âmes souffrantes, des grands consolés dans leurs douleurs secrètes et conduits à Dieu, formait une sentence sans appel. On n'exigeait pas cette condition puérile, qu'il y eût deux guérisons opérées par l'intercession du saint et constatées par enquête et procès-verbal. Ce vieux monde, tout barbare qu'il était, avait son gros bon sens. La théologie elle-même n'enseigne-t-elle pas qu'on peut avoir fait des miracles durant sa vie et entrer en enfer après sa mort? Le grand miracle demandé par la voix populaire, celui qui place au rang des anges, c'est d'avoir plus aimé que personne la famille pauvre et souffrante des délaissés de la terre.

Rome paraît oublier cela. Les congrégations romaines, toutes sacrées qu'elle se disent, agissent dans ces matières comme des comités officiels distribuant des prix Montyon. De là tout prestige enlevé au plus grand nombre des canonisations romaines.

Rien, par exemple, n'est plus douteux que la sainteté de Benoît Labre, malgré que le célèbre Talleyrand, alors évêque d'Autun, s'en soit mêlé. Et cependant nous voyons l'image de ce pauvre homme, peinte à l'huile (et quelle peinture, bon Dieu! dans la patrie de Raphaël!), placée près du bénitier, à l'entrée de toutes les églises de Rome, au-dessus d'un tronc, avec cette inscription honteuse : *Pour la canonisation de Benoît Labre.* Jetez là vos baïoques, matrones romaines; il faut de l'argent pour qu'un homme soit déclaré saint. O honte! vos bienheureux mendient après leur mort. C'est à faire dire à n'importe qui : De grâce, ne me jouez pas le mauvais tour d'une canonisation. Je tiens à ne pas être en mauvaise compagnie, surtout à ne jamais mendier.

Ce qui est plus hideux encore, c'est la canonisation prochaine de l'inquisiteur Pierre Arbuès. Ici Rome se donne le rôle odieux de faire une provocation à l'esprit moderne, qui ne cache pas son horreur de l'Inquisition. On veut braver le dix-neuvième siècle. — Tu feras la fête des inquisiteurs! — Des inquisiteurs, qu'on ferait passer aujourd'hui en cour d'assises pour leur férocité, comme les vraies hyènes de notre espèce, seront, dans

l'Église catholique, des saints vénérés. Et vous baptiserez vos fils du nom d'Arbuès comme vous les baptisez du nom de Xavier. On veut faire ce tour de force. Ce sera bien joué. Si M. Veuillot pouvait recommencer sa brillante carrière conjugale et se donner une postérité virile, l'aîné de cette race de saints s'appellerait Arbuès Veuillot.

Oui, mais si les énergumènes du catholicisme sont dans la jubilation de ce triomphe de l'idée inquisitoriale, les esprits doux et humbles gémissent. C'est grande pitié quand ceux qui commandent sont pris de vertige!

Nous aurons donc saint Vianney. Son histoire est très-connue. Sa réputation se fit rapidement par le confessionnal. Il avait le don de gagner là les cœurs. Il faut dire aussi que ce grand prestige s'exerçait particulièrement sur des femmes toutes préparées à l'admiration par leur exaltation naturelle. Le cœur bat quand on est aux genoux d'un prêtre : c'est bien autre chose quand il a été fait à ce prêtre une réputation de sainteté. Un mot de lui, un regard scrutateur jeté dans votre conscience, mille choses inaperçues dans tous les confessionnaux de France et de Navarre, font crier à la merveille. Le saint est fait.

Tout disposé que je sois à reconnaître pleinement les vertus du curé d'Ars, je n'en maintiens pas moins qu'il était fou, et que Rome canonisera un fou, ou, si vous aimez mieux et que le mot vous déplaise moins, qu'il était toqué, et que Rome canonisera un toqué.

Un prêtre, jusque-là sérieux, sinon intelligent, cesse d'avoir sa tête le jour où il croit que le diable peut venir dans son grenier ou dans son escalier faire du bruit, pour l'empêcher de dormir ou de vaquer à l'oraison. L'homme qui en vient là est jugé. On ne le canonise pas. Mais, s'il était encore vivant et qu'il eût une aimable génération d'héritiers intéressés à la conservation de sa fortune, on le ferait interdire judiciairement. Et pas un tribunal n'hésiterait. Le pauvre M. Vianney croyait au *grappin*. Le grappin, vous le devinez, c'était ce tapageur de Satan qui, patati patata, descendait bruyamment l'escalier du presbytère d'Ars, du haut jusques en bas, au point de faire trembler toute la maison et de briser la tête du digne curé. Ce grappin a fait le désespoir de M. Vianney, si nous en croyons l'historien de sa vie.

Et n'allez pas penser que le prétendu grappin était tout bonnement quelque drôlard du

village, un domestique, un sacristain qui se jouait de temps en temps de la crédulité du saint homme. Il n'est pas permis de supposer cela : ce serait une noire calomnie contre les bonnes gens du bourg d'Ars. Même que le docteur en théologie qui a écrit la savante dissertation : *Le diable a-t-il des cornes?* ne peut manquer d'établir que bien vraiment il a des cornes, puisqu'il faisait tant de bruit dans la maison de M. Vianney.

Quelle misère pour une religion! Quel abaissement qu'on en soit venu là!

Et Rome trouve cela délicieux! Et les consulteurs de la sacrée congrégation délivreront un brevet de sainteté à un homme qui avait cette tocade puérile! Ce sera l'une des preuves invoquées en faveur de la vie surnaturelle de ce digne homme, que le diable l'honorât de ses malices. Il se garde bien d'en faire de cette façon matérielle aux gens raisonnables qui ne sont pas saints. Donc ceux-là sont saints auxquels cela arrive.

C'est à désespérer de la raison humaine.

M. Veuillot se frottera les mains : *Absurdum, ergo divinum.*

Oui, mais comme le catholicisme dégringole!

V

CE QUI DOIT SAUVER LE MONDE

— Le monde est malade ! voilà le cri général ; beaucoup assurent même que le monde n'a jamais été aussi malade que de notre temps ; — on ne voyait pas autrefois les scandales que nous voyons aujourd'hui. — Cela, je le nie. Le monde actuel vaut infiniment mieux que celui du moyen âge ; mieux que celui de la Renaissance ; mieux que celui du grand siècle où les vices les plus honteux se montraient effrontément, et où il fallut créer un tribunal exceptionnel et terrible : *la Cour des poisons*.

Toutefois, le monde est malade, j'en conviens. Je suis de ceux qui ont longtemps médité, et qui méditent encore, sur les moyens de

fermer ses plaies. Le christianisme bien compris arrivera nécessairement à ce but, mais que de temps encore doit s'écouler avant que la parole du Christ soit tout à fait comprise!

Les empiriques de l'ultramontanisme ont une foule de petits remèdes contre la peste morale. Buvez de l'eau de la Salette, disent les uns. Abonnez-vous au *Rosier de Marie;* prenez le cordon du bienheureux saint François, le scapulaire bleu, le scapulaire blanc, le scapulaire rouge, tous sont excellents; distribuez des médailles miraculeuses, et le monde sera sauvé! Que tous s'enrôlent dans le Rosaire perpétuel et se fassent chevaliers de Marie, et le monde sera sauvé, dit un savant dominicain. Ces moyens sont bons, disent les jésuites, mais avant tout mettez-vous dans nos confréries, dans nos associations; donnez-nous vos fils et vos filles; nous nous chargeons de conduire le monde au salut par un sentier semé de fleurs; nous le remettrons au régime de *La dévotion aisée* de notre père Bauny; c'est par nous qu'il sera sauvé.

Déodat croit le monde guérissable, mais il se soucie peu des sentiers semés de fleurs, et l'eau de la Salette ne lui paraît pas avoir

une vertu assez puissante. Déodat n'aime pas l'eau : il s'associe à ce mot une idée de propreté qui lui répugne. Voilà, selon lui, comment le monde sera sauvé :

« On rencontre parfois, dans Rome, des épisodes à la Téniers qui sont moins fréquents dans les rues de Paris... Tout compte fait, un goujat dans cet état de nature qui force à détourner les yeux est moins saisissant à voir qu'un sergent de ville. (Je voudrais bien savoir pourquoi Déodat exècre le sergent de ville?) Le goujat ne me force qu'à prendre le large; le sergent de ville me coupe le chemin . . . .

« Le jour où l'on pourra faire dans la rue de Rivoli ce qui vous indigne dans les rues de Rome, la rue de Rivoli paraîtra moins propre, *mais le monde sera sauvé.* »

L'absence des sergents de ville et la liberté laissée aux goujats de se mettre dans *l'état de nature,* au Corso, n'a pas sauvé le pouvoir temporel. Cette liberté a paru insuffisante au peuple romain. Comment le monde sera-t-il sauvé, le jour où les regards charmés de Déodat pourront constater, dans la rue de Rivoli, et l'absence du sergent de ville et les *goujats à l'état de nature?* Déodat daignera-t-il nous expliquer ce mystère?

VI

LES DÉPAVEURS DU BON DIEU.

M. Veuillot nous prophétise l'avénement « des dépaveurs du bon Dieu ». Il a sous la main, les jésuites aidant, toute une génération haineuse de fanatiques prêts, à ce qu'il paraît, à se ruer sur l'œuvre civilisatrice. C'est cavalier et hardi de nous en faire la menace. Les saintes gens ne s'aventurent guère à des déclarations ayant cette clarté que lorsqu'ils sont sûrs de leurs gros bataillons.

A ssi pourquoi avoir sillonné le vieux Paris de rues larges et propres, ornées de maisons neuves et imperméables à l'humidité? Quelle conspiration contre les beaux

siècles et contre les saines doctrines! Des maisons infectes, sans air, sans lumière, où les enfants s'étiolent et tombent dans le scrofule, des rues cloaques avec la douce pensée que, durant toutes les générations, en ouvrant les fenêtres, on sentira les exhalaisons des boues fétides, tel était l'idéal! Et, misérables hommes du progrès, vous venez renverser cet idéal!

O Napoléon III, quelle horrible place vous aurez dans l'histoire, pour avoir jeté de l'air et semé de la lumière sur ces rues suintantes et sombres que nous aimions tant!

Et vous, monsieur Haussmann, le jour où nous serons les maîtres, et ce sera le beau jour de l'humanité, nous bouleverserons vos rues, vos trottoirs d'asphalte aux bordures de granit et de porphyre. Dieu a ses dépaveurs; et sur les ruines de la cité nouvelle, nous tracerons de petites rues tortueuses et sales; au milieu de vos squares insolents, nous mettrons nos maisonnettes, façon moyen âge, entourées de petits bourbiers. Cela nous rappellera le bon vieux temps.

Et les passants diront : Voilà l'âge d'or revenu sur la terre.

Il y aura de nouveau, dans les rues de Paris, beaucoup de boue et beaucoup de moines.

VII

LE LAISSEZ-PASSER DU *Syllabus*

Ce n'est pas le fait le moins singulier, ni le moins curieux de l'histoire de l'ultramontanisme contemporain, que la nécessité qu'il a subie de voir l'un des actes les plus grands et, il faut le dire, l'un des plus terribles du pontificat de Pie IX, le fameux *Syllabus*, subir les atténuations d'un évêque très-suspect de gallicanisme.

Il fallut pourtant accepter ce lessivage. L'histoire mérite d'être rapportée.

L'illustrissime et révérendissime F** est tout à la fois un homme d'esprit, un homme de cœur et un homme habile. Homme d'esprit, trente-neuf juges compétents dans cette

matière l'ont jugé digne de siéger à côté d'eux, et le discours qu'il prononça dans cette occasion solennelle prouva qu'on avait bien jugé. Ce discours fut reproduit immédiatement par tous les journaux, sauf cependant par *l'Univers*. M. Veuillot déclara qu'il avait à s'occuper alors de choses plus sérieuses. Le discours fut donné plus tard, il servit de remplissage. F** est homme de cœur : il a de nombreux et de fidèles amis, bonheur inappréciable : on ne l'obtient jamais sans l'avoir mérité.

F** est surtout homme habile. Quand on le proposa pour l'un des premiers postes de l'Église, Rome fit des difficultés : « On le disait gallican. » Heureusement pour lui, F** avait des amis dévoués dans le camp ultramontain; ils arrangèrent la chose, et il endossa la robe couleur hyacinthe, quoique gallican. Ajoutons que Rome n'a pas eu à se repentir de sa condescendance : F** a mis une sourdine convenable à son gallicanisme et il a rendu à la cour romaine des services importants; nous en parlerons tout à l'heure.

En politique, F** n'a pas été moins habile : il a si bien manœuvré pour ne se trouver jamais dans les impossibles, que peu de

personnes connaissent au fond ses opinions politiques. Pierre assure qu'il penche à droite, Philippe croit être sûr qu'il penche à gauche, un troisième pourrait bien croire qu'il lui est tout dévoué, si une lettre malencontreuse ne s'était pas égarée (par hasard sans doute) et n'était pas venue dans les mains d'un haut personnage auquel elle n'était point adressée. Cette lettre pouvait compromettre F**; mais le haut personnage se connaît en hommes habiles; il sait qu'ils sont rares, même sous la robe couleur d'hyacinthe; pénétrer la pensée la plus intime de ces hommes est chose utile; savoir s'en servir est se montrer plus habile qu'eux.

En 1862, les évêques se rendirent à Rome pour la canonisation des martyrs du Japon. D'après les anciennes lois de la monarchie, lois qui ne pourraient être abrogées que le jour où l'on proclamerait la séparation de l'Eglise et de l'État, les évêques ne peuvent sortir de France sans la permission du gouvernement. En 1862, le pouvoir se montra de très-bonne composition. La permission d'aller à Rome fut accordée à tous les évêques qui la demandèrent, sauf à deux ou trois, qui auraient été pourtant singulièrement flattés de faire parade, dans cette im-

posante réunion, de leur palme de martyr, cueillie au Conseil d'État.

Parmi ces trois cents évêques venus à Rome de toutes les parties du monde, il ne se trouvait pas mal d'exaltés, portés aux résolutions extrêmes et peu disposés à tenir compte à la France des sacrifices qu'elle s'imposait en faveur du pouvoir temporel. On ne parlait rien moins que d'insérer dans l'adresse au souverain pontife un paragraphe malveillant pour le gouvernement français. Ceci était prévu. On compta sur F** pour détourner le coup; il a beaucoup d'amis dans les régions du pouvoir; ils agirent sur lui par voie d'insinuation. On lui connaissait la fibre française particulièrement délicate : on la fit vibrer avec succès. A Rome, F** combattit vaillamment contre les fanatiques et les ennemis de la France; et, sauf les purs de la coterie ultramontaine qui, même au point de vue politique, placent toujours les intérêts de Rome avant ceux de leur pays, les hommes religieux de tous les partis surent gré à F** d'avoir montré un cœur français.

F** avait été diplomate habile; mais son succès ne l'avait pas mis en odeur de sainteté auprès des veuillotistes. Le parti *catho-*

lique libéral triomphait avec lui et si bien, que, sans Mgr de M..., ce surveillant de l'épiscopat, F** eût fait glisser, dans la fameuse adresse signée par les trois cents évêques, une petite phrase en faveur de la liberté. La phrase ne passa pas; mais on en tint rancune à l'auteur et à ses amis. On intrigua à Rome, on attaqua avec plus de violence que jamais le *catholicisme libéral*. Ce fut alors que M. l'abbé J. Morel commit un gros volume : *les Catholiques libéraux*.

Tout à coup on annonce que Rome va se prononcer et flétrir le libéralisme en général et les *catholiques libéraux* en particulier.

Les rédacteurs du *Monde* et leurs amis sonnent des fanfares et se congratulent dans la douce pensée de voir leurs adversaires, conduits par le fils des croisés, venir à merci et abjurer leur libéralisme. Du moment que Rome aurait parlé, ils n'auraient rien de mieux à faire, et l'on affectait de répéter sur tous les tons qu'on ne doutait pas de leur docilité.

F** partit pour Rome; il avait affaire à forte partie : aux jésuites. Quel charme employa-t-il pour les dompter? On ne le sait pas très-bien; mais tant est-il que la condamnation des *catholiques libéraux* fut

ajournée, et les orateurs du *Congrès de Malines* ne furent point soumis à la pénitence publique.

L'Encyclique parut. Ce n'était guère qu'une répétition des anathèmes de 1832 contre la liberté. Seulement, c'était plus accentué. Si le fond était le même, la parole était plus acerbe; elle précisait davantage. Si bien que le gouvernement, basé sur les principes de 89, se trouvait par cela même condamné. Il usa de son droit, en défendant aux évêques de publier officiellement l'encyclique. Quel bruit, grand Dieu, dans le Landernau ultramontain! On oublia complétement que les évêques, ayant fait serment entre les mains du souverain, et à genoux encore, de se soumettre aux lois de l'État, n'avaient pas à se plaindre de l'application de ces mêmes lois. Si les papes ont toujours protesté contre les articles organiques, eux n'avaient point réclamé contre ces articles avant de prêter leur serment; et ce serment portait, sans conteste, sur les lois qui règlent les rapports entre la religion et l'État.

Dans le monde laïque, c'était un *tolle* général contre cette malheureuse encyclique. Tout ce qui n'était pas ultramontain, c'est-à-dire les dix-neuf vingtièmes de la France, la

trouvaient qui inopportune, qui dangereuse, qui absurde. Les catholiques s'en affligeaient, les libres penseurs s'en réjouissaient. Coup de bélier inintelligent, elle avait ouvert une large brèche dans l'édifice religieux; amis et ennemis s'y précipitaient, les uns pour la réparer, les autres pour l'élargir. Et dans les deux camps, on ne s'épargnait pas les gros mots.

Tout ce bruit déplaisait fort dans les régions gouvernementales. Probablement on avait fait à qui de droit des représentations respectueuses, pour ne pas dire des reproches. Il est à croire que si les jésuites avaient prévu toutes les conséquences de l'acte pontifical, ils ne l'eussent pas provoqué. On avait fait fausse route; mais revenir sur ses pas, cela n'était pas possible.

F** était là! Il entreprit de sauver la situation, et ce fut là surtout qu'il se montra habile.

Il ne s'agissait de rien moins que de combattre *pro domo sua*; car, enfin, si le *catholicisme libéral* n'était pas flétri nommément dans l'encyclique, les catholiques libéraux n'en étaient pas moins atteints par la teneur même du texte. Les Veuillotistes le leur répétaient tous les jours et les sommaient de

venir à résipiscence. Les aboiements de cette meute hargneuse ennuyaient fort nos *catholiques libéraux*; ils auraient pu sortir du cercle vicieux dans lequel ils étaient renfermés, par la porte du gallicanisme; mais les uns l'avaient eux-mêmes condamnée d'une manière absolue ; les autres, avec F**, l'avaient fermée pour un temps; donc pas d'issue.

F** en trouva une.

Il prit l'Encyclique, la médita et se fit fort de prouver qu'il n'y avait pas là le plus petit mot capable d'effaroucher les partisans du progrès et de la liberté.

On croyait, par exemple, que le pape avait condamné la liberté de la presse. Erreur! répondait F**. Le chef de l'Église n'a condamné que la liberté illimitée : en cela il est d'accord avec les gouvernements les plus libéraux. Partout il y a des tribunaux pour réprimer la licence de la presse : on lui interdit les diffamations, les provocations à la guerre civile, etc., etc.

Mais le pape condamne le principe de non-intervention? — Erreur! disait encore F**. On a mal compris les paroles du Saint-Père. La non-intervention peut être, dans certains cas, une chose mauvaise; dans d'autres, au

contraire, l'intervention serait juste ou utile. Le principe de la non-intervention ne doit donc pas être posé dans le sens absolu, pas plus que celui de l'intervention; l'Encyclique ne veut rien dire de plus.

Le pape, en condamnant cette proposition: « Le pontife romain peut et doit se réconcilier et transiger avec la civilisation moderne, » n'a pas prétendu davantage condamner cette civilisation; comme toutes les choses de ce monde, elle a ses bons et ses mauvais côtés. Le pape est avec elle dans ce qu'elle a de bon; il ne peut pas transiger avec ce qui est mauvais. Quoi de plus sage?

Et ainsi de suite de tous les articles du *Syllabus*, qui avaient révolté le plus la conscience et le bon sens publics. Le canon du Vatican avait lancé un boulet formidable contre le progrès, la civilisation moderne et la liberté; F** avait ramassé ce boulet, l'avait soupesé, soumis à l'analyse; il en avait fait une bulle de savon. Certes, le tour était bien joué.

Le Souverain Pontife, effrayé des clameurs soulevées par l'Encyclique et le *Syllabus*, comprit enfin qu'il avait été trop loin; aussi se hâta-t-il d'écrire à F** une lettre des plus flatteuses pour le remercier de son travail

et de ses interprétations de la parole pontificale. Il faut bien ajouter que ceux des confrères de F** qui prenaient le *Syllabus* dans son sens littéral et qui n'admettaient pas que le souverain pontife eût lancé son manifeste pour condamner ce que tout le monde condamne, étaient non moins chaudement félicités que F** lui-même. Mais cela importait peu : les *catholiques libéraux* n'en triomphaient pas moins.

VIII

LES DEUX TÊTES DU MONDE

« Rome et Paris sont les deux têtes du monde. » Déodat nous l'affirme, et l'assertion nous plaît assez, sauf les mots suivants : « L'une spirituelle, l'autre charnelle. » Rome est la tête spirituelle, et nous ne le contestons pas; mais nous nions que Paris soit la tête charnelle du monde; elle en est la tête très-intelligente. Il est absurde de prétendre que cette tête-là veut abolir l'autre. « Paris, la tête charnelle, pense que le monde n'a plus besoin de Rome, et que cette tête spirituelle déjà supplantée (par qui?) doit être abolie. » Non, Déodat, Paris, tête intelligente n'a point de ces visions abolitio-

nistes ; elle distingue très-bien ce que les ultramontains s'obstinent à confondre, les droits à la perpétuité et à l'épanouissement de l'idée religieuse, du bagage que les hommes chargés de propager cette idée s'obstinent à traîner avec eux. Paris, tête intelligente et plus catholique qu'elle ne le croit peut-être elle-même, s'incline volontiers devant Rome, la tête spirituelle ; elle s'inclinerait plus bas encore, si elle ne trouvait pas que la triple couronne dont celle-ci s'est affublée a quelque chose de trop mondain, de trop charnel, puisque c'est vous qui avez prononcé le mot. Paris veut réformer la coiffure de la Rome spirituelle ; affaire de logique et de goût, rien de plus.

Déodat, vous calomniez Paris, cette tête intelligente du monde, en disant : « On jure bien aussi que ce n'est pas Paris, mais bien Florence qui propose d'abattre Rome. Florence n'est pas une tête, pas même un bras. Est-ce que c'est le bourreau qui tue? »

Vraiment, Déodat, *le parfum de Rome* qui s'exhalait de votre âme embrasée *d'admiration* quand vous *méditiez de mettre en présence la ville de l'esprit, qui va périr, et la ville de chair, qui la tue,* vous portait étrangement au cerveau ; et c'est là l'excuse de

ces lignes violentes. Peut-être aussi qu'en les écrivant vous aviez un autre but. Votre *turlutaine* du quart d'heure, Déodat, est de vous compromettre. Vous trouvez que cela est excessivement difficile, vous vous en désolez ; n'auriez-vous point imaginé qu'en accusant la *ville de chair* de vouloir tuer la *ville de l'esprit*, vous pourriez vous compromettre, être attaqué en calomnie par la ville de chair? Hélas! pauvre Déodat, vous avez échoué : soit habitude de vos violences, soit dédain, vos amis ont eu beau parcourir tous les carrefours de la *ville de chair* en criant bien haut : Déodat a été trop loin ; on ne laissera pas passer cela! leurs clameurs n'ont pas donné l'éveil. On a laissé passer *cela,* et vous n'aurez pas encore cette fois, ô Déodat, les honneurs du martyre.

IX

LA DÉVOTION AU PAPE

Permettez-moi de vous présenter le Père Faber.

C'est un homme très-connu à Londres, docteur en théologie, habile docteur, je vous l'assure, et, de plus, membre de l'Oratoire de Saint-Philippe-de-Néri. Ce n'est pas le premier venu, et sa connaissance ne vous déplaira pas.

Comme tous les révérends Pères de notre temps, c'est un violent ultramontain. Ayant mission de convertir au catholicisme ces flegmatiques anglicans, il a inventé un procédé immanquable, il leur a prêché *la dévotion au Pape.*

— Quel blasphème ! s'écrie un mien ami gallican. La dévotion s'adresse à Dieu; elle constitue un culte. On ne doit de culte à aucune créature vivante. Les païens faisaient cette grossière adulation à leurs empereurs. Est-il possible de voir aberration pareille dans notre Église? Nous devenons fous. Faudrait-il au moins que le pape fût mort et canonisé pour qu'on pût lui rendre le culte permis envers les saints.

Mon ami gallican, calmez-vous ! Vous auriez eu raison dans l'Église, il y a un siècle. Mais le Père Faber et les siens ont changé tout cela; et aujourd'hui vous avez tort. Le courant nous porte vers ces folies. Elles sont providentielles; donc très-utiles. Il y a des misères qui ne se réforment pas. Dieu veut que tout tombe, la misère et le misérable qui la porte. Il n'y a que les excès pour détruire les vieilleries. Il faut que l'Eglise soit poussée aux excès avant de se rajeunir. Les tempêtes renouvellent les flottes, en brisant les vieux navires sur les récifs.

Écoutez le traducteur français du Père Faber : il reconnaît bien que « cette doctrine pourra paraître neuve à quelques personnes ». Homme naïf ! Mais cela ne saurait l'arrêter. La doctrine de la dévotion au pape

est par lui déclarée solide. Et afin qu'on sache très-bien ce qu'il entend, il nous affirme que « ce n'est pas seulement du respect ni même de l'amour filial que nous devons au Saint-Père, *c'est une espèce de culte, une véritable* dévotion », ainsi que le dit l'illustre et pieux oratorien. Mon gallican, vous n'avez plus qu'à vous taire.

— C'était un fou, que votre Faber! me répond mon ami.

Pas du tout, il savait fort bien ce qu'il disait, et il savait très-bien son but. On n'est pas moine pour rien. Ne faut-il pas, en prêchant le Christ, prêcher un peu l'ultramontanisme? Écoutez.

« Le Souverain Pontife est la troisième présence de Jésus parmi nous. (Quand c'était Alexandre VI, la représentation était belle.) Le pape jouit parmi les monarques de la terre de tous les droits et de toute la prééminence souveraine de la sainte humanité de Jésus. — De droit divin, il ne peut être le sujet de personne. — Il est roi en vertu même de son ministère, — On pourrait aussi bien essayer d'être bon chrétien sans la dévotion à la sainte Vierge que sans la dévotion au pape. — La dévotion au pape est *une partie essentielle de la dévotion chré-*

tienne. — La dévotion au pape est un élément indispensable de toute sainteté chrétienne, de telle sorte que sans elle il ne peut y avoir de solide piété. — Lorsque l'Église est en paix, on conçoit que les catholiques ne comprennent pas, comme ils le devraient, de quelle nécessité est la dévotion au pape, et combien elle est essentielle à la piété chrétienne. La royauté temporelle du pape elle-même est une partie de la religion. »

J'allais continuer mes citations, surtout celle où, faisant allusion aux souverains qui « peuvent sacrifier les droits du pape aux exigences momentanées de leur propre lâcheté, à l'exemple de Pilate », il ajoute : « Il peut y avoir dans les gouvernements des lâchetés dont aucune autre lâcheté humaine ne saurait atteindre la profondeur. » Mon gallican m'interrompit.

— Épargnez-nous ces sottises, je vous en conjure. Assez, assez du Faber!

Il avait raison : c'était assez de ce fanatique placé par l'école ultramontaine au rang des grands mystiques de ce siècle dont la personnalité fait honneur à l'Église.

Je vous abandonne donc le Faber. Comment comprendre qu'on espère, avec de telles folies, ramener à l'unité romaine les graves

Anglo-Saxons, dont les ancêtres brisèrent avec Rome pour des griefs autrement tolérables que cette idolâtrie de pontife, aussi dégradante que le fétichisme? Le beau moyen de convertir les réformés!

X

PIERRE SYLLABUS ET LE MELON D'ALBÉRIC

Il me tombe sous la main un numéro du *Figaro*; j'aime ce journal : il est spirituel, pas tous les jours, mais on n'est pas parfait ; et qui pourrait, bon Dieu, avoir de l'esprit tous les jours ?

Le Figaro ne nage pas précisément dans les eaux des ultramontains ; mais il a des intimités avec quelques-uns d'entre eux ; parfois il leur prête sa lancette ou sa guitare, et les lecteurs du *Figaro* sont tous surpris d'entendre un air clérical au lieu d'une chanson de la libre pensée.

Dans le numéro du 27 janvier dernier, la

guitare a été mise aux mains de Pierre Syllabus, qui tout de suite a modulé une complainte sous ce titre : *Lettres cléricales*.

Pierre Syllabus, qui êtes-vous ? Où perchez-vous ?

Vous êtes bien curieux, lecteur ! Ne voyez-vous pas que Pierre Syllabus est un pseudonyme. Les ultramontains, après avoir crié contre moi, pauvre abbé ***, à l'*abomination de la désolation* prédite par le prophète Daniel, parce que je ne voulais pas leur livrer mon nom, se servent du pseudonyme pour cacher le leur. C'est leur droit à eux. Il paraît que ce n'est pas le mien. La secte ultramontaine a deux poids et deux mesures. Ceci constaté, écoutons la complainte de Pierre Syllabus.

« Il importe peu de savoir qui je suis. »

Je crois qu'en effet il importe fort peu.

« Ce que je dirai, on le verra bien, pour peu qu'on daigne me lire. »

O chantre de feu La Palisse ! même avec la guitare de *Figaro*, auriez-vous mieux dit que Syllabus ?

« Je n'ai point de masque, je veux combattre à visage découvert. »

Tout beau, Syllabus ! On ne combat point à visage découvert quand on prend un pseu-

donyme. Je ne vous blâme pas d'avoir fait cela; je ne crierai point haro sur vous, comme les vôtres, et peut-être vous-même l'avez fait sur moi; je ne vous sommerai point d'ôter votre « vilain masque ». Que gagnerais-je à vous voir démasqué?

« Que vous importe le nom du soldat? »

Syllabus, vous avez raison, il n'est pas nécessaire de connaître le nom de l'abbé *** ni celui de Syllabus.

« Regardez son drapeau, inspectez ses armes. »

Bravo, Syllabus, je dis comme vous:

Regardez le drapeau de l'abbé ***. C'est celui de cette religion catholique que nos pères avaient faite si grande et que l'on rapetisse de nos jours avec tant d'acharnement, de cette religion qui conduisit si longtemps l'humanité dans la voie du progrès et qu'on veut à présent poser comme une barrière contre le progrès.

Votre drapeau, Pierre Syllabus, comme votre pseudonyme l'indique du reste, c'est celui d'un fils dévoué à l'Église, très-bien. Vous souscrivez au *Syllabus*, c'est votre droit. Mais une petite question, s'il vous plaît. Etes-vous pour le *Syllabus* suivant Mgr d'Orleans ou pour le *Syllabus* suivant MMgrs de

Poitiers et de Montauban? Ce n'est pas tout à fait la même chose, bien que ces illustrissimes aient reçu les mêmes félicitations, l'un pour avoir atténué la portée du texte, les autres pour l'avoir pris dans son sens le plus rigoureux.

« Resterait la question de prudence : — Vous allez vous compromettre, me disait un excellent ami. »

Vous compromettre! et comment? Vous ajoutez avec une grande naïveté :

« La chose est possible quoique peu probable. Je veux présumer mieux que cela des dieux qui tiennent entre leurs puissantes mains les destinées des faibles mortels. »

Que votre ami se rassure, les dieux ne lanceront pas leurs foudres sur vous. Que gagneraient-ils à exterminer Syllabus?

« Puissé-je seulement ne compromettre à aucun degré la cause qui est la mienne ! »

Souhait pieux! Non, Syllabus, vous ne vous compromettrez pas et vous ne compromettrez pas votre cause. Vous n'êtes pas compromettant le moins du monde, je vous l'assure. Le « grand Veuillot », pour lequel vous prenez aujourd'hui les armes, à la bonne heure; en voilà un qui compromet bien une cause, qui démolit prestement un

édifice et qui en bouleverserait les assises si elles n'avaient pas été posées par une main toute-puissante n'ayant besoin pour défendre son œuvre « ni du grand Veuillot, ni de Pierre Syllabus ». Cette main laisse détruire ce qui a été fait par l'homme, mais elle saura bien restaurer l'édifice et lui rendre sa splendeur.

Syllabus n'a posé toutes ces prémisses que pour en arriver au « grand Veuillot »; c'est pour cela qu'il nous prie « d'inspecter ses armes ».

Inspectons donc le fusil à aiguille de Pierre Syllabus, partant en guerre contre les ennemis de Veuillot.

O monsieur Veuillot! il me semble vous entendre dire, avec cet accent inimitable que l'on vous connaît :

« Voilà donc quel vengeur s'arme pour ma querelle! »

Et pourquoi défendez-vous Veuillot, Syllabus? Est-ce que Veuillot a besoin d'être défendu? D'ailleurs, n'est-il pas l'agresseur? Tous les honnêtes chrétiens et tous les libres penseurs qu'il a insultés se mettraient en frais de gros mots contre lui que l'avantage lui resterait toujours : les moins polis n'arriveraient jamais à la hauteur où il a élevé

l'insulte. M. Schérer, que vous qualifiez d'irritable, définit très-bien la position des insultés en face de l'insulteur, en disant «qu'on reste sans armes devant cette insolence d'homme mal élevé ».

Syllabus ne tolère même pas qu'on réponde à M. Veuillot avec modération ; et Albéric Second lui semble outrecuidant, parce qu'il a relevé une impertinence du « grand Veuillot ». Si encore cette impertinence avait été spirituelle, Albéric est un si bon enfant qu'il en eût ri tout le premier. Bien qu'il ait le mérite d'être un chroniqueur charmant sans tremper sa plume dans l'acide prussique, il sait bien que l'esprit gaulois peut entraîner à commettre quelque malice contre le prochain ; ce sont là les fautes vénielles des littérateurs. Mais, mon cher Syllabus, souffrez que je vous le dise, l'attaque de Veuillot contre Albéric est bête, le melon qu'il lui place sous le bras n'a pas de sel. Ce melon m'a donné à penser. Est-ce que le grand Veuillot, par hasard, aurait permis à ses amis d'intercaler dans son livre quelques petits articles ? Ce melon, Syllabus, ne vous appartiendrait-il pas ? Je vous en crois bien capable. Veuillot, dans ses *Libres Penseurs*, a commis les *navets* ; mais ces *navets* vou-

laient dire quelque chose ; le melon ne veut rien dire. Non, cette stupidité n'est pas du « grand Veuillot » ; et il s'est moqué de son public, en la laissant insérer dans son livre par Syllabus.

XI

ÉPIDÉMIE SUR LES GALLINACÉS

Nous avons tous, plus ou moins, l'instinct d'imitation. En cela nous ressemblons au singe. Ne croyez pas qu'en notant cette similitude, je veuille établir un degré de parenté entre nous et le gorille. Je proteste et je protesterai toujours contre le singulier système d'un écrivain très-spirituel et au fond très-sérieux, l'auteur du *Progrès*. En écartant le gorille et quelques autres questions de détail, j'ai trouvé dans le livre de M. About plus de parfum de vrai christianisme que dans beaucoup d'ouvrages sortis de l'officine des veuillotistes. Ceci dit en passant, revenons à l'instinct d'imitation.

Il est très-développé chez les hommes placés dans une position dépendante, surtout s'ils se trouvent sous la férule de maîtres absolus.

C'est ainsi que lorsqu'un prélat, dans une occasion solennelle, lance soit un mandement, soit une brochure à grand effet, aussitôt, dans un rayon de la ville épiscopale, assez restreint pour que l'écho de sa parole puisse arriver à son oreille, les curés s'emparent du thème de leur évêque, s'escriment sur les malheurs du temps, sur les révolutionnaires, sur l'esprit moderne, sur les francs-maçons, etc., etc., s'inquiétant bien moins d'être compris de leurs ouailles que de cette pensée : M. le comte de *** ou madame D..., à leur première visite à l'évêché, parleront certainement de mon prône à Monseigneur ; il verra que je partage ses opinions, et... Inutile de suivre ces braves gens dans leurs ambitieux rêves.

Je connais un curé, dans le diocèse d'O..., qui n'est pas un ambitieux, mais un esprit médiocre. Il est fier du talent et de la réputation de son évêque; et, se sentant incapable d'arriver à sa hauteur, il s'est fait son singe, ou, pour mieux dire, son perroquet. Il reproduit, à sa manière, tout ce qui tombe de

la plume ou des lèvres du prélat. Il a soutenu avec lui les *classiques*, qu'il n'avait jamais lus, et la politique romaine, dont il ne savait pas le premier mot. Il a commenté l'Encyclique à ses paroissiens, qui ne s'en préoccupaient nullement; et il a démontré que jamais manifeste plus libéral, plus favorable à la civilisation moderne, au progrès, à la liberté civile, politique et religieuse, n'avait été lancé dans le monde catholique. Ses paroissiens n'ont pas lu le *Syllabus :* ils ont cru leur curé sur parole. Le brave homme, du reste, était de bonne foi.

Les inondations arrivèrent, puis le choléra; mais la paroisse de mon digne curé était située sur une hauteur et ne craignait point d'être submergée. La santé de la population était parfaite; et le curé, après avoir lu le mandement de son évêque à ses paroissiens, était fort embarrassé pour leur en faire une application particulière. Les fléaux manquaient.

Mais une cruelle épidémie se déclara tout à coup, dans la commune, sur les gallinacées. Les fermières les voyaient tous les jours tomber autour d'elles; et elles jetaient les hauts cris. Ces précieux volatiles formaient le plus clair de leur petit revenu. Le produit leur en

était abandonné par leurs maris; et les belles coiffes de dentelles, les mouchoirs aux éclatantes couleurs étaient achetés sur la place même du marché où l'on avait vendu et les œufs et les poulets gras. Hélas! plus de poules, plus de couvées, partant plus de beaux atours pour les ménagères et pour leurs filles! C'était une désolation. Le curé, bonne âme s'il en fût, prenait part à la douleur de ses paroissiennes. Mais l'occasion était belle de tirer une grande leçon de la terrible épidémie.

Il ne la manqua pas.

Un dimanche, qui terminait une semaine pendant laquelle les victimes du fléau étaient tombées, dru comme grêle, du joug où elles perchaient mélancoliquement, le curé expliqua à ses paroissiens que leurs désastres étaient une punition du ciel irrité par nos crimes, par ceux des révolutionnaires. « On s'attaque à Dieu même, on veut lui prendre son petit domaine temporel. » Et les spectacles, et les grands et les petits journaux, et la profanation du dimanche, et la vie licencieuse des femmes et des impies, etc., etc. Bref, Dieu était irrité; et il se vengeait en envoyant des sauterelles en Algérie, et en tuant les poules dans cette petite cité. La

cité n'était qu'un village; mais le curé, singe de son évêque, se piquait de littérature; il aimait les mots pompeux.

Or, voilà qu'après la messe et lorsqu'il terminait son modeste repas, il vit entrer à la cure une demi-douzaine de commères qui lui demandèrent des explications.

— Savez-vous bien que nous ne comprenons rien à votre sermon? lui dit la plus délurée. Moi, Marie-Jeanne, je soutiens que vous avez dit que Dieu faisait mourir nos poules pour nous punir de nos péchés; et voilà Catherine qui prétend avoir compris que nous sommes punies pour les péchés des autres.

— Mais certainement, ma chère Marie-Jeanne, Dieu punit, par les malheurs qu'il envoie, les péchés de chacun en particulier et les péchés de tous en général. Si vous saviez, Marie-Jeanne, comme l'impiété déborde de toutes parts! cela est effrayant!

— Je ne savais pas que l'impiété eût débordé, je n'avais entendu parler que de la Loire.

— Vous ne comprenez pas; l'impiété, c'est le mal; ce sont les hommes qui nient Dieu dans leurs livres, comme cet infâme Renan, et Littré, et Taine, et Garibaldi, qui veut dé-

trôner le pape. Voilà ce qui attire la colère de Dieu.

— Nous ne connaissons pas ces messieurs-là, nous ne lisons pas leurs livres; nous ne voulons pas détrôner le pape, puisque nous vous donnons pour lui toutes les fois que vous faites la quête du denier de saint Pierre. Je pense bien que le bon Dieu a noyé ou brûlé tous ceux dont vous venez de parler; et il a bien fait, puisqu'ils se permettaient de lui dire des injures; mais nous ne devons pas payer pour eux.

— Ma pauvre Marie-Jeanne, vous ne comprenez pas les desseins de Dieu. MM. Renan, Littré, Pelletan, Garibaldi se portent à merveille. Dieu les attend. Il veut leur laisser le temps de se convertir. « Il est sûr de les retrouver dans sa bonté ou dans sa justice. »

— Oh! pour cela, monsieur le curé, nous vous comprenons. Dieu nous ordonne de pardonner à nos ennemis, et il nous en donne l'exemple en pardonnant à ceux qui l'insultent. Mais alors nos poules meurent parce qu'elles doivent mourir, et la Loire déborde parce qu'elle doit déborder; et le bon Dieu, si bon pour ceux qui l'offensent, ne nous punit pas pour les autres : ce ne serait ni juste ni bon.

— Voyons, Marie-Jeanne, raisonnons un peu. Vous parlez « *comme s'il n'y avait pas d'autres péchés que ceux de MM. Renan et Taine, des francs-maçons et de Garibaldi.* » Mais il y a les vôtres, Marie-Jeanne, les miens ; et Dieu a bien le droit de les punir.

— Soit, monsieur le curé, cela, je le crois ; mais Dieu n'envoie pas un désastre à toute une commune pour punir les péchés de quelques-uns. Si j'ai péché, Dieu me punira ; mais il ne punira pas Catherine pour moi.

— Mais nous sommes tous pécheurs.

— Nous ne le sommes pas plus cette année qu'il y a dix ans, vingt ans ; et, de mémoire d'homme, on n'avait vu de peste semblable à celle qui est tombée sur nos pauvres volailles. Elles sont presque toutes mortes. Au lieu de valoir moins qu'autrefois, monsieur le curé, nous valons mieux. Depuis dix ans que vous êtes ici, tout le monde est arrivé peu à peu à faire ses pâques, les jeunes comme les vieux. Nous sommes de bonnes mères de famille ; nous apprenons à nos enfants à faire leur prière ; nous envoyons nos filles chez les Sœurs. Elles les tiennent bien un peu trop de temps à dire des chapelets, mais nous passons là-dessus. Pourquoi le bon Dieu nous punirait-il à pré-

sent plutôt qu'il y a vingt ans, où pas un homme n'allait à l'église et les femmes bien rarement, depuis que votre prédécesseur avait fait causer, vous savez? sur la femme du vieux Thomas et sur les filles de Grand Pierre.

— Assez! assez! cela doit être oublié. Oui, mes bonnes paroissiennes, vous aimez le bon Dieu; mais vous ne comprenez pas sa justice. Nous devons tous payer les uns pour les autres. Vous êtes ici des femmes honnêtes; mais ailleurs! Ah! mes chères amies, cela fait frémir rien que d'y penser. A Paris, dans cette Babylone moderne, il y a des femmes éhontées, elles se promènent sur les boulevards, au bois de Boulogne, dans des toilettes! Des chapeaux de garçon, des bottes, des gilets, que sais-je? Et puis, le reste, dont je ne puis parler ici... Savez-vous, Marie-Jeanne, comment on les appelle, ces femmes? Des *cocottes!*

— Eh! c'est à cause de ces *cocottes* que nous perdons nos poules! Jamais nous ne croirons cela.

— Mais puisque nous devons payer les uns pour les autres! Les anciens peuples ont tous cru cela. Tenez, on a fait une brochure magnifique sur cette question. Voici ce que j'y trouve:

« Homère... ouvre son poëme immortel par le dogme de *la Providence* et de *la justice divine.* Le chef de l'armée grecque a offensé un dieu : que fait le dieu? *Le dieu irrité contre le roi*, dit le poëte, envoie une peste au camp des Grecs et les hommes mouraient. »

— Et c'est le bon Dieu qui a fait mourir ces pauvres gens?

— Non, non, Marie-Jeanne, c'est dans l'antiquité : il s'agit des faux dieux.

— Ah ! un faux dieu peut faire ces sottises-là. Voyez-vous, monsieur le curé, vous nous avez dit cent fois que toutes les vertus venaient de Dieu. La justice est-elle une vertu?

— Sans doute, Marie-Jeanne.

— Eh bien, quand mon fils Pierre est méchant, je ne fouette pas, à sa place, mes autres enfants ; et le bon Dieu, qui est encore plus juste que moi, me punira si je fais mal et me récompensera si je fais bien ; mais il ne fait pas mourir les pauvres *cocottes* de mon poulailler pour me faire payer les bottes, les gilets, et puis le reste dont vous ne voulez pas parler, de vos cocottes de Paris.

XII

L'ART ULTRAMONTAIN

Vous êtes-vous arrêté quelquefois devant les magasins de la statuaire et de l'imagerie catholique? Tout cela ne se produit aujourd'hui et ne se vend que sous l'inspiration des hommes de l'ultramontanisme. Ils ont pris, dans l'Église, la direction de l'art.

J'avais remarqué, chez un marchand de tableaux du quartier Saint-Sulpice, une fort jolie Vierge tenant l'enfant Jésus. C'était de bon style, noble et pur. Il n'y avait pas de chapelle et d'église à laquelle cette toile ne pût faire honneur; et le prix coté était raisonnable.

Près de là étaient des croûtes horribles, des copies de la prétendue Immaculée-Conception de Murillo, qu'on a si justement comparée à une Velléda, d'autres Immaculées plus hideuses encore, ayant tout de la femme, hors la grâce vraie et la chasteté; des saints ignobles; des saint Joseph avec ce visage effaré qu'on croirait que tous les artistes du monde, depuis l'invention de la peinture à l'huile, se sont entendus pour donner au protecteur de Marie; des christs à figure blonde et fade, montrant sur la poitrine d'immenses cœurs entourés de rayons lumineux; des descentes du Saint-Esprit sur la Vierge et les apôtres, quelle Vierge, bon Dieu! et quels apôtres! C'était bien, en plein Paris, dans la ville renommée des artistes, l'exhibition la plus étrange de toutes les horreurs de la peinture.

J'avais félicité le marchand de son joli tableau.

— Voilà une toile qu'on va vous enlever au premier jour, lui dis-je.

— Ah! monsieur, l'abbé, me répondit-il, voilà cinq ans que je l'expose, cinq ans qu'elle est en évidence, comme vous la voyez; et personne n'en a voulu.

— Vous plaisantez ? lui dis-je.

— Oh ! non, monsieur. Je regrette bien l'argent qui dort là-dedans. J'ai eu beau l'offrir...

— Mais les maisons religieuses ?...

— Ah ! oui ! Il y a environ un mois, une supérieure de communauté, suivie d'une autre religieuse, entra dans mon magasin. Elle voulait un tableau. Je m'empressai de lui offrir celui-ci. — Mais, me dit-elle, je n'en veux pas. — Je vous assure que c'est un tableau de mérite. — Oh ! bonne mère, ne prenez pas ça ! dit la religieuse suivante. Ce n'est pas notre sainte Vierge à nous, c'est une mère et un enfant. — Vous comprenez que je n'insistai pas.

— Mais des prêtres intelligents !

— Les prêtres, moins que les autres.

J'étais étonné. Je repris :

— Je croyais que le voisinage des Jésuites vous était favorable. Ils ont quelques connaisseurs en archéologie, le Père Martin en particulier ; et, quand on se frotte un peu aux monuments, on en vient bien vite à aimer les tableaux.

— Laissez donc ! un de ces Pères m'a fait acheter cinq ou six mauvaises toiles pour la chapelle d'un château qu'une dame, dont il

est le directeur, a fait construire. Il a horriblement marchandé pour la dame, et n'a voulu que de la pacotille.

— Je croyais les bons Pères plus artistes que cela.

— Artistes ! s'ils sont tous comme celui dont je vous parle, ils ne le sont guère.

Le bonhomme craignit de s'être trop avancé.

— Que cela soit dit entre nous, monsieur l'abbé ! Vous comprenez, je suis marchand.

— Oh ! ne craignez rien, je ne vous trahirai pas. Je les connais beaucoup ces bons Pères, quoique je les fréquente peu. Mais je pensais qu'ils renonçaient enfin au *style jésuite*, qui a couvert la Belgique, l'Espagne, tout le nouveau monde, de monuments d'une horrible décadence.

— Je ne le vois pas trop, si j'en juge par les autels de leur chapelle de la rue des Postes. Ils ont fait fabriquer des saints et des saintes en cire, le tout de grandeur naturelle ; les reliques sont enchâssées dans cette cire, et ces grands corps sont étendus sous l'autel derrière des vitrines. Ah ! monsieur l'abbé, puisque nous parlons entre nous et que vous m'avez l'air d'un honnête homme, je vous dirai que cela fait mal à voir. Je suis

un peu artiste moi-même, quoique marchand. J'ai un peu vu, et je dois vous avouer que ces exhibitions de belles jambes en cire mal couvertes de draperies écarlates, blessent le goût autant que la décence.

Il soupira.

— Moi-même, hélas! je vends ici des choses dégoûtantes. Il faut bien tenir ce que demande le client.

Et d'un geste de désespoir, il me montra ses Sacrés-Cœurs, ses Immaculées, ses Pentecôtes.

— En être là, monsieur, pour notre époque, quand nos artistes produisent de si jolies choses en d'autres genres, c'est pitié!

Cet homme parlait bien et m'avait fait plaisir.

J'étais, pour le moment, en flâneur dans les quartiers de la rive gauche, cherchant à me reposer de l'agacement de nerfs que m'avait donné la lecture des *Odeurs de Paris*. Je m'assis; et, suivant du regard beaucoup de toiles que je n'avais pas remarquées encore, je tombai sur une *Apparition de Notre-Dame de la Salette*.

Maximin et Mélanie étaient debout, l'air bête et effaré, devant une dame bizarrement accoutrée. Elle avait des souliers blancs avec

des roses de toutes couleurs autour de ses souliers; ses bas étaient jaunes, son tablier était jaune; sa robe blanche était parsemée de perles. Elle avait un fichu blanc garni de roses, un bonnet haut comme les portent les Dauphinoises, mais recourbé en avant, une couronne avec des roses autour de ce bonnet; son cou était entouré d'une chaîne portant un crucifix. Ce crucifix avait à gauche des tenailles, à droite un marteau. La figure, était pâle et allongée. Le peintre avait très-exactement rendu le récit officiel de l'apparition. Il n'avait pas manqué, selon ce même récit, de faire les pieds de la Vierge ne touchant pas le sol, mais portant sur le bout de l'herbe. Ce sera une preuve éclatante à tous de la fausseté du récit de l'apparition, puisque la montagne de la Salette, couverte d'herbes fines aux mois de mai et de juin, ne présente en septembre qu'un gazon ras que les bêtes ont tondu depuis plusieurs mois.

— La laide chose! m'écriai-je. Vous ne trouverez personne pour vous acheter cela. Cette Vierge, tant idéalisée par nos visionnaires, prend ici un aspect de folle. Si on avait voulu faire une dérision du catholicisme, on n'aurait pas mieux réussi. Jetez-moi cette saleté aux chiffons!

Mon artiste marchand partit d'un éclat de rire.

— Ah! monsieur, c'est ce que je vends le plus! Le peintre qui s'abaisse à faire cela, gagne largement son année à me fournir et à fournir mes confrères. Nous expédions en province.

Et Bernadette Soubirous dans sa grotte, voulez-vous la voir?

Ouvrant alors la porte de son arrière-boutique, il me montra l'extatique de Lourdes dans son pauvre costume de Pyrénéenne, au moment où elle croit voir l'Immaculée.

— Digne pendant de la Salette! m'écriai-je.

— Aussi nous vendons cela autant que le reste. Payé rubis sur ongle! Le laid dans ce monde-là, c'est le beau. On parle de réalisme dans l'art; on le reproche à nos artistes. Leurs pauvres petites Vénus grelottantes au milieu de touffes de fleurs, ou s'enveloppant de gazes, ne sont pas très-chastes, je le reconnais; mais, au moins, c'est le corps gracieux de la femme; c'est toujours un hommage rendu par l'art à la plus belle création de Dieu. Mais ces hideuses figures, que disent-elles? Ce n'est pas du réalisme comme l'a conçu ce brave Courbet, c'est du réalisme

comme l'exécuteraient des Peaux-Rouges.

Je ne parle pas de sang-froid, reprit-il; et j'ai honte d'être marchand de ces vilaines choses.

— Oh! certainement, lui dis-je, Dieu, qui est l'inspirateur du beau, vous tiendra compte de vos souffrances d'artiste.

Ce pauvre homme faisait réellement ici-bas son purgatoire.

J'examinai alors la toile qui représentait Bernadette. C'était bien en effet la fille ignorante arrivée à l'illuminisme, quelque chose de l'ange et quelque chose de la bête. Ce front déprimé et bas, ces yeux dilatés étrangement, ce *facies* allongé, cette bouche niaise, ces aspérités osseuses, indice du penchant à l'ascétisme, rendaient parfaitement, mais durement, l'extatique de Lourdes.

O peinture chrétienne! si suave dans les catacombes, plus suave encore sous le pinceau divin de l'humble Fra Angelico, le grand miniaturiste du catholicisme, tu es descendue, en plein dix-neuvième siècle, aux fades Sacrés-Cœurs, aux langoureuses Immaculées, aux reproductions grossières des scènes ridicules de la Salette et de Lourdes! Voilà ce que nos saints de l'ultramontanisme ont fait de toi!

Je serrai la main du marchand.

— Du silence sur notre conversation, me dit-il. Nos clients n'ont pas de goût, et il y en a de redoutables.

Je continuai ma course vagabonde dans le pays où l'on vend des saintetés, et j'arrivai près du *Gesù*. Les révérends Pères font maintenant du gothique. C'est mieux que leur architecture des trois derniers siècles. Mais encore celle-ci était-elle à eux, leur œuvre mauvaise, leur bâtarde conception. Ils n'ont plus cette vitalité qui s'accentue par quelque chose; ils sont descendus à la dernière décadence, ils copient.

Ils devraient bien trouver l'art religieux moderne ; mais leur talent ne va pas à cette hauteur. Produire un art, c'est rendre une idée. L'idée manque chez eux plus qu'ailleurs. Donc de l'art, jamais! C'est triste, mes illustres Pères, mais vous êtes stériles.

Ce qui va son train autour de vous, c'est le négoce des boutiques de statuaire religieuse. J'entrai dans une d'elles. J'examinai les madones, les jolies crèches, les saint Joseph, les saint Louis de Gonzague, les saints Stanislas Kostka.

J'avais vu l'odieux en peinture, mais il y a toujours sous le pinceau un jeu de lumière

adoucie qui ôte à la toile la plus misérable ses tons de crudité. Maintenant j'avais sous les yeux tout le barbare de la statuaire.

O Vierges poupées, avec vos joues coloriées en rose et vos petites bouches en cœur, Immaculées en attitude de prêtresses sur le trépied, que vous rendez bien l'esprit religieux de l'époque! Celui qui peut vous regarder sans éprouver une répulsion d'instinct, celui-là est descendu jusqu'à la stupidité béate. Vous lui allez! Il peut jouir. Quelles poses, grand Dieu! Quelles faces de marottes!

Je demeurai ébahi devant cette statuaire écœurante.

— Bonjour, madame! dis-je brusquement à la demoiselle qui tenait ce ridicule magasin.

Et je cours encore.

Un homme de talent, qui s'est égaré parmi les ultramontains de la catégorie du *Monde*, M. Léon Gautier, un garçon qui a appartenu à l'École des Chartes et qui a dit quelquefois des choses sensées au milieu du fatras violent des illustres de la rue de Grenelle, n'a pas pu se dépouiller assez de ses bons instincts pour accepter cet art de lamentable barbarie. Aussi sévère que nous, il s'écrie :

« Images à dentelles et à ressorts, lyres, colombes roucoulantes, échelles mystérieuses, orangers à surprises, guitares, cœurs trop enflammés, Vierges mielleuses, Enfants-Jésus en cire et en carton-pâte, petites chapelles mécaniques, petites horreurs de tout genre, que voulez-vous de moi? C'est la vingtième fois que je vous jette l'anathème, et ce n'est pas la dernière. Il faut que vous disparaissiez à tout prix. Il faut que vous cessiez d'affadir les cœurs, de gonfler les paroissiens des jeunes filles et d'efféminer leurs âmes. *Delenda est Carthago!* »

Oui, vous avez mille fois raison. Il faut détruire cette Carthage. Mais, imprudent! cette Carthage, c'est vous et les vôtres. Vous ne voyez pas que vos petites images, vos statues, vos tableaux, tout cela n'est qu'une traduction d'idées? On n'en vient à fabriquer les chapelles mécaniques qu'au temps où les notions vraies du temple selon l'esprit ont disparu dans l'Église, et où les décorations mécaniques, comme à l'Opéra, ont envahi le grave tombeau des catacombes; vous avez vos Vierges mielleuses, parce que vos innombrables petits livres sur la Vierge, vos quarante mille prédications du Mois de Marie, chaque année, ne présentent qu'une

Vierge mielleuse, puisque ce mot vous va. Vos cœurs trop enflammés sont nés de l'extravagance ascétique prêchée à vos jouvencelles auxquelles des directeurs imprudents enseignent « à mourir de regret de ne pouvoir mourir. »

Vous n'aurez plus de colombes roucoulantes, le jour où pénitentes et confesseurs ne roucouleront plus les langoureux épanchements du mysticisme. Les images à ressorts tomberont avec une religion à ressorts, que la théorie jésuitique fait chaque jour prévaloir de plus belle. Tant que le catholicisme des grands mystiques, comme vous le nommez, de votre père Faber, de votre sœur Emmerich, de votre curé d'Ars, triomphera, la Vierge, la femme forte du Calvaire, ne sera que « la petite fille sucrée et souriante ». Vos prêtres, même professeurs de facultés de théologie, écriront des livres comme ceux de l'abbé Davin et de l'auteur du *Diable a-t-il des cornes?* Et tous vos pères, jésuites, carmes, franciscains produiront ces œuvres inconcevables et écœurantes qui s'étalent dans les prospectus des libraires pieux du quartier Saint-Sulpice.

Homme à contradiction, vous parlez des lettres de Bossuet, de ses *Elévations sur les*

mystères, et vous dites que là « il n'y a pas de langueur, ni de pamoisons, ni de nerfs, ni de vapeurs ». Je le crois bien. Il y a là, et vous le dites, « une piété vigoureuse dont nous avons singulièrement besoin ». Et vous ne voyez pas que le foyer impérissable de ces langueurs, de ces mollesses, c'est précisément la littérature de mysticisme effréné qui compose tous les livres du père Faber, de Catherine Emmerich, de Marie Lataste, livres que vous vous obstinez à conseiller, comme si « la piété vigoureuse » des livres de Bossuet n'était pas la négation formelle de ces livres « fadasses et douceâtres, capables de dégoûter de la piété tous les cœurs vraiment forts et soucieux des grandes choses »? Et qui a dit cela de la littérature pieuse efféminée? Vous.

L'art religieux n'étant qu'une traduction des idées religieuses d'une époque, vous êtes condamnés au supplice de voir croître et se multiplier encore ces petites horreurs de tout genre, tant que vous n'aurez pas ramené ces idées de piété vigoureuse à la Bossuet, qui feraient un catholicisme nouveau au sein du catholicisme affadi que prêchent vos mystiques.

Comprenez donc dans quel cercle, vous,

hommes de bons désirs, vous vous renfermez. Vous ne pouvez être logiques qu'en flétrissant le principe qui fait produire toutes ces laideurs de l'art catholique contemporain. Et le jour où vous entrerez dans le catholicisme rationnel, votre place est auprès de moi, auprès des amis de Bossuet ; et vous tournerez pour jamais votre voile vers des régions plus sereines que celles du *Monde*, où l'on blasphème ce que nous aimons.

Si vous voulez un art chrétien digne des grandeurs de l'Évangile, sortez du paganisme que les mystiques ont implanté dans l'Église ! Acclamez la nécessité de rompre avec les mystiques ! Sinon, dévorez votre honte, et mourez dans « les mollesses » et dans « les pamoisons » avec « les Enfants-Jésus en carton-pâte, les orangers à surprises et les guitares ». Mais ne vous plaignez pas !

QUATRIÈME PARTIE

LES
ILLUSIONS ULTRAMONTAINES

I

LES ULTRAMONTAINS INCONSÉQUENTS

Nous connaissons deux catégories d'ultramontains, deux races profondément antipathiques dans la même espèce : les ultramontains absolutistes et les ultramontains libéraux. Il y a entre eux dissidence profonde, irremédiable, sur un point capital, la liberté.

Pour l'ultramontain absolutiste, la liberté est intrinsèquement mauvaise. L'âme humaine n'a droit qu'à la servitude. L'erreur ne peut être tolérée; et il n'y a d'humanité parfaite que celle où la force, mise à la disposition du dogme, le venge quand il est violé, l'impose quand on le rejette.

Pour l'ultramontain libéral, la liberté est un bien, la force n'éclaire pas la conscience, et il est sage d'accorder la liberté là où le dogme est maître, pour qu'on lui accorde à son tour la liberté, là où il est esclave.

Voilà le dissentiment.

Il y a donc un ultramontanisme mitigé qui recule devant les conséquences rigoureuses de l'ultramontanisme. M. de Montalembert est le chef de cette Église, dans la grande Eglise ultramontaine. La liberté de conscience qu'il faut accepter partout, sinon l'ériger en dogme, telle est la charte de l'ultramontanisme libéral. La liberté de conscience, qui est un mal intrinsèque qu'il ne faut tolérer jamais, telle est la charte de l'ultramontanisme absolutiste, dont nous savons que M. Veuillot est l'illustre représentant.

Ce désaccord entre les libéraux et les absolutistes est un fait capital. Il ne s'est pas produit tout à coup : il a été la résultante d'un long travail fait au sein de l'ultramontanisme, travail après lequel les esprits aux tendances extrêmes se sont jetés dans les déductions rigoureuses de leur principe, pendant que les esprits moins ardents n'ont voulu l'accepter qu'avec des modifications.

Ce schisme dans la même école a marqué douloureusement la brillante carrière de M. Veuillot. Chef de toute l'école, ayant à ses pieds l'aristocratie et l'humble prolétariat, un comte de Montalembert et un Coquille, il tenait le monde religieux.

Mais il vint un jour où il lui fut bien prouvé que jamais les hommes du libéralisme de la nuance Montalembert n'accepteraient la théorie oppressive qui lui paraissait seule logique avec le principe des droits de la vérité à être soutenue par la force. Une séparation violente dut se faire. Cette séparation date des premières années du second Empire. Elle eut toutes les proportions d'un événement.

Voici ce qui en faisait la gravité.

M. Veuillot gardait bien avec lui la Rome rétrograde, les jésuites, les ordres religieux avec les esprits rigoureusement tenaces de l'épiscopat qui refusaient toute concession aux principes. Tout cela se renforçait d'un prolétariat étroit, haineux, fanatique. Mais, en même temps, un parti immense, distingué, honorable, comprenant ce que j'appellerai l'aristocratie de l'ultramontanisme, toute une tribu brillante d'esprits cultivés et du meilleur monde, suivait M. de Montalembert.

C'était, on le reconnaîtra, en mettant à part M. Veuillot avec sa spécialité de vigoureux polémiste, de bien petites gens en réalité que MM. Coquille, Rupert, Davin, Morel, Chantrel, de Maumigny, auprès de MM. de Montalembert, Lacordaire, de Falloux, Albert de Broglie, Augustin Cochin. Il fallait descendre avec M. Veuillot à cette tourbe de petits prosateurs et de petits rimeurs que versent chaque année dans la littérature religieuse les colléges des jésuites. Il fallait monter avec M. de Montalembert vers cette littérature pleine d'urbanité dont M. Albert de Broglie est le modèle dans ses écrits.

M. Veuillot eut peur, bien peur. Il compta les siens. C'était le plus menu frétin du catholicisme, mais heureusement la portion la plus batailleuse, celle qui pouvait risquer tout, même l'injure. Après avoir, durant quelques mois, publiquement larmoyé sur sa séparation avec M. de Montalembert, fier, dans le fond de l'âme, d'être encore un chef redouté, il prit son parti en brave, et guerroya pour son propre compte.

Mais, disons-le, seul il fut logique. Il embrassa les idées romaines dans leur compréhension la plus rigoureuse; et fort de ce

principe, ne voyant de vrai que dans la parole et dans le signe de tête du pape, à l'aide des encycliques déjà faites, des idées émises chaque jour par la *Civiltà cattolica*, l'organe accrédité de Rome, il se mit à foudroyer sans peine la théorie mitigée de l'ultramontanisme libéral.

Une grande chose à accomplir restait à M. Veuillot, c'était de faire condamner tous les libéralismes, celui de son rival comme celui de la civilisation contemporaine. Il manœuvra pour cela avec une extrême habileté. J'ai raconté ailleurs cette curieuse campagne dans laquelle M. Veuillot devait triompher sur toute la ligne.

On se souvient de l'étrange ébahissement qui accueillit le *Syllabus*. C'était colossal de hardiesse et de folie. Condamner toute une civilisation, toutes les conquêtes de l'esprit humain depuis trois siècles, conquêtes résumées par ce mot : liberté de conscience; déclarer cela en opposition formelle avec l'enseignement du pape infaillible; diviser le monde entre les négateurs obtus de la liberté et du progrès et les esprits élevés qui proclament cette liberté comme l'unique séve qui empêche l'humanité de descendre à la dernière barbarie, quelle audace! M. Veuillot

fit faire cela par M. Gerbet, évêque de Perpignan; M. Gerbet le fit faire par les jésuites; les jésuites le firent faire par Pie IX.

Or, M. Veuillot frappait deux coups. Il portait un défi orgueilleux à ce que les ultramontains appellent « la prétendue civilisation moderne », et en même temps il tuait l'ultramontanisme libéral.

Après les flétrissures si acerbes, si expressives du *Syllabus*, prétendre qu'il fût possible encore d'être libéral et catholique à la façon romaine en même temps, c'était trop de hardiesse. Si l'on était sincèrement libéral, que restait-il du principe de l'infaillibilité du pontife? Si l'on était sincèrement ultramontain, que restait-il du libéralisme?

L'ultramontanisme libéral était donc devenu une inconséquence. Il se détruisait par son principe même. En vain M. l'évêque d'Orléans, pris de compassion pour M. de Montalembert, atténua la portée du *Syllabus*, en équivoquant à l'aide des subtilités de la scolastique, en vain il nous donna le curieux spectacle d'un évêque démontrant au pape quelle intention lui, pape, devait avoir eue à chaque proposition qu'il avait condamnée : le coup définitif était porté. On ne pouvait plus être ultramontain et libéral sans être

inconséquent. Il fallait se noyer dans les équivoques de l'évêque d'Orléans, ou proclamer à nouveau la doctrine ancienne de l'Église, avant les prétentions de Grégoire VII, le gallicanisme qui refuse au pape l'infaillibilité doctrinale en dehors du concile œcuménique. Pour être logique, M. de Montalembert et son parti devaient, avec une loyauté qui leur eût fait honneur, se déclarer gallicans.

Ils préférèrent s'entortiller dans cette casuistique d'explications qui indique les causes perdues, et ils en sont là, vaincus très-honorables assurément, complétement dignes de nos doléances, comme les débris d'une armée après une déroute. Ils resteront là, dans ces régions moyennes, où une idée ne peut rien réaliser, parce qu'elle est radicalement frappée d'impuissance. L'ultramontanisme inconséquent, très-suspect à Rome, puisqu'il maintient sur son drapeau ce mot flétri, liberté, très-suspect devant le libéralisme le plus mitigé, parce qu'il maintient le mot repoussé de toutes parts, ultramontanisme, n'a plus autour de lui que des amis douteux, dans le seul monde où il devait s'assurer des adhérents innombrables, s'il eût arboré une doctrine nettement définie.

Plus près du vrai que l'ultramontanisme absolutiste, l'ultramontanisme libéral, si contenu, si modéré, arrive aux mêmes conséquences pratiques pour le catholicisme romain. Obligé de soutenir le principe fatal de l'omnipotence des papes, il perpétue, dans un siècle qui a lu l'histoire et qui sait les choses, cette antipathie irremédiable contre Rome, qui est l'un des plus grands obstacles au retour des masses intelligentes vers le catholicisme.

Allez donc faire des catholiques, en plein dix-neuvième siècle, dans un monde lettré, lorsque préalablement vous devez dire à chaque néophyte, tout imprégné d'idées libérales qui sont le résumé de ce que j'appellerai sa foi sociale et politique, que le pape est juge suprême de toute idée sortant du cerveau humain !

Vous entassez donc les impossibilités autour de vous, vous faites grandir d'année en année les obstacles. La désaffection devient l'état permanent des masses lettrées vis-à-vis de Rome, et ce sont elles qui, en définitive, composent la civilisation.

Voilà, hommes du libéralisme ultramontain, l'impasse où vous avez réduit à se blottir la question religieuse, parce que,

manquant de courage, d'initiative, je dirai plus, de la simplicité honorable qui ne recule pas devant cet aveu : je me suis trompé, vous ne voulez pas désavouer le programme absurde de Joseph de Maistre et de Lamennais, cette théorie écrasante et impossible de l'ultramontanisme.

Devenus gallicans convaincus et sincères, vous sauveriez Rome, parce qu'aujourd'hui surtout, malgré ses vieux errements d'autocratie religieuse, elle compterait avec vous. Vous aimez mieux la laisser à M. Veuillot et aux jésuites qui la perdront. Eh bien ! M. Veuillot et les jésuites ne se lasseront pas contre vous. Ils vous haïssent bien plus que nous les gallicans. Ils ne cesseront de vous combattre jusqu'à ce qu'ils vous aient fait imposer des rétractations honteuses.

Vous serez les captifs qui suivront le char du veuillotisme triomphant; et vous n'aurez pas comme nous, hommes de l'idée de liberté religieuse proclamée par l'élite de l'épiscopat qu'inspira Bossuet en 1682, le bonheur de relever le drapeau d'un christianisme intelligent, seul acceptable par les hommes de progrès, quand le mot de catholicisme, trop compromis dans ce siècle, soulèvera d'in-

vincibles répugnances, et que prendra fin cette longue saturnale dont M. Veuillot est le grand prêtre, et dont les acteurs enthousiastes se trouvent être les fanatiques, les fous qui composent la cohue ultramontaine.

II

LES GROSSES HÉRÉSIES EN PAYS ULTRAMONTAIN

Un étrange phénomène m'a toujours frappé dans le monde de l'ultramontanisme, c'est une sévérité puritaine, à l'endroit de l'orthodoxie, contre tous les écrivains qui n'appartiennent pas à la secte, et l'incroyable tolérance qu'on y professe pour les folies les plus extravagantes auxquelles peuvent s'abandonner ceux qui, une bonne fois, ont donné des gages de dévotion pontificale.

Que l'abbé D*** écrive demain un gros livre pour soutenir cette charmante théorie qu'il y a quatre personnes en Dieu, le Père, la Mère, le Fils et le Saint-Esprit, nul évêque n'ira dénoncer au tribunal de l'*Index* ce

barbarisme théologique. — C'est une exagération pieuse, dira-t-on. — Il croit ne pas pouvoir trop relever les grandeurs de Marie. — L'Église elle-même ne dit-elle pas en parlant de la Vierge : Je suis de toute éternité, *ab æterno ordinata sum?*

Rome trouvera que le zèle de l'abbé D*** a quelque chose d'un peu excessif. Mais, en bonne conscience, peut-elle flétrir un prêtre si pieux qui a fait faire un miracle par un lopin de la soutane de Pie IX?

— Pour cette fois, me dira-t-on, l'exagération est trop forte et nous ne vous la passons pas.

Prenez garde! Je pourrais bien vous prouver que je n'exagère pas outre mesure.

J'ai sous les yeux le numéro 139 d'un journal pieux, qui en est à sa huitième année et qui a pour titre : *Notre-Dame-de-la-Salette*. C'est le numéro du 20 janvier 1867. Fraîche date, vous le voyez.

J'y lis en propres termes que « dans la révélation de la Salette, la sainte mère de Dieu *revêt la personnalité divine.* »

Or nous avions déjà trois personnes divines, donc Marie est la quatrième. Et l'écrivain nous montre Marie *recevant, avant la création du monde, une certaine existence*

par laquelle elle put assister son divin Fils; ce qu'affirme le texte sacré : *Prior omnium creata est sapientia.*

Et il conclut qu'elle « a été associée à l'action divine dans l'organisation et l'institution primitive de l'œuvre du Verbe. »

Lecteur impartial, que dites-vous de ma preuve?

Peut-on revêtir la personnalité divine sans être une personne divine?

Donc M. l'abbé Mathieu, aumônier de l'hospice de La Rochefoucauld, qui date de Paris, 14 janvier, de si merveilleuses choses, a parfaitement placé une humble et faible créature au rang des personnes divines; c'est d'une logique rigoureuse. En faisant créer la Vierge avant les mondes, il lui donne un privilége que l'Église n'a jamais songé à accorder à Jésus, fils de cette Vierge, qui a commencé sa vie humaine sous l'empire des Césars.

Ce gâchis religieux a de terribles conséquences : il fausse dans l'esprit des femmes, qui, à peu près seules avec quelques mystiques du clergé, lisent ces étranges choses, les notions du dogme chrétien, et il prépare dans les masses catholiques ces honteuses aberrations de croyances dont nous sommes

si effrayés, quand nous entendons raconter les superstitions des populations indiennes.

Pourtant M. l'abbé Mathieu, après avoir donné à Marie tous les caractères de la personnalité divine, hésite à dire qu'elle soit Dieu. Il est tout simplement inconséquent.

« Ce n'est pas une divinité, et *ce n'est pas une simple créature*, mais une existence intermédiaire entre la Divinité et la créature, entre l'être incréé et les êtres créés. »

Or, il est de foi, dans l'Église, que Marie est une créature; et il est reçu dans la raison humaine que l'être qui n'est pas une créature est l'être incréé, Dieu par conséquent.

Il ajoute :

« Qui dira ce que ce sublime personnage (Marie) était *au sein de Dieu*, avant la création? Était-ce une intelligence lumineuse au sein de la lumière, ou un *acte pur* au sein de la toute-puissance, ou une flamme d'amour instinctif au sein de l'amour infini, ou tout cela à la fois? »

L'abbé Mathieu, avec une modestie qui me frappe, déclare qu'il ne peut pas le dire. Il eût été plus sage de ne pas écrire ces billevesées, qui ne sont, en réalité, que de grosses hérésies.

Maintenant je ne viens pas attirer les

foudres spirituelles sur le brave aumônier de l'hospice de La Rochefoucauld : on peut être un extravagant en théologie mystique, et dévouer noblement sa vie au malheur et à la souffrance. Seulement je dis ceci : Que si, depuis huit ans, je faisais imprimer dans le diocèse de Toulouse, ou dans tout autre diocèse de France, la centième partie des doctrines excentriques que contient le pieux recueil de *Notre-Dame-de-la-Salette*, mais dans un autre ordre d'idées, il y a longtemps que la Grandeur de Toulouse et toutes les autres Grandeurs eussent dressé le bilan de mes hérésies et proscrit mon œuvre et mon nom ; et ce nom, évidemment, serait exécré de toutes les âmes dévotes.

Dixi.

III

UN CONCILE GALLICAN A BALTIMORE EN 1866

O douleur ! O scandale !

Un concile, non pas une petite assemblée de quelques suffragants sous leur archevêque, mais une assemblée de quarante-six évêques, parmi lesquels se trouvent sept archevêques, un grand concile, un concile plénier, comme il s'intitule, et qui ne diffère du concile œcuménique qu'en ce point qu'il réunit seulement les évêques d'une vaste contrée, le concile de Baltimore vient de proclamer solennellement la doctrine de 1682, la doctrine gallicane sur l'autorité personnelle et non déléguée de l'épiscopat, contrairement à la doctrine ultramontaine, qui

fait découler du successeur de Pierre cette même autorité.

Que penseront les ultramontains ? Que fera Rome ? Que dira *le Monde?*

Et cette colossale affaire ne date que de quelques mois. C'est le 21 octobre 1866 que les Pères du concile américain écrivent la solennelle déclaration que voici :

« L'autorité des conciles pléniers n'est pas une autorité déléguée, elle leur appartient en propre, et, par conséquent, leurs décrets, aussitôt qu'ils sont promulgués, deviennent des lois ecclésiastiques pour les fidèles des pays soumis à la juridiction des évêques qui ont porté ces décrets. »

Tel est le droit. On ne parlait pas autrement dans notre Église gallicane ; on ne parla pas autrement au concile de Constance.

Le pouvoir intrinsèque du concile ainsi réglé, les Pères établissent la loi de l'unité.

« Néanmoins, par une sage disposition qui permet de combiner les droits de l'autorité centrale avec les avantages d'une législation locale, les décrets de ces conciles ne sont ni promulgués, ni publiés avant d'avoir été soumis au saint-siége. Cette disposition a pour objet, non-seulement de donner aux

décrets une plus haute autorité, mais aussi de prévenir toute inexactitude dans l'énoncé de la doctrine et tout règlement qui ne serait pas conforme à la discipline générale de l'Église ou à l'esprit de la législation ecclésiastique. »

Et, pour qu'on ne se trompe pas sur leur doctrine, pour qu'on sache très-bien d'où ils entendent que découle leur pouvoir, ils établissent ceci :

« L'autorité ainsi exercée est divine, l'Esprit-Saint ayant institué les évêques pour gouverner l'Église de Dieu. Dans l'Église, le pouvoir est déterminé par la volonté seule de Dieu, qui nous est manifestée par la révélation. C'est elle qui nous fait connaître ce pouvoir et qui nous présente ceux qui en sont revêtus comme formant un tribunal qui est constitué le témoin, le gardien et l'interprète de la révélation elle-même. »

Quelle précision dans le langage ! C'est profondément catholique et complétement gallican. L'épiscopat, en union avec l'autorité centrale, forme un tribunal qui est constitué le témoin, le gardien et l'interprète de la révélation. La papauté est la gardienne, l'interprète des canons, c'est-à-dire des décrets formulés par l'épiscopat : c'est la

haute magistrature de l'Église. Mais la révélation n'est pas confiée exclusivement à cette magistrature. Ce n'est pas un évêque seul, ce sont tous les évêques qui ont reçu le dépôt.

Jamais le gallicanisme ne s'était plus clairement, plus éloquemment affirmé devant les prétentions des ultramontains à faire du pape toute l'Église.

Le concile corrobore ce qu'il vient d'établir par cette autre affirmation doctrinale. « C'est au corps des apôtres, corps qui devait se perpétuer par une succession non interrompue de ses membres, que Jésus-Christ a donné les pouvoirs qu'il avait reçus lui-même de son Père. »

Est-ce clair? Si les pouvoirs de Jésus-Christ ont été donnés au corps des apôtres, ils ne sont pas le privilége du seul Pierre et de ses successeurs.

Ces deux propositions s'excluent :

Jésus-Christ a donné les pouvoirs qu'il avait reçus de son Père au corps des apôtres et de leurs successeurs;

Jésus-Christ a donné les pouvoirs qu'il avait reçus de son Père à Pierre et aux successeurs de Pierre.

La première proposition est celle du con-

cile plénier de Baltimore et du gallicanisme.

La seconde proposition est celle de l'ultramontanisme.

Nous avons donc le droit d'affirmer loyalement, dès cette heure, que nos grandes doctrines gallicanes sont représentées au concile de Baltimore, dans leur point le plus essentiel, l'indépendance de l'épiscopat de la suprématie pontificale.

Et ne croyez pas que le concile réserve au pape la décision des questions doctrinales en dernier ressort. Il dit nettement :

« Il faut que, dans l'Église établie par Jésus-Christ, pour terminer en dernier ressort toute difficulté sur la doctrine qu'il a enseignée et sur les devoirs qu'il a prescrits, il y ait un tribunal dont les décisions soient sans appel, et que ce tribunal, par cela même qu'il a le droit d'exiger de tous une pleine soumission, soit l'organe infaillible de la vérité. »

Ce tribunal, organe infaillible de vérité dans les doctrines révélées, c'est, selon les Pères du concile américain et selon nous, gallicans, le concile ; selon les ultramontains, c'est le pape.

Est-ce que jamais l'ultramontanisme et le gallicanisme s'étaient montrés dans un anta-

gonisme plus accentué? Et n'est-ce pas notre triomphe contre ceux qui osaient flétrir la doctrine gallicane, que de l'entendre proclamer avec une si sérieuse vigueur par les hommes d'un monde nouveau, qui semblent devoir être étrangers aux antiques conflits du clergé de France et de la papauté?

Certes, si après une profession de foi de gallicanisme aussi explicite que celle des Pères de Baltimore, les ultramontains continuent à vouloir insinuer que le gallicanisme est une doctrine oubliée dans l'Église, ils auront du courage.

Devant ce fait écrasant, auquel il était si loin de s'attendre, que fera *le Monde?* Il publiera la lettre du concile et se gardera bien de faire la plus petite allusion aux doctrines antiultramontaines qu'on y professe.

Que fera Rome? Exactement comme *le Monde*. Rome n'est forte que contre les faibles.

IV

SUPPLIQUE A SA SAINTETÉ LE PAPE PIE IX

Nous, régents de philosophie dans les colléges des jésuites, en Belgique, en France, aux États-Unis, etc., professeurs de logique dans les différents établissements et universités catholiques, écrivains et rédacteurs des feuilles religieuses portant le nom de *Civilta cattolica*, *Monde*, etc, soussignés, humblement prosternés aux pieds de Votre Sainteté, nous avons l'honneur de lui exposer :

Que, depuis de longues années, un certain Descartes ayant introduit une nouvelle méthode de philosophie qui a pour base les certitudes de la raison humaine, certitudes déduites d'un premier fait inattaquable dans la conscience, notre pensée, et ayant réduit

cette méthode en un axiome fort connu, mais fort dangereux : *Cogito, ergo sum,* les professeurs de philosophie des universités laïques se sont mis à enseigner cette nouvelle méthode entièrement contraire, comme Votre Sainteté ne saurait l'ignorer, à la méthode scolastique si honorée à Rome, et qui a pour principe l'autorité du maître : *magister dixit ;*

Que, partant de ce principe coupable, ils ont introduit ce qu'ils appellent le procédé d'expérimentation, auquel ils attribuent les prétendus progrès faits par la science de ce siècle, procédé également en négation manifeste avec la méthode scolastique, laquelle ne connaît d'autre procédé que l'enseignement de la tradition ;

Que, bouleversant cette précieuse tradition, ils ont osé rejeter les doctrines acceptées jusque-là, notamment sur l'âme humaine, substituant à la classification des écoles, *l'entendement, la mémoire* et *la volonté,* une autre classification des facultés : *l'intelligence, la sensibilité* et *la liberté;* entreprise coupable, et qui a pour première conséquence de faire tomber en discrédit, aux yeux de la jeunesse enseignée, l'autorité de l'ancienne école ;

Que, dominés par l'orgueil de l'esprit moderne, ils ont abandonné toute la glorieuse langue philosophique empruntée à Aristote par le très-grand, très-célèbre Thomas d'Aquin, dit l'Ange de l'École, pour y substituer la terminologie moderne, qu'ils disent plus claire, plus intelligible;

Que, par suite de l'adoption d'une nouvelle langue philosophique, ils ont honteusement et traîtreusement expulsé des classes la langue latine, seule parlée par saint Thomas, saint Bonaventure et autres illustres maîtres de l'école, au grand détriment des thèses où cette langue servait admirablement le *distinguo*.

Les dits faits étant bien et dûment constatés, nous supplions Votre Sainteté de produire un *syllabus* destiné à ramener les bonnes doctrines, pour qu'à l'avenir la méthode du susdit Descartes soit reconnue et déclarée attentatoire aux droits de l'ancienne et glorieuse école; que lui-même, Descartes, soit, de par l'autorité infaillible du saint-siége, mis au rang des novateurs, hérétiques et autres sacriléges et ennemis de la foi;

Qu'il soit bien entendu que les études philosophiques seront remises en leur premier état, c'est-à-dire qu'une chose sera vraie,

parce que le maître l'enseigne, et nullement en vertu des lumières intimes et personnelles de l'âme, ce qui est une source perpétuelle d'erreurs.

Item déclarera ledit *syllabus* qu'il est faux que *l'intelligence*, *la sensibilité* et *la liberté* soient une classification préférable à l'ancienne, *la mémoire* étant plus digne que *la sensibilité* d'avoir une place parmi les facultés de l'âme; que, d'ailleurs, vivant à une époque où l'homme n'est que trop porté à chercher son bonheur dans les choses sensibles, il est sage de rayer de l'âme cette faculté dangereuse, pour y substituer *la mémoire*, qui nous transmet les bons souvenirs des anciens et nous rappelle sans cesse ce que nous devons à l'autorité; qu'enfin, lors même qu'il serait vrai, ce que nous ne saurions accorder, que la mémoire faisant partie de l'intelligence, l'école ancienne tombait dans une mauvaise classification, ce devait toujours être de l'autorité de Rome, seule juge dans les matières religieuses et philosophiques, que devait venir la réforme dans cette partie de l'enseignement.

Item ordonnera ledit *syllabus*, comme le demandent ardemment les jésuites, l'illustre Sanseverino et ses adeptes, que la philoso-

phie d'Aristote, telle que l'Ange de l'École l'a accommodée au service de la théologie, soit dorénavant seule enseignée dans le monde catholique, proscrivant comme des livres pervers tous ceux qui portent le nom de Descartes, de Laromiguière, de Cousin, de Damiron, et d'autres philosophes, ennemis reconnus d'Aristote et dédaigneux des écrits de l'Ange de l'École.

Item ledit *syllabus* rétablira dans leurs prérogatives et honneurs toute l'ancienne terminologie scolastique. Auront le droit de reparaître les distinctions à l'aide desquelles on dispute sans fin sur une question :

Le *materialiter* et le *causaliter*,

Le *potentialiter* et l'*in-actu*,

L'*univocè* et l'*æquivocè*, sans oublier le *secundùm quid*,

Toutes belles choses que la langue universitaire moderne semble prendre pour des barbarismes.

Item renouvellera ledit *syllabus* toute l'ancienne physique telle que la comprenait la scolastique :

Les quatre éléments, l'air, le feu, la terre et l'eau ;

Les trois cieux, tels que les croit l'Ange de l'École, le premier lumineux qu'on appelle

empyrée, le second diaphane qu'on appelle *aqueux* et *crystallin*, le troisième en partie diaphane et en partie lumineux qu'on appelle *sydérée*.

Item ledit *syllabus* déclarera autant d'hérésies les prétendues découvertes astronomiques modernes, et exigera qu'on s'en tienne à l'enseignement du Docteur angélique, lequel divise le ciel en huit sphères, la sphère des étoiles fixes et les sept sphères des planètes, ordonnant qu'on ne sorte plus de ces huit sphères composant si admirablement le ciel sydérée.

Et, quant à la question de la pluralité des mondes habités, attendu que plusieurs Pères ont cru les planètes habitées, mais que saint Thomas enseigne le contraire, défendra ledit *syllabus* que cette opinion dangereuse soit soulevée dans l'école et traitée dans aucun livre, jusqu'à ce qu'il plaise au saint-siége de se prononcer sur le pour ou le contre.

Supplient humblement les soussignés que Sa Sainteté veuille ordonner à tous les évêques et à toutes les universités catholiques, qu'aucune des langues vivantes, langues perverses par leur clarté, notamment la langue française, ne sera employée dans les cours philosophiques, mais que reparaîtra la

langue latine, la langue de saint Thomas, de la scolastique et du bréviaire.

Espèrent les soussignés qu'avec ce retour salutaire aux bonnes doctrines et à la belle langue, fleuriront de nouveau les lettres et les sciences sacrées, telles qu'elles fleurissaient dans les grands siècles du moyen âge, avant que Bacon, Descartes, et tous les malheureux novateurs que nous avons signalés à la vindicte du saint-siége, ne se fussent avisés de recourir à des méthodes nouvelles, et de conseiller les investigations expérimentales, unique source de l'abandon général de la foi.

Ils attendent, avec une soumission filiale et un inaltérable dévouement, la bénédiction apostolique qu'ils demandent à Votre Sainteté.

(Suivent les signatures.)

V

VOUS N'ÊTES PAS SÉRIEUX !

Il y a un mot terrible qui tombe comme un rocher écrasant sur la tête des hommes de l'ultramontanisme, c'est qu'ils ont l'air de soutenir une espèce de gageure, et que le monde intelligent, le monde positif, le vrai monde, ne peut consentir à les prendre au sérieux.

Tout en dévoilant les petits secrets ultramontains, j'ai pourtant rendu à la secte ce service, dont elle ne me garde aucune gratitude, d'avoir écrit bien loyalement, bien sincèrement, qu'il y a dans son sein bon nombre d'hommes convaincus.

Pourquoi ne veut-on pas me croire?

Je ne suis pas suspect. Je connais mon ultramontain; je l'ai étudié à la loupe depuis Veuillot jusqu'à Lasserre. C'est un esprit dévoyé, qui a faim et soif de bruit, qui est vaniteux en diable, qui a la manie de régénérer le monde en lui imposant l'absolu, espèce de Procuste qui applique sa théorie à toute pensée humaine, et qui traite nos idées de progrès, comme les Chinois les petits pieds de leurs filles, mais qui au fond est mû par une bonne pensée : il voudrait faire les affaires de son église.

Malheureusement, à cette intention louable se joint une pensée moins chevaleresque : il veut aussi faire ses propres affaires; et c'est ce que voit clairement le monde, à qui imposent difficilement les procédés jésuitiques, même les plus artistement mis en œuvre. Cela tue mes pauvres ultramontains. On voit leur petit intérêt à travers les trous de leur manteau.

Or, rien ne déconsidère, en France, comme la suspicion de plaider *pro domo suâ*, et de faire réclame en faveur de la boutique. Vous laissez dans son coin de wagon le beau parleur qui, après vous avoir vanté certaine admirable industrie, vous glisse timidement le mot sacramentel : Je voyage pour la maison

Tel et compagnie. Le malheureux, il a tout désenchanté! Le grand industriel aux grosses breloques, à la chevalière énorme, n'est plus que le commis de magasin. En le quittant, vons vouliez lui laisser votre carte; vous lui faites l'aumône d'un bonsoir.

Nos ultramontains sont de bruyants apologistes de la papauté infaillible, du pouvoir temporel, de la philosophie de saint Thomas et du bréviaire romain. On les écoute; cela va bien. Mais, prenez garde : — C'est moi, monsieur, qui ai écrit telle brochure ou tel gros livre, qui se vend chez Jacques Lecoffre, ou chez Gaume frères. A ce mot, vous devinez l'homme. Il voyage pour les livres du parti, ou pour ses propres livres. Au besoin, il tirerait de son sac *l'Honnête femme* ou *les Odeurs de Paris*. Prenez, monsieur, cela ne coûte que 3 fr. 50 c.

Ultramontains, vous êtes trop marchands!

On ne saurait nier que l'une des causes les plus générales du discrédit dans lequel est tombée la grande secte ne soit la conviction où l'on est de l'inconsistance des hommes qui la composent.

Marchands d'abord, avocats ensuite, c'est-à-dire pouvant soutenir des thèses opposées à quarante-huit heures de distance.

On a gardé le souvenir de ces voltes-faces singulières où se plaisait *l'Univers*, quand il était sous la direction de M. Veuillot. Il se fait en France une révolution. Elle prend la triple devise : liberté, égalité, fraternité. Aussitôt, splendide homélie sur la liberté, l'égalité, la fraternité. La république est chaleureusement acclamée par le pape de la rue de Grenelle.

« Dieu parle par la voix des événements. La Révolution de 1848 est une notification de la Providence. Ce ne sont pas les conspirations qui peuvent de la sorte bouleverser de fond en comble et en si peu de temps les sociétés humaines. Une conspiration qui réussit allume instantanément la guerre civile. Le principe politique attaqué et renversé par surprise, cherche immédiatement à se défendre. Qui songe aujourd'hui en France à défendre la monarchie? Qui peut y songer? La France croyait encore être monarchique, et elle était déjà républicaine. » (*Univers*, 27 février 1848.)

Quand il apprend la nouvelle de la révolution de Vienne, le pieux révolutionnaire arrive au lyrisme. Rois, tremblez sur vos trônes! Il n'y a plus de place dans le monde que pour la démocratie.

« Personne ne sait en France si, à l'heure où nous écrivons, l'empereur (d'Autriche) est encore sur le trône. Ce que tout le monde sait très-bien, c'est qu'il n'y est pas pour longtemps. Un tel pouvoir ne tombera point à demi. » (*Univers*, 21 mars 1848.)

« La destruction du vieil édifice européen est aujourd'hui consommée : elle sera complète, irremédiable. » (*Univers*, 16 avril 1848.)

Les saintes âmes qui, dans la province, reçoivent *l'Univers*, ne peuvent en croire leurs yeux; et, comme il faut toujours être de l'opinion de son journal, la clientèle dévote se trouve être démocrate pour le quart d'heure.

« Le grand mouvement démocratique qui agite l'Europe et qui vient de s'épanouir si glorieusement en France, a eu son berceau dans Rome, où, suivant la belle expression du P. Ventura, la démocratie, cette héroïne sauvage, a reçu le baptême des mains de Pie IX le grand pontife ». (*Univers*, 19 mars 1848.)

Il faut bien se rendre : Pie IX a baptisé la démocratie.

Quand les souvenirs du napoléonisme se réveillent, comme il traite du haut de sa grandeur cet homme dont on parle pour la présidence de la république! Allons donc! un Bonaparte!

Mais bientôt, — les flots de la politique ultramontaine sont changeants, — M. Veuillot aperçoit d'autres horizons. Viendront d'autres homélies. Les actions de la liberté et de la fraternité seront en grande baisse sur le tapis vert du pieux journal. On n'a que faire de cette malheureuse démocratie. Il faut suivre la destinée.

Or, il se lève un monde nouveau : la république est tombée. Le fougueux tribun, qui dispose de l'*armée* de la charité, « si florissante et si belle, » se met avec elle au service de l'Empire.

« L'Augustule enveloppé par le hasard dans son berceau d'un lambeau de pourpre, » de qui M. Veuillot n'attendait pas grand'chose (8 novembre 1849), devient bientôt « un homme que Dieu a choisi pour réparer les désastres de la France. »

La lune de miel ultramontaine dure quelques printemps. Mais un nuage est à l'horizon. La question italienne vient tout brouiller. « Le sauveur de la veille fait trembler pour le lendemain. »

M. Veuillot abaisse son pavillon et rentre mécontent sous sa tente, où il murmure encore. Les belles choses qu'il avait vues ont cessé d'être aussi belles, et il déclare qu'il

pleurera toute sa vie avec des larmes de sang l'appui qu'il a prêté au nouveau régime.

Telle est l'histoire du chef du parti ultramontain.

Quelle chute! Sainte girouette politique, vous tournez à tous les vents.

Brave homme, à quoi croyez-vous? Que voulez-vous? Quel est le véritable Veuillot, celui qui chante la fraternité, qui crie haro sur les potentats de l'Europe, ou celui qui retourne ses homélies furibondes contre la Révolution?

On voudrait savoir cela.

On ne le saura jamais!

Demander un programme à qui n'a pas dans le cerveau une notion sérieuse d'économie sociale et politique, s'informer du drapeau d'une coterie effarouchée qui vit au jour le jour, le nez au vent, attendant le petit mot de M. le nonce, et qui criera : vive le roi! vive la ligue! si la ligue ou le roi lui font promesse de la soutenir, tant sa base est chancelante, tant elle a peu de principes; attendre une adhésion nette et durable à une doctrine politique de la part de tels hommes, c'est par trop naïf. Et voilà comment ni le pouvoir politique sous l'Empire actuel, ni aucun des partis qui se divisent l'opinion ne

songent à compter la secte ultramontaine pour quelque chose. Elle ne sait rien, elle ne voit rien; elle va tête baissée devant elle, faisant ses propres sottises qui la perdent sans retour, et soufflant à la Rome défaillante une violence après laquelle et Rome et la secte n'auront qu'à s'effondrer dans leur poussière.

Mais qu'importe aux chefs de la secte?

Ils auront fait du bruit.

Leurs livres auront eu des acheteurs.

Il leur coûtera peu, sous le régime d'un nouveau pape qui serait favorable à la liberté dans l'Église, de jeter la pierre à cet ultramontanisme qu'ils servent à cette heure et dont ils proclameront sans vergogne l'impuissance.

E sempre bene.

VI

LEQUEL, DE *lui* OU DE DÉODAT, A LE MIEUX SERVI LA CAUSE DE L'ÉGLISE ?

Lui et Déodat sont aux deux pôles du catholicisme : *lui*, ne comprenant l'avénement possible d'un christianisme sérieux dans le monde moderne, que par un immense respect de la liberté humaine. Déodat ne comprenant la restauration catholique, qu'en resserrant le cercle déjà si étroit de l'omnipotence du pontificat romain, et qu'en rêvant, pour faire trembler l'erreur et la punir, l'éternelle fonction dans le monde du saint tribunal de l'Inquisition.

Je me demande lequel de ces deux écrivains comprend le mieux et a le mieux servi la cause de l'Église.

Lui a pour programme le mot prophétique de Lacordaire : « Reprendre l'Église entre les Catacombes et Constantin », c'est-à-dire avant le moment fatal où le sacerdoce romain, ébloui par son triomphe; ne vit pas qu'il abandonnait la simplicité austère des pêcheurs de Galilée pour revêtir la somptueuse majesté des Flamines, et, s'aveuglant dans sa vengeance de trois siècles d'oppression, renia la liberté de conscience, qu'il avait si ardemment demandée par ses apologistes, et devint à son tour oppresseur.

Lui regarde l'Église comme une famille, spirituelle par son essence, suivant, sur deux lignes parallèles, la vie terrestre qui accomplit noblement la destinée au sein du monde où l'homme n'est que de passage, et la vie de la foi qui mène à Dieu.

Il croit que ces deux vies ne doivent pas se confondre, ni se sacrifier l'une à l'autre; qu'elles sont toutes les deux dans l'ordre providentiel, et qu'on manque à Dieu en se perdant au milieu des aberrations d'un mysticisme outré, comme en s'oubliant dans l'abjection d'un hideux matérialisme. Il veut que

les deux grandes forces de l'humanité gardent leur place et puissent s'harmoniser dans un double dynamisme, de même que l'âme et le corps, substances si étrangères l'une à l'autre par leur nature, forment toutefois dans l'être vivant cette merveille d'une admirable beauté, où les forces se développent parallèlement, s'épanouissent dans leur jeu normal, sans que jamais l'une usurpe les fonctions de l'autre, l'absorbe, la fasse disparaître.

C'est concevoir l'Église grande et libre dans le monde, c'est lui laisser sa primitive noblesse, et vouloir qu'à travers les siècles elle tienne, non pas en vaine spéculation, mais en pratique journalière, à la doctrine de celui qui vint, hardi novateur, briser la longue confusion de l'ordre divin et de l'ordre terrestre, discerna le royaume des âmes du royaume de César, et plaça le droit de l'homme à côté du droit de Dieu.

Trouvez-vous que *lui* abaisse l'Église, qu'il lui assigne un rôle indigne d'elle? Trouvez-vous qu'en ayant pour elle l'ambition de la voir puissante dans le monde, sans jamais asservir l'humanité, il puisse être représenté par Déodat comme l'ouvrier d'*un travail infâme?* Vous a-t-il bien l'air d'un ennemi de l'Église?

Voici maintenant la théorie favorite de Déodat.

C'est l'absorption de la vie temporelle dans la vie religieuse. Il ne reconnaît pas de droit humain. Et comme Dieu se confond, dans sa pensée, au point de vue de la direction des âmes, avec le sacerdoce, qui nous parle au nom de Dieu, il ne connaît qu'une vie dans l'humanité, le servage universel sous le joug du prêtre, c'est-à-dire la théocratie.

Déodat en est venu à la théorie de la force appliquée au service de la foi. Là où les moyens de persuasion se trouvent impuissants, il appelle le secours du bourreau, et il nous dit dans sa logique sanguinaire : Je trouve qu'on brûla Jean Huss trop tard et que l'on eût dû brûler Luther.

Qui fait mieux aimer l'Église, de Déodat, pour lequel l'absolutisme théocratique est l'idéal du régime chrétien dans le monde, ou de *lui*, qui ne veut pour l'Église que le règne libre et pacifique de l'Evangile sur les âmes?

Lui est un gallican libéral.

Déodat est un violent ultramontain.

Or, disait l'archevêque de Paris, M. Affre, « la doctrine ultramontaine, si elle venait à triompher dans le monde religieux, ferait sortir du catholicisme les peuples qui lui ap-

partiennent, et empêcherait d'y entrer tous ceux qui ne lui appartiennent pas. »

Vaut-il mieux être gallican avec M. Affre et *lui*, qu'ultramontain avec Déodat?

Que la conscience réponde!

VII

CE QUI TUE L'ULTRAMONTANISME.

Le parti ultramontain, qui a été si bruyant depuis quelques années, devait son origine à une réaction contre les idées de libre pensée dominantes à cette époque. L'explosion réactionnaire une fois faite, le parti a dû logiquement marcher à sa décadence. Ses excès seuls suffisaient pour le décréditer complétement aux yeux des classes lettrées, les seules qui, en définitive, comptent dans le mouvement social et religieux.

Ce qui avait fait la force de l'ultramontanisme c'est que, sous la Restauration, la revendication des libertés de l'Église gallicane se trouvait être un acte de soumission, sinon

de servilisme, envers les gouvernements. Le gallicanisme parlementaire était en effet une oppression religieuse, puisqu'en proclamant avec le gallicanisme libéral la double indépendance du corps de l'Église et des pouvoirs humains vis-à-vis des papes, il maintenait toujours la tutelle odieuse des gouvernements sur les églises nationales.

Il y avait donc un malentendu, ou, si l'on veut, une équivoque, dont profita habilement l'ultramontanisme, en flétrissant le gallicanisme libéral sous les traits odieux du gallicanisme parlementaire, à la fois insupportable, par ses servitudes, aux libéraux sincères et aux ultramontains.

La grande secte a vécu et vit encore sur cette équivoque. Elle se garde bien de distinguer, avec tous les esprits éclairés, deux gallicanismes qui se repoussent, celui qui veut l'indépendance de l'Église et de l'État vis-à-vis de Rome, et celui qui consacre la domination gouvernementale sur l'Église. Il n'y a pour elle qu'un seul gallicanisme, et c'est le dernier, le gallicanisme parlementaire, lequel pourtant nous est aussi odieux qu'à elle-même, parce qu'il consacre l'oppression dont nous ne voulons à aucun prix.

La question ainsi embrouillée a donc long-

temps servi les ultramontains. Ceux qui ne possèdent pas couramment ces matières, et ils sont nombreux, j'oserai dire jusque dans l'épiscopat, légitimement froissés des servitudes gallicanes, ont repoussé les vraies libertés gallicanes, qui ne sont autre chose que la grande indépendance de l'Eglise vis-à-vis de Rome, proclamée par la célèbre déclaration de 1682.

Maintenant, la lumière se fait peu à peu. Les hommes instruits ne peuvent plus consentir à la confusion grossière et intéressée que les ultramontains ont perpétuellement faite. Un mensonge est toujours un mensonge. Et, que la théorie basée sur ce mensonge soit soutenue par des noms illustres comme ceux de Joseph de Maistre et de Lamennais, elle n'en est pas moins une grosse erreur.

Je n'ai pas pu croire que les esprits d'élite de mon siècle s'obstineraient à ne pas revenir de cette erreur, si beaucoup d'eux l'avaient adoptée sans examen, et je ne me suis pas trompé.

On voit maintenant que la véritable servitude c'est la théorie ultramontaine, qui livre pieds et poings liés l'humanité sociale et croyante à l'omnipotence romaine, et l'on

sait, sur des données historiques d'une dernière évidence, que la doctrine proclamée par l'Eglise de France ne diffère en rien de ce qui a été universellement cru dans les églises d'Orient et d'Occident sur les droits tempérés du pontificat romain, avant l'explosion de la théorie ultramontaine pendant les ténèbres du moyen âge.

Ce sont ces évidences historiques qui tuent radicalement l'ultramontanisme. Un mensonge en histoire peut être adopté pendant quelque temps; une heure vient où, dévoilé, il ne peut plus garder de valeur apparente que pour le parti qui en profite.

Tout esprit libéral est logiquement gallican en religion, puisqu'il ne peut admettre pour l'âme croyante l'absorption de toutes les forces religieuses dans l'unique puissance du pape, de même qu'il repousse, pour le citoyen, l'absorption de toutes les forces politiques dans le despotisme gouvernemental.

Le rêve de Lamennais de l'ultramontanisme libéral reposait sur une éclatante contradiction. C'était vouloir être à la fois esclave et libre. L'idée gallicane, puisqu'il n'y a pas d'autre mot qui serve de formule bien nette pour rendre la limitation raisonnable du pouvoir pontifical vis-à-vis de la

société politique et de la société religieuse, est la seule donnée rationnelle du libéralisme en religion. On peut dire alors que le dix-neuvième siècle intelligent, lettré, au courant des questions sociales et religieuses, est gallican.

L'ultramontanisme subit donc les conséquences de l'élucidation qui se fait dans les esprits éclairés et sérieux, de cette question capitale. Il doit perdre du terrain, et il en perdra de plus en plus, à mesure que des livres vulgarisateurs feront descendre la vérité dans les intelligences droites au sein des masses.

Le *Syllabus* de Pie IX, après la première cause de discrédit de la théorie ultramontaine que je viens sommairement d'indiquer, a été pour cette théorie un coup de massue. Le digne pontife ne pouvait être plus mal inspiré que de mettre sa signature à un acte d'inqualifiable provocation, élaboré dans l'école ultramontaine par M. Gerbet, évêque de Perpignan, ancien disciple de Lamennais. Jamais la papauté n'avait marqué d'une manière plus nette et plus imprudente le grand déchirement qui la séparait du monde moderne.

Un de nos premiers publicistes résumait,

sur ce déplorable document, l'opinion publique lorsqu'il écrivait ceci :

« Ces doctrines se sont déjà produites au moyen âge. Grégoire VII et Innocent III en ont été les plus illustres représentants. Le temps, l'expérience, l'histoire en ont fait justice. L'obstination d'un pape étranger à son temps, citoyen du onzième siècle égaré dans le dix-neuvième, ne fera pas rebrousser chemin à l'humanité chrétienne. Le passé ne ressuscitera point; seulement, en condamnant le présent, Pie IX aura prononcé son propre jugement et proclamé son incompétence absolue à gouverner les intelligences de notre temps. »

Qui a attiré au vénéré pontife cette rude, cette cruelle leçon, sinon ces pauvres ultramontains qui ont écouté, dans l'affaire du *Syllabus* des haines de secte, honteuses et antichrétiennes ? La désaffection qui en est revenue au pape, au clergé tout entier, ne retombe-t-elle pas sur sa cause véritable, la violence de la secte et son ignorance complète de l'époque énergique qu'elle voudrait asservir ?

Les Odeurs de Paris tiennent au *Syllabus*, comme les émanations méphitiques à une explosion de mine qui a manqué. De la

fumée et de l'air vicié ! Le succès de scandale de ce livre hâtera encore le dégoût universel pour l'école malsaine dont M. Veuillot est si fier d'être le petit pape. Quoi ! c'est ainsi qu'une grande fraction du catholicisme comprend les hommes et les choses, le mouvement social, la littérature, la science, l'art contemporain ! Mais ce n'est pas possible ! Horreur à ces vandales !

Cette dernière équipée de l'ultramontanisme, c'est le masque jeté définitivement. Il n'y a plus d'illusion possible sur son principe, sur son but, sur ses moyens d'action au sein de l'époque contemporaine. Ennemi violent et implacable, il n'a à attendre qu'une guerre violente, qu'une implacable répulsion, comme ces forbans que la justice humaine a traités longtemps avec des ménagements pleins de prudence quand elle a dû réprimer leurs premiers délits, mais qu'elle frappe ensuite avec une sévérité inexorable, lorsque, après de nombreuses récidives, elle voit une incurable perversité et le crime érigé en système impudent.

Je terminerai par ce mot, qui est un fait grave d'histoire contemporaine bien digne d'être médité par toutes les hautes intelligences, c'est que le second Empire, qui

d'abord avait trouvé un puissant secours dans le parti ultramontain, s'est vu forcé de rompre avec lui et de proclamer, avec une intelligence qui honore tous les hommes appelés aux conseils de Napoléon III, ce gallicanisme libéral, le seul qui laisse aux éléments divers dont se compose notre civilisation actuelle leur développement normal, convaincu qu'il a été, par une expérience positive de plusieurs années, qu'un gouvernement n'est possible, avec l'alliance ultramontaine, qu'à la condition rigoureuse de s'annihiler devant la secte et de lui donner la direction religieuse et sociale dans l'État.

Le second Empire aura, dans l'histoire, cette gloire honorable et cet éloge mérité, d'avoir refusé de pactiser avec un parti redoutable dont il a bravé l'opposition et les bruyantes clameurs, pour sauver enfin sa dignité, qui était celle de la France.

VIII

POST-SCRIPTUM. — A MONSIEUR LOUIS VEUILLOT.

Cher monsieur Veuillot,

Je ne pouvais songer à écrire ce livre, sans vous en faire le héros. Vous y jouez donc le premier rôle. Il est juste que vous ayez mes dernières pages.

De notre temps, les choses marchent vite. Et quand j'avais à témoigner un regret sur l'espèce d'ostracisme qui vous frappait, peu de jours devaient s'écouler jusqu'à l'apparition du nouvel *Univers*.

Vous n'en lirez pas moins avec intérêt, je l'espère, ma chaude supplique au puissant

M. Prudhomme, pour qu'il intervînt en votre faveur. J'étais un adversaire; mais vous souffriez tant! Je m'étais senti pour vous le bon cœur du Samaritain.

Mais, franchement, vous me récompensez mal. Quoi! vous eussiez consenti à payer d'un mois de prison le droit d'écrire une ligne dans un journal, à certains jours! La main vous démangeait, tant elle était pleine de grandes et saintes choses qui devaient sauver le monde! Et voilà que la permission vous est accordée de reprendre *l'Univers*; les fonds vous arrivent; vous annoncez triomphalement cette illustre feuille, jusque sur la quatrième page de ces journaux libres penseurs dont vous regarderiez comme une souillure d'accueillir chez vous les annonces; par un beau jour d'avril, Paris voit distribuer l'*Univers*, agrandi, plus blanc, mieux imprimé qu'autrefois, avec le privilége d'être vendu sur la voie publique. Et cet *Univers* ressuscité en pleines Pâques, au frémissement de joie de vos admirateurs, se trouve n'être qu'une pâle copie du *Monde*, tel que savent l'écrire MM. Coquille et Taconnet! Pas un pauvre petit article de vingt lignes, si-pau « Louis Veuillot », qui se sente un peu de votre vieille verve, où la pensée soit ac-

centuée avec quelque vigueur, où la période soit nette, où le trait soit incisif, comme vous en trouviez dans vos bons moments; comme je puis en lire encore dans vos *Odeurs* parisiennes! Cela m'étonne, cher écrivain, cela me confond.

Mon Dieu! je ne suis pas aussi intraitable que vous pouvez le penser. Votre position s'est trouvée, tout d'un coup, difficile. La Providence, hélas! a ses épreuves, même pour les journalistes de la bonne cause. Je sais qu'une pierre vous est tombée sur la tête. On vous a dit à Rome, après les salamalecs habituels, que, pourvu que vous fussiez très-modéré à l'endroit du gouvernement dont Rome, en ce moment, a de grandes raisons de se ménager l'appui, pourvu que vous n'eussiez plus de violences contre vos adversaires du gallicanisme avec lesquels Rome, devenue prudente, ne serait pas fâchée d'entrer en accommodement, pourvu que vous fussiez réservé même envers les écrivains de la libre pensée, dont Rome voudrait qu'on calmât, en France, l'opposition formidable, parce qu'elle en éprouve le contre-coup religieux et politique en Italie, il vous était loisible de tout écrire.

C'était, à quelques variantes près, le pro-

gramme de Figaro. Vous avez eu le temps de le maudire, ce programme, depuis les dernières marches de l'escalier du Vatican jusqu'à votre arrivée à Paris, le front soucieux, et vous demandant : Que dois-je faire?

Enfin, robuste catholique, vous avez voulu être conséquent. « Mettons notre raison dans notre poche, » vous êtes-vous dit, comme vous l'aviez fait après votre conversion ; et, trop avancé pour reculer, après l'autorisation obtenue du ministère, et les conseils paternels du Souverain-Pontife, vous êtes venu, victime obéissante, faire péniblement et à regret un journal où l'on est condamné, en ce temps de luttes ardentes, à parler innocemment de tout.

Monsieur Veuillot, écoutez! vous méritez bien ma compassion. Vous en aviez tant à dire!!!

Que c'est triste! Votre *Univers* est d'une insignifiance complète, d'un mortel ennui. Savez-vous le mot cruel, même de quelques-uns des vôtres? « Nous sommes volés! »

Pour ma part, je suis plus que volé, je suis abasourdi étrangement. Je me dis vingt fois par jour : — Ce n'est pas possible! ces scélérats de Romains auront joué quelque tour à mon Veuillot. — J'en suis à me de-

mander si vous n'êtes pas, à l'heure présente, aux pieds de la Madone, dans quelque recoin de Rome, bien et pieusement consigné, et si ce n'est pas un faux Louis Veuillot qui nous distille ses fades entrefilets, au lieu de vos vigoureux premiers-Paris.

Soyez homme, enfin! *Exurgat Deus!* Certainement c'est une opinion fort respectable que celle de Sa Sainteté Pie IX. J'ai personnellement, pour ce digne et beau vieillard, une vénération des plus profondes. Mais enfin il ne vous excommunierait pas, lors même que, tous les deux ou trois jours, vous vous feriez un peu gallican, c'est-à-dire indépendant, jusqu'à une certaine mesure, du point de vue trop exclusif où se placent ces honnêtes gens du clergé romain, pour juger les graves questions religieuses qu'ils embrouillent terriblement depuis quelques années.

Relevez-vous de terre, monsieur Veuillot! vous vous y étiolez! vous allez périr! Votre silence forcé, malgré quelques brochures, vous laissait dans une ombre qui avait encore sa grandeur. Mais maintenant vous perdez tout. Ceux qui ignorent que, de Rome, on ne vous a laissé rentrer dans la lice, que pieds et poings liés, vous jugent un homme tombé. On s'apprête à faire votre épitaphe.

Et voilà encore, ô malheur! qu'au milieu de vos insignifiances terribles, vous vous avisez de manquer de patience! Quand on s'est décidé à présenter le dos et à le présenter si flexible, il ne faut pas, mon ami, tant crier pour quelques coups de houssine. Les malices de la caricature sont douceurs, il me semble, à côté des encouragements restrictifs du Saint-Père.

On vous a crayonné, ces jours-ci, avec des ailes. On a entouré votre forte tête d'un nimbe. Et vous avez crié à la profanation des choses saintes! Et vous avez pensé que ces ailes du crayon moqueur figuraient les ailes des archanges, que le nimbe était celui des bienheureux!

Monsieur Veuillot, c'est là une petite pensée de gloriole. Il ne faut pas avoir de soi une opinion si haute. Le père spirituel de votre belle âme aurait dû vous dire cela. Les ailes sont données, en iconographie, à d'autres personnages qu'aux archanges. Quand vous vous êtes plaint, on vous a répondu que l'aigle a des ailes et que l'oison en a aussi. J'ajouterai qu'on en donne même au diable; et c'est avec des ailes qu'on représente le Temps, la Renommée et la Victoire. Vous pouviez donc choisir parmi tant

de symboles; et il a été ridicule à vous de croire qu'on vous drapait en ange.

Je vois que vous n'êtes pas beaucoup plus fort sur le nimbe que sur les ailes. Étudiez un peu. Les anciens donnaient le nimbe à Apollon et à Mercure. Un vitrail de la cathédrale de Strasbourg représente Charlemagne nimbé, ainsi que l'empereur d'Allemagne Henri II. Et une miniature d'une bible du dixième siècle nous montre le diable avec un nimbe et des ailes, dansant sur les ruines de la maison de Job.

Si vous eussiez été modeste et humble chrétien, après avoir fait votre examen de conscience, au souvenir de tout le mal que vous avez causé au catholicisme depuis vingt ans, vous vous fussiez dit : — On me représente en diable, ce n'est pas profaner les choses saintes, — et vous vous fussiez appliqué cette caricature qui vous a tant blessé, comme une image triste et fidèle du rôle que vous avez joué dans l'Église.

Je le vois avec chagrin, vous n'êtes pas tolérant.

Maintenant que vous vieillissez, il faudrait être tolérant. Les néophytes sont d'une intolérance exécrable. Cela pouvait encore se

supporter en vous après *Rome et Lorette.* Maintenant, vous n'avez plus l'excuse de vos jeunes ardeurs. Ne vous fâchez plus pour des niaiseries. Une caricature, bon Dieu! qui peut se plaindre d'une malice de ce genre?

Je veux pourtant reconnaître qu'intolérant par nature, il vous était difficile de supporter les innocentes malices de *la Lune* ou du *Hanneton;* mais quel mal vous a fait notre splendide Exposition du Champ de Mars, pour que votre *Univers* n'ait vu, dans l'idée intéressante de présenter un spécimen de l'architecture religieuse de tous les peuples, qu'*un signe éclatant de la dégradation universelle?* Ce sont, croyez-moi, de vilaines vengeances contre la civilisation que vous et les vôtres vous n'aimez pas. D'ailleurs, cela a tout l'air d'un parti pris; et l'on finira par donner des noms glorieux à tout ce que vous déclarez infâme.

Mais je m'oublie avec vous.

Adieu, monsieur Veuillot. Il est fort probable que, dans ce monde de misères où nous ne sommes, vous et moi, que de pauvres pécheurs, nous n'aurons plus guère maille à partir. Vous aurez été ultramontain implacable, moi gallican à idées tolérantes et larges. La question, s'il y a lieu, sera tranchée fidé-

nitivement entre nous deux, à la face d'Israël, dans la vallée de Josaphat.

En attendant ce verdict suprême dont nous n'aurons pas à appeler, je veux faire loyalement ma paix avec vous, pour nos petites querelles d'hommes de plume. Je vous serre fraternellement la main, et je vous prie d'agréer comme bien sincères tous mes souhaits de bonheur.

Encore adieu !

1er mai 1867.

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

M. LOUIS VEUILLOT

DEUXIÈME PARTIE

LA PRESSE ULTRAMONTAINE

TROISIÈME PARTIE

LES FOLIES ULTRAMONTAINES

QUATRIÈME PARTIE

LES ILLUSIONS ULTRAMONTAINES

FIN DE LA TABLE

Paris. — Imprimerie L. Poupart-Davyl, rue du Bac, 30.

